

MARIE-ANNE PERREAULT

L'enjôleuse



BeQ

Marie-Anne Perreault

(Madame Elphège Croff)

(1896-1974)

L'enjôleuse

roman canadien

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 777 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

La petite maîtresse d'école
Celle qui revient

L'enjôleuse

Numérisé par Jean-Louis Lessard.

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Édition de référence :

Éditions Édouard Garand, 1928.

« Le roman canadien »

Première partie

I

Un air frais entra dans la cuisine quand le père Baptiste ouvrit la porte du « fournil ».

– Où sont donc les jeunesses, à matin ? Pas encore debout ?... demanda-t-il. Fais-les lever Marie, et vite !

Devant le poêle à deux ponts, la ménagère agitait dans un chaudron un mélange de pommes de terre et de tranches de lard salé, destinées au déjeuner de ses hommes. Sans s'émouvoir, elle répondit au père Baptiste dont la large carrure encadrait encore la porte :

– Laisse-les dormir encore un peu, ils ont veillé tard hier soir et ce matin ils sont plus paresseux... il était passé minuit quand ils sont revenus de la Saint-Jean.

– Mille chiens ! avons-nous du temps à perdre ? Rendus au 25 juin et encore du hersage à

faire ! Fais-les lever ou si j'y vais...

Il accompagna ces dernières paroles d'un maître coup de poing dans la porte de l'escalier.

Deux « oui » résonnèrent en même temps à l'étage supérieur. Les deux dormeurs eurent tôt fait leur toilette ; enfiler leurs « culottes d'étoffe grise » et chausser leurs « bottes sauvages » fut l'affaire d'une minute, ils secouèrent vivement le reste de leur sommeil, de ce sommeil au réveil léger de ceux qui sont jeunes et forts.

– Le père n'a pas l'air de bonne humeur, ce matin, murmura l'aîné, Georges.

– Nous travaillerons double et il faudra bien qu'il en revienne... d'ailleurs, il n'est que six heures...

– Une heure en retard, tout de même, c'est pas mal !

– Descendez vite, les enfants, le père vous attend ! appela Marielle, la grande sœur.

Et ceux que l'on appelait « les enfants » deux solides gars de 23 et de 19 ans, descendirent, ils avalèrent à la course un solide déjeuner et

rejoignirent bientôt leur père devant la porte de l'étable occupé à atteler les chevaux.

– Eh bien ! papa, quel temps ? demanda l'un des garçons, on dirait qu'il va pleuvoir ?

– Pas de danger pour aujourd'hui, le temps est un peu couvert avec un petit vent du « nordait » mais sur le haut du jour, on aura du soleil. Dépêchons-nous pour finir aujourd'hui, pensez donc on arrive à la Saint-Pierre et les semences ne sont pas encore finies. C'est bien la première année à ma connaissance que les gens des Bas-Fonds sont si en retard, c'est vrai que ceux des Coteaux de Saint-Paul ont plus de chance que nous autres... leurs terres sont « parées » plus de bonne heure que les nôtres. Toi, Georges, tu vas continuer la pièce d'hier et moi, je vais aller avec Charles relever les clôtures et finir le « fronteau ». Si on pouvait rachever cela aujourd'hui pour aller demain à la « corvée » chez les Gros-Jean qui n'ont pas encore semé leurs patates...

– On va se dépêcher, papa, et sûr on aura fini avant le soleil couché, répondit Georges, tout en

gourmandant les chevaux qui partirent grand pas.

Les jeunesses tinrent parole et le lendemain à l'aube on se rendit sur la terre de Gros-Jean pour lui aider tel que convenu le dimanche précédent. Les filles se mirent de la partie, on voyait là : Jeanne et Marie les filles de Gros-Jean, la blonde Cécile, l'unique soutien de la veuve Dastous et Marielle, sœur de Georges et de Charles.

Une jolie brunette de dix-sept ans, cette Marielle, la fille du père Baptiste. Assez grande, bien prise, ses cheveux noirs s'échappant d'un joli bonichon posé un peu de travers sur sa tête mutine. Ses pieds, aux chevilles un peu fortes, soigneusement chaussés de « souliers sauvages » dépassaient le jupon de flanelle rayée rouge et noir. Elle riait et taquinait les ouvriers en attendant que le premier rang soit « tiré ».

– Allons, les enfants, à l'ouvrage !

Et tandis que les chevaux attelés à la charrue font les premiers tours, les filles laissent commencer les « jeunesses ».

– Veux-tu Marielle, nous travaillerons

ensemble, nous pourrons jaser un peu... demanda Cécile.

– Si tu veux, viens par ici...

C'était une belle grande fille que Cécile Dastous. Blonde, élancée, elle avait de magnifiques cheveux roulés en torsade, laissant à découvert son cou à la peau fine et blanche.

– Viens, nous prendrons à l'autre bout du rang ! et prenant leurs paniers remplis de germes de patates, elles marchèrent côte à côte tout en causant joyeuses.

– Alors, c'est bien vrai, demanda Cécile ?

– Qu'est-ce donc ?

– Tiens, tu n'as pas besoin de faire de cachette, va, tout le monde le dit que tu vas te marier avec Marc des Gros-Jean...

Les jolies fossettes de Marielle s'illuminèrent d'un sourire content.

– On ne se marie pas tout de suite, répondit-elle.

– Entendu, mais cela viendra à l'automne

peut-être, au plus tard le printemps prochain. Je suis bien contente pour toi et je te fais mes compliments. C'est un joli garçon, sais-tu, c'est dommage, ils ne sont pas riches, les Gros-Jean et toi, tu as des sous...

– Oui, mais ce n'est pas ce qui l'attire va. Il est fier et il dit qu'on ne se mariera pas avant d'avoir autant d'argent que moi. Papa dit qu'il fait bien, aussi dès que les semences seront finies, il veut partir pour la ville afin de se ramasser autant de capital que j'en ai. Il est vaillant, Marc, et bon garçon pour sa mère.

– Pour ça, oui, tout le monde le dit...

Elle le savait bien qu'il était vaillant et bon, son Marc, plein d'esprit et pas fier, toujours le mot pour rire et galant pour les filles... Toutes les filles du rang la regardaient avec jalousie quand elle passait avec lui et même à la Saint-Jean, l'avant-veille, toutes l'avaient regardée et les suivaient des yeux partout.

« C'est qu'il est beau aussi » se disait-elle, et tout en jetant les « germes de patates » en terre, elle le suivait des yeux par-dessus l'épaule de sa

voisine. Elle le voyait s'avancer au milieu des autres, plaisant à voir avec sa moustache naissante, ses traits brunis au soleil, bien campé, se déhanchant un peu dans sa ceinture de laine soulignant ses reins souples.

– Qui en veut ? Qui en veut ? demanda-t-il aux travailleurs, soulevant sa chaudière à la hauteur de sa tête.

– Par ici, cria Cécile, nous attendons après vous autres depuis au moins cinq minutes...

– Dis donc que vous bavardez en attendant, riposta Marc.

– On bavardait justement de toi et Marielle dit que tu es une belle grande jeunesse... dis au moins que c'est vrai ?

– Ce n'est pas nouveau ce que tu me dis là... vous autres les filles, vous passez votre temps à parler des garçons, et ce disant Marc donna un coup adroit au panier qui culbuta, renversant dans la terre mouvante tous les « germes »...

– Grand nigaud ! viens m'aider à ramasser cela...

Marc ne se fit pas prier, il se baissa et faisant mine de prendre les patates, il entourra la tête de la jeune fille de sa main libre et lui donna un baiser bruyant...

– Dis donc, Marc, va donc embrasser Marielle plutôt, criait Cécile riant de tout son cœur...

– Qu'est-ce que vous faites, vous autres ?... elle riait aussi la petite Marielle, mais son rire était contraint.

« Pourquoi cette grande Cécile essaie-telle de me voler Marc, se demandait la petite, surprise et un peu vexée, elle fait la coquette pour que je me choque et ensuite c'est elle qui l'aura... mais je vais être aussi fine qu'elle, tout de même je serai bien contente quand elle sera partie, j'aurai la paix... »

Le père Baptiste avait prédit juste, le soleil débarrassé des nuages par un léger vent d'est, s'élevait dans un ciel tout bleu, les gouttes de rosée brillaient comme des perles sur les brins d'herbe tenus comme des fils, de la bonne terre fraîchement labourée s'élevait une buée chaude.

Les femmes coiffées de leurs larges chapeaux de paille, laissaient s'entrouvrir leurs fichus, tout en accomplissant la tâche elles bavardaient... et comme la question « mariage » les intéresse toujours, elles saisirent avec joie l'annonce d'un pareil événement...

– Il paraît que Jean-Pierre a tout fini ses semences depuis la semaine dernière et elle, la Jean-Pierre tout son grand-ménage est fini... c'était Jeanne Michaud qui avait parlé, une grande brune.

– Oui, il faut bien qu'ils marchent... quand on marie sa fille avec le meilleur parti du canton... Pensez, les Girard, ils en valent des piastres ! et rien qu'un garçon on dirait que c'est toujours aux mêmes à avoir la chance, répliqua Marie-Louise...

– C'est drôle tout de même que des filles comme cette Jeannine à Jean-Pierre trouvent des garçons comme celui-là tandis que d'autres qui valent bien mieux restent là à attendre... Vous l'avez dit Marie-Louise, tout pour les uns, rien pour les autres.. Je ne dis pas cela parce que le

garçon à Girard est venu voir ma fille, elle en trouvera bien d'autres, ma petite Marthe, elle est vaillante et sûrement elle n'embarrassera pas son homme. Dans tous les cas, elle ne s'en occupe pas beaucoup, elle vaut bien l'autre...

– Tu vois, ma chère, dit Cécile à Marielle, elle est fâchée et elle en veut à la fille à Jean-Pierre. Ce n'est pas de sa faute à Jeannine si son Girard a planté l'autre là, il pouvait choisir lui... un garçon ce n'est pas comme une fille, ça peut choisir, tandis que nous autres, il faut bien attendre...

– Oui, ils peuvent choisir, répéta Marielle, et son regard angoissé rencontra les yeux de Marc occupé à ramasser les paniers.

– Allons dîner, nous avons fini, cria enfin le père Gros-Jean.

Le travail continué jusque vers une heure de l'après-midi, en prévision de la fin de la « corvée » était enfin fini. Ce fut avec un véritable plaisir que les travailleurs entendirent cet appel au repos.

Le « tombereau » s'ébranla lourdement et les femmes ramassant sur la « levée » les paniers, les couteaux, leurs grands chapeaux de soleil, s'en allèrent en troupes au pas lent de l'attelage.

II

À la maison, la ménagère active préparait le repas et Marielle courut aider Madame Gros-Jean, la mère de Marc. Elle disposa sur la longue table au milieu de la cuisine, une pile d'assiettes de faïence fleurie, des verres massifs vides de moutarde, de lourdes cuillers d'étain. Tout au bout de la table elle mit la soupière fumant bon le potage appétissant, puis elle courut à la fontaine « tirer » de l'eau fraîche ; tout en se hâtant elle se rappelait le travail de l'avant-midi et le baiser de Marc à Cécile lui retentissait encore dans les oreilles comme un coup de tocsin... Elle était distraite, la brune Marielle et au milieu des bruits de la ferme, des aboiements des chiens et des cris assourdissants des oies réclamant leur pitance, elle distingua comme un murmure de voix connues, elle regarda inquiète...

– Qu'est-ce que vous faites donc ici vous

autres ? demanda-t-elle apercevant Marc et Cécile à la porte de la grange.

– Tu le vois, j’aide à Marc à dételer les chevaux, répondit Cécile.

– Va donc à la maison plutôt aider la mère Gros-Jean, tu trancheras le pain et tu appelleras les hommes, tout est presque prêt...

– J’y vas, ma fine, et ce fut en courant que la riieuse Cécile se rendit à la maison.

Dans la vaste cuisine enfumée, tous s’attablaient, ce ne fut bientôt qu’un cliquetis de fourchettes et de couteaux s’entrechoquant sur la vaisselle aux tons vieillis. Chacun savourait en silence les délicieuses crêpes copieusement arrosées de sirop d’érable. Marielle attentive aux besoins des convives ne mangeait que par temps perdu. La mère Gros-Jean l’examinait et se disait tout bas : « Que mon Marc sera chanceux de nous amener cette belle jeunesse, s’il avait seulement quelques piastres de côté... » Et la vieille soupirait à la pensée qu’un autre plus fortuné peut-être ferait les beaux yeux à Marielle.

La petite maintenant paraissait tranquille sur les agissements de Cécile. Placée entre deux tout jeunes gens, celle-ci bavardait avec ses voisins, son rire perlé et clair mettait comme un rayon de soleil dans la cuisine sombre.

« Cette Cécile, pensait Marielle, il lui en faut toujours un, ce n'est pas avec les filles qu'elle s'amuse mais avec les garçons, elle est jolie et elle le sait... cela m'est bien égal qu'elle ait des « cavaliers » mais que je la reprenne pas à faire la coquette avec Marc ou elle me le paiera... »

Pendant que les vieux tablaient le verre en main, prenant le « petit coup d'appétit », les jeunes s'étaient levés et dehors sur l'herbe nouvelle, ils sautaient plus ou moins en mesure ou jouaient au « Colin Maillard ».

– Et le grain, père Baptiste, comme ça va chez vous ?

– Ça ne va pas trop mal, répondit Baptiste – à l'aide de son couteau il débarrassa sa pipe des résidus de tabac brûlé, puis à même son sac à tabac il la bourra soigneusement – cela va assez bien, ça pousse depuis la fin de mai, le blé est

beau déjà et si nous n'avons pas de malchance la récolte sera bonne ; mais ce n'est pas encore comme dans l'ancien temps. Les vieux comme moi s'en rappellent encore des belles récoltes de notre temps !

– Oui, mais on est trop gourmand à présent, on leur demande trop à nos terres. La terre a besoin elle aussi de se reposer, nous autres on se repose le dimanche et la terre... laboure, sème, récolte... toujours la même chose et pas assez d'engrais. Nos vieux, ils avaient le secret eux autres... aussi s'ils revenaient ils n'auraient pas seulement que des compliments à nous faire... je pense comme cela toujours...

La grosse Louise qui s'était retirée près du poêle avait pris son bas et tricotait sans regarder ses mailles. Piquant une de ses broches dans ses cheveux :

– C'est vrai le monde aujourd'hui est bien fier... on a de la misère à trouver des hommes pour travailler et ils nous demandent cher et les filles donc... Je vous assure que ceux qui sont obligés d'engager sont bien misérables. Tout le

monde voudrait s'en aller en ville.

– À propos, c'est-y vrai Madame Dastous que vous laissez partir Cécile pour Québec ?

– Oui, je sais bien que je fais mal, mais elle veut partir absolument. J'ai seulement que celle-là pour m'aider mais elle dit toujours qu'en ville elle apprendra mieux son métier et qu'elle gagnera bien plus cher. La couture, ça paie bien en ville et sa tante la fait demander sans faute...

– Pensez-vous, continua Baptiste qui suivait du regard les ébats des jeunesses sur la galerie et en avant de la porte, pensez-vous que nos jeunesses nous reviendront meilleurs ? Pas de danger et même ils ne nous reviendront peut-être pas du tout. Quand la ville les aura pris, la terre les aura perdus.

– C'est vrai, mais les enfants aujourd'hui ils font à leur tête, pas moyen de les faire réfléchir et de leur faire comprendre qu'ils peuvent être heureux là où leurs parents ont connu le meilleur des bonheurs : celui du devoir bien rempli. Quand on fait bien sa tâche de tous les jours, le soir on se repose sans rêver au théâtre et aux

soirées. Nos enfants ne savent plus écouter... ils le regretteront peut-être mais il sera trop tard...

– Avant qu’il soit trop tard on arrête, reprit le vieux Baptiste... Je ne devrais pas parler comme cela, je ne sais pas ce qui m’attend mais ce que je sais, c’est que je ne permettrai jamais à un de mes garçons de laisser la terre et ma Marielle, elle se mariera avec un habitant ou bien je la garderai à la maison...

– Je crois bien que tu vas réussir parce que Marc aime la terre, répondit le père Gros-Jean.

– Oui, je suis content que Marc vienne à la maison et si jamais il lui venait l’idée de partir pour la ville, jamais il n’aura ma fille. Il l’aura s’il veut rester sur la terre... Mais c’est le temps de se réveiller et d’aller travailler et il cria aux jeunes :

« Allons, assez de jasette, l’ouvrage vous attend à la maison ! venez les enfants ! »

– Vas-tu revenir demain, Cécile, demanda un des gamins faisant mine d’entourer la taille de la jeune fille...

– Voyons, assez joué ! répéta le père Baptiste.

– Bonsoir Marielle, disait Marc en laissant sa fiancée, oublie bien vite ce qui s’est passé, c’était de l’enfantillage, elle est amusante Cécile, mais pas pour se marier. C’est toi que j’aime, tu le sais bien et ne te fais pas de peine pour rien ! Bonsoir à demain !

– À demain Marc et merci de tes bonnes paroles.

Les groupes s’éparpillèrent, il ne resta bientôt sur le perron que les habitants de la ferme. Les derniers à partir furent le père Baptiste qui avait fourni un cheval pour labourer.

– Une brave fille que cette Marielle, répéta la mère Gros-Jean, en voyant disparaître l’attelage au tournant du chemin.

– Oui et jolie, dit Marc.

– La beauté n’est pas tout mon garçon, tu vois Cécile est jolie aussi et je ne la changerais pas, je pense que tu as bien choisi, la petite est vaillante, elle a du cœur et elle a du bon-sens, une tête sur les épaules.

Cet éloge de sa fiancée plut à Marc, mais tout en retournant à l'ouvrage, il revoyait sans cesse la scène du matin... le panier renversé, la colère feinte de Cécile et la caresse de son baiser sur la nuque blanche et satinée...

III

Madame Dastous avait dit vrai : Cécile désireuse de voir la ville, de jouir de sa jeunesse et de sa beauté, avait tant promis de revenir... tant supplié sa mère qu'enfin celle-ci, de guerre lasse, lui permit de partir.

Très adroite et de bonne figure, aidée de l'expérience de sa tante, elle s'était vite trouvée une place, et maintenant, petite ouvrière, elle allait gaiement faisant bonne mine aux jeunes freluquets qui la trouvaient avenante...

Ses premières économies ne furent pas pour dédommager sa mère qui lui avait remis en partant une part de ses épargnes péniblement amassées. Oh ! non, la coquette Cécile aimait les beaux chapeaux, les toilettes à la mode et le clinquant des bijoux... Son modeste salaire y passa tout entier et sa mère, restée à la campagne se rendit bientôt compte qu'elle ne devait pas se

fier sur les économies de sa fille pour vivre. Elle regrettait sa faiblesse et se promettait bien de garder Cécile si un jour elle revenait au foyer... Dans ses lettres d'abord adressées régulièrement puis de plus en plus espacées, elle racontait ses petits succès à l'atelier, les rencontres qu'elle faisait en chemin et le grand plaisir qu'elle éprouvait de pouvoir enfin tailler elle-même ses robes et porter de jolis chapeaux...

« Si les filles de chez nous savaient, écrivait-elle un jour à sa mère, personne ne voudrait plus rester sur la terre à traire les vaches... et à travailler dur ! Ici tout est propre, pas de souliers sauvages... ni de jupes d'étoffe ! ni de travaux aux champs ni de sarclage de jardin, oui... vive la ville !... »

À ceux qui s'informaient si Cécile allait revenir... « Je pense bien, disait Madame Dastous, peut-être à l'automne mais elle ne viendra pas pour rester à présent, elle veut se gagner un peu d'argent et elle aime la ville... »

De son côté le père Gros-Jean avait vu son garçon s'éloigner afin, lui aussi, de se gagner

quelques piastres d'ici aux foins. Le cœur bien gros Marc avait fait ses adieux à Marielle.

– Tu m'écriras souvent, avait demandé la fiancée inquiète.

– Dès que je serai certain de mon adresse. J'ai l'intention d'arrêter à Québec en passant et si je ne trouve pas d'ouvrage je continuerai plus loin...

– Souviens-toi toujours, lui avait dit le père Baptiste en guise d'adieux, que ma fille sera pour toi si tu nous reviens pour rester sur la terre, autrement si tu aimes mieux la ville tu te chercheras une femme par-là, c'est entendu. Il y en a de reste dans les villes qui ont de la misère, au moins par ici vous serez avec vos parents...

– Je reviendrai dès que j'aurai quelque argent et d'ici là si Marielle veut m'attendre, je vous promets de m'établir sur une terre et de faire un bon habitant, je l'aime moi aussi la terre...

Et Marc était parti, rêvant de l'avenir, fort de sa jeunesse, laissant sa petite fiancée confiante en des jours heureux.

– Y a-t-il une lettre pour moi, Monsieur

Jacques ? demanda-t-elle le dimanche suivant en arrêtant au bureau de poste après la grand-messe.

– Non, Mademoiselle, s’il en vient une cette semaine, je la donnerai au laitier.

– Merci beaucoup, Monsieur.

La semaine entière se passa et la missive attendue ne vint pas. Chaque matin Marielle guettait le laitier... S’arrêterait-il pour donner la lettre ? l’appellerait-il elle, Marielle, ou la donnerait-il aux enfants pour la lui remettre ? Que faisait donc Marc ? Il écrirait sûrement à sa mère ou même ne lui aurait-il pas déjà écrit la priant de faire ses amitiés à sa petite amie ?

N’y tenant plus, le samedi matin, elle se rendit chez le père Gros-Jean sous prétexte d’une commission à faire, rendue à la maison elle y trouva tout paisible, personne ne parlait de Marc et même l’on ne paraissait pas attendre de ses nouvelles.

– Avez-vous reçu une lettre de notre voyageur ? demanda-t-elle à Madame Gros-Jean.

– Non, mais le garçon de Monsieur Girard qui

arrive de Québec l'a rencontré mercredi, il dit qu'il est bien et pense de rester à Québec. Il s'est trouvé une place assez payante en arrivant, il dit qu'il était bien content et te fait ses amitiés.

– Je suis bien contente pour lui, j'attendais une lettre d'une journée à l'autre, il a pensé, je suppose que j'allais rencontrer Monsieur Girard et qu'il m'en parlerait. À présent je vais être plus tranquille. Merci Madame Gros-Jean et bonjour.

– Bonjour, Marielle.

Toute joyeuse d'avoir enfin des nouvelles de son Marc, la petite revint à la maison. L'ouvrage pénible qui l'y attendait lui parut tout-à-coup irradié de lumière.

Marc pensait à elle, il allait lui écrire et l'argent qu'il était allé gagner, c'était pour elle... dans un an peut-être il aurait réussi à s'amasser, piastre par piastre, un petit capital qui leur aiderait à s'installer un peu confortablement. Non, elle ne penserait plus que Marc pouvait l'oublier, elle ne se ferait plus de peine à attendre ses lettres... puisqu'il avait chargé l'autre de lui donner de ses nouvelles c'est qu'il voulait lui

écrire mais que le temps peut-être lui avait manqué...

– Une lettre pour toi, Marielle !

Et le laitier lui tendait du bout des doigts la missive attendue... D'un bond la jeune fille fut à la voiture, depuis douze jours elle guettait ce geste et de voir qu'enfin Marc lui écrivait, sa figure s'empourpra de joie, elle prit la lettre comme on s'empare d'un trésor et vite, la glissa dans la poche de son tablier.

– Merci, monsieur Charles...

– Ce n'est rien, et devinant à la rougeur accentuée de Marielle il ajouta, taquin : Tu m'inviteras bien aux noces si je t'en emporte plusieurs comme celle-là...

– Oh ! oui ! dit-elle naïvement.

Marielle rentra vite et pour lire sa lettre, elle monta dans sa chambre. Là elle serait bien seule à l'abri des regards indiscrets et des railleries moqueuses de ses frères. Et dans le soleil ardent d'une matinée de fin de juillet elle s'absorba dans sa lecture.

Québec, 25 juillet 19...

Mademoiselle,

Ce grand mot « Mademoiselle » ne la surprend pas, chez les gens de la campagne on emploie facilement un langage plutôt négligé ou tout au moins très peu soigné, mais quand il s'agit d'écrire une lettre, il faut employer les grands mots... on ne doit pas écrire comme l'on parle, les mots et la manière de s'exprimer changent tout-à-fait.

Mademoiselle et amie,

Quelques mots à la course car ce n'est pas moi qui vous écris mais bien un de mes bons amis employés à la police. Je suis bien et j'espère qu'à la maison tout le monde est de bonne humeur ainsi que chez nous à qui j'ai fait donner de mes nouvelles par M. Girard qui se marie après les foins. Je serais bien heureux si on pouvait en faire autant mais ce sera pour l'année prochaine j'espère. Je me suis bien placé et j'ai bonne espérance que tout ira bien. Je ne sais pas quand

j'aurai le plaisir de retourner à la maison mais en attendant je te fais bien des amitiés.

De celui qui se dit ton fiancé pour la vie,

Marc Jean,

48, rue Marie-Louise, Québec.

P. S. – Mes compliments à vos bons parents et si vous aviez quelques sous à m'envoyer, je n'ai pas encore reçu ma paye et je n'ai plus de tabac, merci d'avance.

Marielle avait fini sa lecture, machinalement elle remit la lettre dans l'enveloppe et glissa celle-ci dans sa poche de tablier puis elle la reprit et la relut de nouveau... Autour de la maison on n'entendait que les piaulements des poulets et les aboiements du chien courant après les voitures. Dans la cuisine, la pendule dans sa jolie caisse de bois peint scandait les minutes, sur le poêle, la marmite laissait passer un long jet de vapeur et une forte senteur de chou bouilli.

Marielle reprit sa lettre et pour la troisième fois la relut. C'était à peine des mots d'amour

qu'elle voyait mais rien qu'à la lecture de ces quelques mots, son cœur se gonflait d'émotion et de tendresse.

Serait-il longtemps parti, son Marc ? Combien de temps peut-on prendre en ville à ramasser deux à trois cents piastres ?... Serait-il malade pendant ces longs mois d'absence ? S'ennuyait-il ? Tout en réfléchissant sur ces quelques questions, Marielle descendit à la cuisine, jeta les pommes de terre dans le bouilli qu'elle était chargée de faire cuire pour le dîner, elle attisa le brasier en y jetant quelques « éclats » de pieux de cèdre et après avoir regardé par la fenêtre ses parents occupés à commencer les foins, elle remonta à sa chambre. Elle alla droit à une petite table de toilette, en ouvrit l'unique tiroir et en sortit un joli coffret recouvert de coquillages et de perles. Marielle serrait là ses petits trésors, ses modestes bijoux, des épinglettes, des bouts de dentelle et de rubans, c'était là aussi qu'elle cachait son argent. En fille bien avisée, Marielle avait toujours un peu de monnaie que sa mère lui donnait de temps à autre... ou qu'elle prenait en cachette aux garçons... Elle aimait de plus à

s'occuper du soin des volailles et à l'automne elle se ferait sûrement une somme rondelette avec la vente de ses poulets. Pour le moment, en comptant son trésor elle trouva quelques piastres en papier puis un peu de monnaie. C'est peu, se dit-elle, mais avec cela il aura, bien quelques livres de tabac en attendant la paye...

Combien elle se félicitait à présent de n'avoir pas fait comme les autres à la Saint-Jean et d'avoir économisé un peu sur sa toilette d'été...

« Je vais pouvoir lui envoyer ce qu'il demande et plus tard s'il le veut, il aura beau à me rendre ce que je fais aujourd'hui pour lui... J'espère qu'il sera content de moi, pensait-elle en refermant le coffret... »

Ayant caché de nouveau son trésor, elle descendit pour le dîner.

Dès que tout fut remis en place et la cuisine à l'ordre, Marielle écrivit à Marc une longue lettre lui racontant les mille riens qui alimentaient les jours de ces gens besogneux.

« Il y a, disait-elle à la fin, la fille des Bazin

qui se marie avec le garçon de Paul Hamon. Ils ne seront pas riches mais ils sont courageux et durs à l'ouvrage, quand on est deux, il me semble que c'est moins fatigant de travailler fort. Plus tard, ce sera notre tour et nous ne serons pas riches non plus mais nous serons heureux quand même. Je termine en te souhaitant bien du plaisir à fumer ton tabac, peut-être que tu me verras dans la fumée, pour cela tu n'auras qu'à fermer les yeux et à penser à ta petite Marielle qui pense souvent à toi. »

Marielle cacheta sa lettre et attendit cette fois-ci encore la réponse...

Vers la fin d'août, les Girard marièrent leur garçon, comme ils étaient assez en moyens et qu'ils n'avaient que celui-là, ils firent les choses en grand et invitèrent une partie de la paroisse à la noce. Le père Baptiste et toute sa famille furent conviés, on demanda Marielle pour aider aux préparatifs et servir les tables.

Cécile Dastous en visite chez sa mère fut aussi du nombre des invités et Marc vint aussi faire un tour « au pays » à cette occasion...

IV

La noce

Ce fut une belle journée que cette noce chez les Girard, jamais dans tout le voisinage on avait vu autant de convives, les tables abondamment servies faisaient l'orgueil des cuisinières qui depuis plusieurs jours se préparaient à cet événement.

On s'amusa ferme toute la journée, visitant parents et amis et le soir il y eut réunion grandiose chez le père du marié.

Marielle occupée pendant le jour aux derniers préparatifs, n'avait que bien peu de temps pour voir Marc, elle escomptait la soirée, se disant qu'il se ferait un plaisir sans doute de la rejoindre dès qu'il la verrait libre de causer. Avec quelle hâte elle espérait cet heureux moment ! Pendant

la journée il lui avait bien dit « Bonjour » en passant mais elle n'avait pas pu parler à l'aise, trop de gens les entouraient et comme elle avait dû rester à la maison pour aider, elle n'avait pas eu le loisir de le rencontrer encore beaucoup... mais elle avait compté sans la danse...

Dès que tous les invités furent arrivés, les « violonneux » engagés pour la circonstance commencèrent à faire entendre les premières mesures d'un quadrille... Les jeunesses entouraient les musiciens et s'occupaient de demander leurs danseuses.

« C'est drôle, se disait Marielle, Marc n'a pas l'air de me voir et pourtant il sait bien que je suis ici... il m'a parlé avant le souper, peut-être veut-il danser et comme il sait que je ne danse pas il va en demander une autre... »

À cette pensée les larmes montèrent aux yeux de Marielle, son Marc qu'elle avait tant hâte de revoir ne la regardait presque pas... il avait suivi les mariés toute la journée avec cette Cécile qui était revenue elle aussi pour la noce... si elle avait pu elle aussi aller faire les visites avec les mariés,

mais il avait fallu rester à la maison et voilà que ce soir au lieu de venir vers elle qui l'attendait... il semblait ne pas la voir. « À quoi pense-t-il donc ? » se demandait-elle... et puis cette Cécile est-elle bien mise un peu ?... Elle est bien mieux habillée que moi et pourtant sa robe coûte bien meilleur marché que la mienne, et involontairement ses yeux fixaient Cécile qui s'en allait maintenant vers la danse au bras d'un grand garçon un peu gauche, lourdaud. La gaucherie de celui-ci faisait ressortir la sveltesse de celle-là.

« A-t-elle jolie tournure dans sa petite robe taillée à la dernière mode, quelle grâce dans les bouillonnements de la jupe et ce corsage chiffonné à merveille, une dentelle par ci, une fleur par-là, non, il n'y avait pas à dire personne n'avait le chic, l'élégance de Cécile. Pourvu qu'elle me laisse mon Marc, pensait la pauvre enfant... »

Le cœur de Marielle, rongé d'inquiétude dans son corsage de popeline rouge-vin, se soulevait de jalousie et d'indignation. Elle se sentait

humiliée, un peu à part des autres puisqu'elle ne dansait pas... les autres pour la plupart avaient hâte d'être demandées... elle ne tenait pas à la danse mais elle aurait voulu que Marc vienne de son côté lui parler un peu de son voyage et de ses projets...

Elle se souvenait qu'il lui avait dit souvent : « Je n'aime pas une femme qui danse et je ne marierai jamais une fille qui court les soirées, c'est un bonheur pour toi de faire partie de la Congrégation des Enfants de Marie, et si tu étais comme les autres, je ne t'aurais pas choisie, j'aime une fille sage qui sait réfléchir et garder sa maison... »

Répéterait-il la même chose, ce soir... si seulement sa robe était aussi belle que celle de Cécile qui attirait tous les regards, comme il allait la trouver « habitante » à présent lui, habitué aux demoiselles de la ville...

Marc se dirigeait enfin vers elle...

– Comme tu as pris du temps à venir, lui dit-elle, si émue que sa voix tremblait.

– J’avais bien des amis à voir, mais à présent que j’y suis je vais y rester, les autres voulaient m’amener danser mais je n’ai pas voulu... et en disant cela il suivait des yeux la silhouette de Cécile faisant le pas avec son partenaire.

Ce regard n’échappa pas à Marielle.

– Tu aimerais sans doute mieux aller danser, mais tu sais moi, je ne danse pas...

– Bah ! n’en parlons plus... et il se mit en devoir de lui raconter sa vie en ville... C’est amusant va, tous les soirs on va sur la rue flâner un peu et je te dis qu’on en voit des jolies filles... et si tu voyais les belles vitrines tout en lumières et les beaux meubles et les belles machines, je te dis que c’est beau ! Souvent quand je passe devant des magasins et que je vois des beaux fauteuils, je me dis que ce serait bon d’avoir Marielle avec moi et beaucoup d’argent... À propos je te remercie bien pour ce que tu m’as envoyé l’autre jour. Je m’ennuyais beaucoup et si tu n’avais pas répondu tout de suite je pense que je serais revenu, j’aurais emprunté mon passage de Cécile...

– Tu la vois donc à Québec ?

– Oui, la première fois, je l’ai rencontrée sur la Terrasse. Tu comprends quand cela fait un mois qu’on est parti de la maison et qu’on rencontre tout-à-coup un visage connu, tiens, ça donne un coup au cœur et je te dis qu’on est content !... On parle du pays et cela donne du courage pour le lendemain... Tu ne parles pas Marielle... est-ce que tu n’aimerais pas cela ?... Si tu savais comme je trouve le temps long va... Vrai, si ton père voulait, je crois qu’on se marierait tout de suite, on se placerait pour travailler et tous les deux, on s’arrangerait bien, penses-tu ?...

– Je pense que oui... répondit-elle en souriant au bonheur entrevu.

– Oui, c’est certain... mais le père, il tient à ce qu’on reste sur la terre, il ne veut pas entendre parler des villes et pourtant on se sauve pareil en ville, c’est comme pour la danse, penses-tu que tous ceux qui dansent vont être damnés ?...

– Oh ! non, je ne sais pas, moi toujours je ne danse pas, j’aime mieux...

– C’est bien la peine de venir aux noces et de ne pas danser au moins un petit cotillon...

Mais Marielle ne voulait pas danser, elle se rappelait sa réception d’Enfant de Marie, elle se souvenait de la promesse faite et dans sa volonté de petite paysanne un peu têtue, elle voulait arriver au mariage avec sa couronne et son voile de tulle.

– Je ne veux pas te retenir, lui dit-elle, si tu y tiens va danser.

– Avec toi, Marielle ?

– Oh ! non, pas avec moi, cherches-en une autre...

– Viens donc, penses-tu que toutes celles qui dansent sont des méchantes filles ? et ses yeux de nouveau se tournèrent vers Cécile occupée à badiner avec son danseur.

– Je ne dis pas cela, mais tu sais que je ne danse pas, pourquoi vouloir m’amener de force ? je l’ai promis et quand je promets quelque chose moi, je le tiens...

– Tu t’es laissée bernée par les bonnes sœurs,

c'est fini ce temps-là à présent...

– Ma promesse est toujours là elle, tant que je serai Enfant de Marie, même vieille fille...

– Eh ! bien, fais comme tu voudras...

Elle aurait voulu lui rappeler le temps où il la félicitait d'être fidèle à ses promesses et de ne pas suivre l'exemple des autres, mais elle n'en eut pas le temps. Vivement avec une pointe d'humeur, il la laissa là toute décontenancée, fagotée dans sa robe rouge vin et ses souliers vernis trop larges, d'une allure délibérée, il s'en allait vers les musiciens...

Tout près d'elle, c'était des rires, des chansons, de la joie. Les jeunes gens s'étaient procuré des confettis et en envoyaient aux jeunes filles, celles-ci ripostaient gaiement... tout ce plaisir auquel elle se sentait étrangère augmenta la tristesse de Marielle.

« Je vais m'en aller à la maison, se dit-elle, au moins là je serai seule et je ne le verrai plus, lui... » et sans que personne n'y prenne garde, elle se faufila vers la porte.

Avant de partir elle jeta un coup d'œil aux danseurs et vit Marc qui se pavanait au milieu d'un quadrille avec Cécile qu'il avait invitée à danser. Cécile riait et Marielle vit celui qu'elle aimait se pencher vers sa danseuse et lui parler bas... alors elle eut peur de pleurer et bien vite elle courut à la maison poursuivie par les sons de la musique joyeuse et par la vision de son Marc tournoyant avec Cécile... Sur les choses la paix sereine était descendue, et dans la nuit toute piquetée d'étoiles Marielle pleura son bonheur perdu et son amour méprisé.

Elle sanglota longtemps la petite... Qui aurait pu penser que son Marc qui disait s'être ennuyé à Québec, la dédaignerait ainsi ?... elle qui s'était sacrifiée pour lui faire plaisir, qui avait attendu avec tant d'impatience sa première lettre, qui avait été si heureuse de pouvoir lui aider et maintenant il la laissait là pour Cécile, cette Cécile, jolie mais coquette et qui ne l'aimerait sûrement pas comme elle, Marielle, l'aimait ! Comme elle était malheureuse et pourquoi aussi ne pas vouloir danser ?... les autres n'y regardaient pas de si près, on les trouvait

charmantes... elles étaient entourées, chacun les demandait pour la prochaine danse tandis qu'elle, personne ne l'avait regardée... c'est vrai qu'elle ne se souciait pas d'être recherchée par d'autre que son Marc et celui-là l'avait laissée toute seule pour suivre son goût... Si les rôles avaient été changés... avec quel plaisir, elle aurait laissé là la danse pour causer avec sa petite amie... Il ne l'aimait donc plus ?... À cette pensée ses sanglots redoublèrent et ce ne fut que longtemps après qu'enfin le sommeil mit un terme à ce premier chagrin d'amour.

Les autres membres de la famille rentrèrent tard dans la nuit, les garçons avaient passé la veillée avec leur « blonde » et ne s'étaient pas souciés de Marielle, ils n'avaient pas eu connaissance de son départ précipité, le père Baptiste¹ devait être dans la cuisine avec les vieux et la mère avait passé la soirée dans une chambre avec d'autres vieilles laissant la grande-salle pour la danse et les jeunes. Personne de la

¹ À plusieurs endroits dans le roman, le père Baptiste change de nom pour le père Jacques. Erreur probablement. Nous avons fait la correction.

maison n'avait remarqué la disparition de Marielle. Voyant un filet de lumière sous la porte, ils se dirent qu'elle était arrivée et ce fut tout... Le grand silence et l'oubli peut-être allaient entourer la trahison de Marc...

Cependant celui-ci ayant bien dansé, chercha des yeux Marielle quand vint le moment du départ, ne la voyant pas, il se dit : « J'irai demain »... Pour lui c'était une chose toute naturelle que sa petite amie n'aimant pas la danse, le laissa libre de se livrer à son goût à ce divertissement...

Le lendemain, le père Baptiste ayant affaire au village, Marielle s'offrit à l'accompagner. Quand l'ouvrage ne pressait pas elle allait souvent rendre visite à une vieille amie de la famille qui demeurait seule près de l'église. Pendant que son père faisait les « commissions » la jeune fille et la veuve s'installaient soit au jardin ou près du feu suivant les saisons, et là elles bavardaient des petites nouvelles... l'une parlait de ses espérances, de ses projets, l'autre, de son passé, de ses anciennes amours.

Ce matin-là, Marielle ayant beaucoup de peine se dit que ce serait un réconfort d'avoir pour confidente cette personne qui elle aussi avait aimé dans sa jeunesse... et qui l'aiderait sûrement de ses conseils. En effet elle revint toute rassérénée et confiante.

– Ne te fais pas de chagrin pour une insignifiance, lui avait dit la vieille dame. Il ne faut pas se forger de maux imaginaires et les véritables chagrins viennent toujours assez vite d'eux-mêmes sans que nous allions les chercher... Si Marc ne veut plus revenir à la terre, jamais ton père ne consentira à ce mariage, donc il vaut beaucoup mieux que ce soit fini à présent... S'il t'aime, il reviendra bien, laisse-le faire et n'aie pas l'air de te jeter à sa tête... Ce n'est pas Cécile qui le charmera, elle l'amuse comme elle amuse tous les autres, mais il est sérieux et de plus il sait bien qu'il serait obligé à la veuve Dastous qui n'a que sa petite maison à leur donner... S'il marie Cécile il le regrettera certain. Tu n'as qu'à prier fort et laisse faire, Marie a soin de ses enfants et comme tu es fidèle à tes promesses elle sera fidèle elle aussi à t'accorder la protection

nécessaire...

– Ce que vous dites est bien vrai... mais quand on aime c'est dur de se voir délaissée pour une autre qui ne nous vaut pas...

– Laisse-les faire, tu auras ta revanche un jour, ma petite.

En revenant à la maison dans l'après-midi, Marielle y trouva Cécile venue faire un tour. Elle apprit aussi de sa mère que Marc était venu le matin mais forcé de partir par le premier train il avait promis d'écrire.

– Eh ! bien, Marielle, lui dit Cécile, tu t'es bien amusée hier soir aux noces, je ne t'ai pas vue, où étais-tu donc ?

– J'y suis restée un peu, puis j'étais bien fatiguée, pense donc depuis huit jours que nous sommes sur pied du matin au soir pour ces noces-là... heureusement que c'est fini...

Que de choses elle aurait pu dire la petite Marielle à cette grande Cécile qui l'avait fait pleurer si amèrement la veille...

– Comme ça, tu n'as pas dansé ?

– Tu sais bien que les Enfants de Marie ne dansent pas.

– Bah ! penses-tu que nous serons condamnées au feu de l'enfer pour avoir tournoyé un peu sur le plancher, histoire de se dégourdir un peu... C'était bon pour quand nous étions jeunes ces raisonnements-là...

– Tiens mais quel âge as-tu donc, grande personne ?...

– Je veux dire quand nous étions petites filles...

– Bon parlons d'autres chose... aimes-tu toujours ton métier ? Comment trouves-tu cela en ville ?

– Bien beau, ma chère ! que je suis contente d'avoir laissé l'ouvrage dur de la campagne pour la ville ! Quand je suis arrivée là-bas, les autres de l'atelier riaient de moi. J'avais toutes les mains brisées et je ne me mettais pas de poudre ni de fard... mais à présent, j'en sais autant que les autres et quand elles rient, je ris à mon tour. Si tu savais comme on est bien et on gagne plus cher.

– Combien gagnes-tu à présent ?

– Pas beaucoup encore, mais cela viendra, je vais finir mon apprentissage et ensuite j’aurai plus de chance. Ma tante est grande amie avec la première modiste et tu comprends que j’arriverai plus vite qu’une autre... Si tu voulais venir avec moi, je t’aiderais à te placer. Ce serait plus désennuyant le soir nous pourrions nous amuser... les jeunesses courent après nous autres... et on fait semblant de ne pas les voir...

– Méchante !

– Oui, je t’assure qu’on profite de notre beau temps, on les laisse courir quand ils ne sont pas de notre goût, mais quand ils ont jolie figure et qu’ils paraissent à la mode, ce n’est pas pareil, ils nous emmènent au théâtre et ensuite au restaurant, cela leur coûte cher... mais ils ont beau à ne pas faire les naïfs... Cela leur montre à ne pas s’amuser avec la première fille qui leur plaît. L’autre jour, j’étais avec une amie, nous nous promenions bien tranquilles toutes les deux quand deux freluquets qui nous suivaient depuis assez longtemps s’avancent tout-à-coup et l’un

d'eux de nous dire :

« Mesdemoiselles, vous paraissez bien trop gentilles pour vous promener comme cela toutes seules... nous acceptez-vous pour compagnons de route ? »

Et ma petite amie Lucile, une dégourdie et qui n'a pas froid aux yeux de répondre : « Bien le merci, monsieur, mais ce n'est pas la peine de vous déranger, nous aurons beaucoup mieux que cela tout-à-l'heure... » Si tu les avais vus s'en aller !... Par exemple quand ils paraissent bien et qu'ils ont l'air un peu fortunés, ce n'est pas la même chose... Nous acceptons volontiers une petite promenade et sur le parcours, nous passons devant les restaurants et s'ils sont à la mode, ils nous invitent à entrer, cela leur coûte cher parfois pour se faire une blonde...

– Oh ! Cécile, ce n'est pas bien cela ! reprit Marielle scandalisée.

– Mais penses-tu qu'on va se balader toute la soirée et qu'on ne se réglera pas un peu ? surtout quand nos cavaliers sont jeunes et « smart » on aime cela faire voir aux autres filles qu'on ne sort

pas toujours avec le même... Le lendemain à l'atelier, les petites amies s'informent et ainsi on a l'air d'être considérée... Quand on sort toujours avec le même ou quand on ne peut pas en avoir du tout, on se fait bafouer un peu et c'est dur... on a bien son petit orgueil, n'est-ce pas ?...

– Oh ! moi cela me serait bien égal ce qu'elles diraient les autres. Je sortirais avec Marc et je ne m'occuperais pas de ce qu'elles pourraient penser et dire.

– Je le vois souvent Marc, il s'ennuie, tu sais, si tu voulais, il me semble que ce serait facile de laisser la terre et de venir avec moi en ville... c'est pour ton bonheur. Ici, ils peuvent se passer de toi, que Georges se marie et sa femme te remplacera.

– Oui, c'est facile à dire, mais papa ne veut pas entendre parler de la ville. Quant à Georges je crois bien qu'il va se marier au printemps, Charles aime mieux attendre encore un peu. Je sais bien qu'avec une étrangère ici, je ne serai pas tout à fait chez moi, surtout c'est eux autres qui doivent rester avec les vieux... tu comprends

qu'elle doit aimer mieux prendre la maison vide... je vais attendre jusqu'à ce temps-là et s'il n'y a pas moyen, je verrai...

– Quand tu voudras venir, tu n'auras qu'à demander mon adresse à maman, tu m'écriras et j'irai te rejoindre, en attendant je te souhaite bonne chance et du courage. C'est l'heure du ménage, je me sauve...

En effet dans la cour qui séparait la maison des étables on voyait le troupeau de vaches attendant l'œil doux, le moment de la traite. Bientôt ce fut la chanson du lait tombant au fond des chaudières, bruit monotone, instants propices à la rêverie... la tâche étant facile à accomplir, l'esprit volontiers prend le chemin des rêves.

Oui, se disait Marielle, si papa voulait me laisser partir, comme je serais bien mieux là-bas qu'ici, je travaillerais moins fort, l'ouvrage commence à huit heures le matin tandis qu'ici dès cinq heures il faut être sur pied et marcher tout l'avant-midi. Après les vaches, c'est le déjeuner ensuite les poulets, les oies, puis le ménage et le dîner et dans l'après-midi, c'est le filage et le

tissage au métier puis l'heure des vaches encore une fois... La journée se passe et tous les soirs on se couche fatigués... oui, fatigués mais contents tandis qu'en ville, sont-elles contentes ces petites filles qui passent leur soirée à faire de l'œil aux garçons !... Tout de même je serais avec Marc. Ils ont l'air à se rencontrer souvent Marc et Cécile, se disait Marielle se rappelant la soirée de la veille, quand même ils se verraient de temps en temps, Marc s'ennuie et il ne faut pas que je sois jalouse... pensait la petite fouillant son pauvre cœur dolent.

Lettre de Marc.

15 septembre 19..

Mademoiselle et amie,

Je viens m'excuser de la manière dont je suis parti à mon dernier voyage. J'aurais voulu vous revoir, même je suis allé chez vous et vous n'y étiez pas. Il ne faut pas m'en vouloir, mademoiselle, si j'ai voulu danser... depuis que je suis en ville mes idées sont un peu changées et à

présent quand je danse avec une jolie fille qui sait bien danser, il n'y a rien que j'aime autant. Si vous étiez par ici, cela ne prendrait pas un an avant que vous pensiez comme moi...

Tout de même j'ai trouvé le temps long depuis que je suis revenu et j'ai bien hâte d'avoir votre lettre, ne retardez pas à me répondre parce que j'ai bien de l'inquiétude au sujet de cette soirée-là, c'est vrai que j'ai dansé seulement qu'avec Cécile et qu'il n'y a pas de danger que vous soyez jalouse de cette poupée-là... Tous les garçons la trouvent de leur goût et elle a beaucoup d'amis qui lui font de beaux cadeaux... je sors quelques fois avec elle pour faire fâcher les autres un peu et aussi parce que nous parlons de Saint-Paulin. Je trouve le temps long et j'ai hâte d'être assez riche pour retourner chez nous.

Bien des amitiés de celui qui vous aime,

Marc.

P. S. – Faites donc parler le père un peu pour voir ce qu'il va dire, on serait bien ici, on pourrait se placer tous les deux et gagner un bon salaire. Cécile t'aiderait à te trouver de l'ouvrage... Marc.

Cécile ! Toujours cette Cécile, sûrement ils se rencontrent tous les jours se disait Marielle et soudain elle se rappela la scène du baiser et ce souvenir lui fit mal. Malgré l'assurance que lui donnait Marc, elle sentait que loin de lui elle ne pourrait pas le garder...

« Elle me le volera certain, elle est si enjôleuse ! se répétait la pauvre petite... Je peux toujours en parler à mon père de ce projet d'aller en ville mais si je ne réussis pas ce ne sera pas facile de revenir à la charge... non, il vaut mieux attendre l'occasion... »

L'occasion ne se fit pas attendre longtemps. Le soir même, un voisin qui avait reçu un coup sur une jambe et qui était de retour de l'hôpital, fit demander le père Baptiste d'aller le voir et comme c'est la coutume à la campagne de visiter les malades, la mère de Marielle se rendit avec son vieux.

– Il arrive de Québec, dit la petite à sa mère, essayez de savoir des nouvelles, il a peut-être vu Marc... parlez-lui d'eux autres... Marc et Cécile.

Toute la soirée, le malade qui ne souffrait pas trop parla de la ville, de ses compagnons d'hôpital et des différents maux qui affligeaient chacun d'entre eux.

« On est bien soigné, ajouta-t-il, et de plus on a de la visite de temps en temps. Pendant les deux semaines que j'ai passé là Marc des Gros-Jean et la petite Cécile Dastous sont venus me voir souvent le jeudi et le dimanche. Ils venaient toujours ensemble même que je leur ai demandé s'ils pensaient à se marier... c'était pour rire, je sais bien que Marc est promis à Marielle, il sort avec l'autre pour passer le temps... Elle est jolie gamine la Cécile... tout de même elle devrait bien penser à sa mère un peu. On dit qu'elle aura de la misère plus tard la veuve Dastous... »

– Sûrement, ce ne sera pas sa fille qui lui aidera, répliqua le père Baptiste. Si j'avais été à sa place, moi, j'aurais gardé ma fille et je l'aurais fait travailler chez les habitants, elle n'est pas mieux la vieille... c'est elle qui travaille et sa fille court les rues de la ville...

La mère de Marielle se garda bien de raconter

ce qu'elle avait appris durant cette visite, Marielle devina pourtant à son air embarrassé qu'il y avait quelque chose...

– Je le saurai bien plus tard, se dit-elle, et en attendant je vais répondre à Marc, il doit, espérer ma lettre depuis plusieurs jours déjà.

Cette petite paysanne était trop franche pour ne pas dire ses appréhensions et ses craintes, dès les premières lignes de sa lettre, Marc vit qu'elle était occupée et qu'elle avait peur de le perdre. Comme la fille de Baptiste était du goût de ses parents, qu'elle était avenante, pas comme Cécile... ah ! non, mais moins fière qu'elle et qu'elle possédait en plus quelque argent, il se hâta de la rassurer. Et même n'ayant pas reçu de réponse sur son projet d'amener Marielle en ville il demanda à Cécile de l'inviter et un matin au lieu de la lettre de Marc, ce fut un court billet de Cécile qui arriva...

« Demande à ton père pour venir me voir, disait celle-ci, quand même tu passerais seulement que quinze jours avec nous autres... ma tante sera heureuse de te garder et je te mènerai

partout le soir quand je ne travaillerai pas. Les soirs que j'aurai de l'ouvrage à l'atelier Marc sortira avec toi... »

Que je serais contente, se disait Marielle, mais papa ne voudra pas, je peux toujours lui en parler pour voir ce qu'il va dire... s'il allait dire oui...

Après avoir tout rangé dans la cuisine elle oubliâ à dessein la lettre de Cécile sur la table, le père entrant dans l'avant-midi pour fumer une pipe prit l'enveloppe et lut l'adresse...

– Tiens, tiens, voilà Marielle qui laisse traîner ses lettres d'amour sur les tables à présent...

– Ce n'est pas une lettre d'amour papa, c'est Cécile qui m'écrit, imaginez qu'elle veut absolument que j'aille la voir à Québec... et la petite inquiète tout en faisant l'air de rien, guettait la réponse qui arriva foudroyante...

– Est-elle folle cette enfant-là ? si elle aidait sa mère plutôt qui a de la misère à vivre, je suis certain qu'elle ne lui a pas écrit depuis au moins deux mois et elle t'écrit pour t'inviter ! Tu vois bien qu'elle en perd de sa tête à force de la

tourner à droite et à gauche... et le vieux pour prouver son mécontentement frappa de son poing sur la table... Non ma fille, tu n'as pas d'affaire à Québec, ta place c'est ici avec nous autres jusqu'à ce que tu trouves un bon garçon pour te faire vivre sur la terre près de nous autres... laisse-la faire Cécile, elle fait un petit jeu-là qui ne la paiera pas cher, tu verras plus tard... en attendant, tu vas te préparer de bonne heure pour le dîner et cette après-midi, tu viendras nous aider à rentrer l'avoine, il fait beau mais ce n'est pas pour longtemps, il y avait trop de marionnettes hier soir... et si le mauvais temps arrive, on en a un bon morceau à terre...

Tout l'après-midi, Marielle juchée sur la charrette sur laquelle on avait mis le panier aida à la besogne. Son esprit suivait ceux de là-bas qui l'attendaient et qui n'auraient même pas de réponse...

En effet que pouvait-elle répondre à cette invitation?... Marc et Cécile savaient bien que son père ne voudrait pas, pourquoi alors l'inviter et la tenter inutilement ? D'ailleurs Marielle

comprenait que le père Baptiste avait raison.

« Cette Cécile, se disait-elle tout en plaçant les gerbes dans la charrette, cette Cécile ferait sûrement mieux d'aider sa mère qui est pauvre... cela me fait penser si j'allais la voir Madame Dastous... elle sera contente peut-être d'avoir de la visite. À l'automne comme cela elle doit avoir besoin de quelque chose et papa se fera un plaisir de lui aider, j'irai demain... »

Cette pensée d'un bien à faire apaisa un peu la tempête qui depuis le matin soulevait le cœur de Marielle.

Le lendemain, fidèle à sa promesse, elle se rendit à la maisonnette de la veuve, celle-ci assise à sa fenêtre filait avec courage.

– Bonjour Marielle, quel bon vent t'amène ?

– Bonjour madame, vous me permettrez bien de me reposer un peu. J'avais affaire plus loin mais il fait chaud et je me suis dit en arrivant je vais rentrer voir Madame Dastous, je ne suis pas pressée aujourd'hui.

– Tu as bien fait, ma fille, je n'ai pas souvent

de visite et je trouve le temps long toujours toute seule. Une chance que l'ouvrage ne me manque pas, j'ai encore du filage à faire pour au moins trois semaines et ensuite j'ai « deux pièces » d'étoffe à monter, je voudrais bien être capable de travailler un peu aux travaux je gagnerais plus surtout de ce temps-ci, il y a tant d'ouvrage partout et le monde est rare, mais mes vieilles jambes ont de la misère et il faut bien que je les ménage un peu si je veux qu'elles fassent le temps...

– Le monde est rare et ceux que nous avons s'en vont tous...

– C'est vrai, mais n'oublie pas que ceux qui s'en vont sont ceux qui ne veulent pas travailler sur la terre, alors on ne peut pas les garder de force. Comme ma Cécile j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'empêcher de s'en aller, elle ne voulait pas, il a bien fallu que je la laisse faire. Cela me coûtait va, de la voir partir j'en ai passé des nuits à pleurer et à rêvasser avant de me décider... elle m'avait tant promis d'être bonne fille et de revenir. Elle est bonne fille, je l'espère toujours

mais elle ne reviendra pas, c'est comme ton père le disait chez les Gros-Jean le printemps dernier... quand la terre les a perdus elle ne les reprend plus...

– Oui, certain, papa a bien peur de cela, je pense qu'il aimerait mieux nous voir mourir plutôt que de nous voir prendre le chemin de la ville... il n'y a pas de danger non plus Georges et Charles aiment la culture tous les deux et moi aussi j'aime bien cela. Si Marc revenait ce serait moins ennuyant...

– Si j'étais à ta place, ma petite je ne l'attendrais pas trop Marc... il va prendre goût à la ville lui aussi et comme ton père ne veut pas que tu partes il se prendra une femme par là. Il t'aime bien mais c'est un garçon et il ne faut pas trop s'y fier... Les hommes tu sais ils disent : *Femme varie fol qui s'y fie !* mais nous autres de notre côté on peut dire aussi et avec plus de variété parfois : *Homme varie, folle qui s'y fie !*... et s'il te laisse là, il y en a d'autres, petite...

– Oui, il y en a d'autres, répéta Marielle.

– Il y en a qui valent bien le garçon des Gros-

Jean, va... je te dis cela ce n'est pas pour t'ôter la confiance mais il me semble qu'il ne reviendra pas... tiens il y a le garçon de François Dumont notre voisin qui te trouve de son goût Marielle, c'est un bon garçon et à l'aise. Il restera avec ses « Vieux » mais de bons vieux dans une maison, cela ne nuit pas. Je t'assure que Philippe Dumont te ferait un bon mari va, peut-être meilleur que Marc.

– Peut-être, mais je ne suis pas pressée, je suis jeune et à la maison j'ai encore ma place, quand même les deux garçons se marieraient il n'y en a qu'un qui va rester chez nous, l'autre aura la terre des coteaux.

– C'est vrai que tu aurais toujours ta place, mais tu sais quand les brus commencent à arriver, elles aiment à avoir le champ libre, souvent elles voudraient se débarrasser des vieux, à plus forte raison quand il y a des filles, je t'assure qu'elles ne les aiment pas toujours de tout leur cœur et cela fait de la peine de voir qu'on travaille et que personne ne semble nous aimer un peu... tes frères prendront pour leur femme et toi tu seras

toute seule à t'ennuyer.

– J'aime bien mieux rester vieille fille plutôt que de me marier avec quelqu'un que je n'aimerai pas... on l'entend dire assez souvent qu'il y en a bien plus de mariés que d'heureux...

– C'est vrai ma fille, mais il faut dire aussi qu'il y en a qui ne sont raisonnables beaucoup et qui demandent bien plus à leur mari ou à leur femme qu'ils peuvent donner. Tu fais toujours bien de ne pas te presser, les chagrins viennent assez vite et dans le ménage, il y en a, c'est certain, on ne peut pas passer toute une vie sans avoir ses heures d'épreuves... sans cela cette pauvre terre ne serait plus la terre, ce serait le ciel.

– J'oubliais de vous dire, Madame Dastous, dit Marielle se levant pour sortir, que papa vous demande de nous aider à battre au moulin à la fin de la semaine, il ne sait pas au juste quel jour, jeudi ou vendredi... Pourrez-vous venir ? il vous donnera un ouvrage pas trop fatigant et cela nous rendrait service.

– J'irai certain, qu'il me fasse dire la journée,

cela va me reposer du rouet et le battage au moulin j'ai toujours aimé cela... et puis c'est moins fatigant pour les jambes que d'arracher les patates... Les Girard m'ont demandée pour leur aider aux patates mais je ne suis plus jeune, j'aimerais bien cela aider encore, mais je ne suis plus capable, les forces s'en vont... Bon tu lui diras à ton père qu'il me dise quel jour me rendre...

– Merci, madame, et bonjour.

Le jeudi fut décrété par le père Baptiste pour le battage. Dès le matin, les « panneaux » de la grange furent ouverts et l'on tira le moulin à battre de dessous un amas de poches et de cordes de moissonneuses. Quelques souris dérangées dans leur cachette traversaient bord en bord de la « batterie » cherchant un coin pour se mettre à l'abri... les moineaux qui avaient leurs nids dans le faîte de la grange et sous les « entrants » voletaient craintifs. Puis la machine ayant été préparée on se mit à battre. Bientôt une poussière dense enveloppa les travailleurs et le soleil irradiant cette poussière semblait les entourer

d'un manteau tout piqueté d'argent. Madame Dastous et Marielle furent mises à la paille... de temps à autre elles se disaient quelques mots parlant des travaux de la ferme, de la température et de mille autre banalités.

Marielle aurait bien voulu s'informer de Cécile, en parlant de celle-ci elle amènerait la conversation sur Marc, mais la veuve ne paraissait pas en verve de confidences. J'irai droit au but, se dit la petite. Et bravement, elle demanda :

– Avez-vous eu des nouvelles de Cécile depuis mardi, Madame Dastous ?

– Non je n'ai rien reçu, Cécile n'a pas le temps je pense bien, elle n'écrit pas souvent mais je sais que sa santé est toujours assez bonne. Elle travaille moins fort qu'ici, elle a meilleure mine depuis qu'elle est en ville. L'ouvrage de la terre la fatiguait beaucoup, elle n'est pas forte tu sais et à la ville elle ne s'ennuie pas. Elle voit Marc souvent, ils se rencontrent presque tous les soirs... je ne devrais pas te dire cela parce qu'elle est ma fille et que je t'aime bien toi aussi, mais j'ai

presque peur qu'elle travaille pour te l'ôter...

« Pourtant il m'aime, se disait la pauvre enfant, car c'est lui qui a fait écrire Cécile l'autre jour, elle, elle n'a pas d'intérêt à ce que j'aie la voir tandis que lui s'il s'ennuie c'est qu'il pense encore à moi un peu... » Elle se rappelait les mots de la dernière lettre de Marc mais en même temps le souvenir de la soirée des noces se présenta à son esprit, elle revit Cécile dans sa petite robe élégante et tout près d'elle Marc qui se penchait pour mieux entendre... Ce souvenir lui fit mal et elle resta silencieuse.

La moisson s'annonçait abondante cette année-là. Dans les champs les blés et les avoines se courbaient sous la lourdeur des épis, souvent le père Baptiste en passant à l'orée d'une pièce de grain arrachait une tige de blé, il en comptait les grains et joyeux il se disait : « nos semences ont fini tard mais la récolte est belle, la Providence veille sur nous » et de son âme reconnaissante montaient des paroles de remerciement.

Après la journée de « battage », on se hâtait de cribler le grain afin de le mettre dans les poches

et de débarrasser la « batterie ». L'habitant, fier de son travail, se baissait vers le tas de blé, il en prenait une grande jointée, soufflait dessus pour ôter les « balles » puis il s'en emplissait la bouche. Il se baissait de nouveau et longtemps il laissait couler entre ses doigts rugueux, la moisson nouvelle, les grains de froment qui lui avaient coûté tant de travail et de sollicitude. Quand le grain a bien poussé et qu'il est mûr à point, il faut se hâter de l'engranger car les nuits fraîches de la fin d'août sont toujours à craindre pour la gelée.

La journée du « battage » se fait d'ordinaire en « corvée », on se rend du temps et ainsi de part et d'autre, on n'a pas d'argent à déboursier. Pour ceux qui ont un moulin à vent il leur faut attendre les journées où le vent « adonne ». À l'automne après les récoltes, on met les ailes au moulin afin de le préparer, on resserre quelques coins, et après avoir huilé l'arbre de la grand-roue... il est prêt à virer... Au premier bon vent du « nordais », il n'y a plus qu'à décotter le moulin, alors l'une après l'autre les grandes ailes s'abaissent jusqu'à terre pour ensuite remonter vers le ciel, tandis

qu'à l'intérieur de la grange retentit un roulement de tonnerre dans un nuage de poussière grise.

La journée du battage commence après le « train » du matin, tout de suite après le déjeuner, on se hâte vers la grange afin de battre de clarté ; en automne la brunante vient vite et quand il fait noir la besogne est difficile à faire. Souvent vers les dix heures il faut « dévoiler » un peu, sinon on en est quitte pour courir les voiles dans les « écores » du ruisseau ou le long des clôtures. Vers le soir on « accotte » le moulin et on va faire le train.

Dans la belle saison, les hirondelles en quête de bonheur bâtissent leurs nids dans la grand-roue du moulin-à-vent qui se fait bon prince pour ces gentilles voyageuses...

VI

– Papa, je viens de recevoir une lettre de Marc, il me fait une proposition qui est tentante... avant de répondre je voudrais savoir ce que vous en pensez...

Elle avait dit cela tout d'un trait, la brave Marielle, la respiration haletante sous son corsage quadrillé des dimanches, un peu maigrie depuis le printemps dernier. On devinait à la tristesse de son regard qu'elle avait souffert, une certaine teinte de gravité vieillissait sa physionomie et lui donnait une apparence plus féminine.

La mère, le dîner fini, rangeait tout dans la cuisine, le père Baptiste assis devant le poêle bourrait sa pipe, les garçons étaient partis pour le village d'où ils ne reviendraient qu'après les Vêpres.

– Eh ! bien, qu'est-ce qu'il veut, le cher Marc ? demanda le père Baptiste en faisant mine

d'allumer sa pipe.

Marielle tendit sa dernière lettre reçue la veille.

– Lis toi-même, petite, j'aime mieux cela...

Marielle debout devant lui, une flamme dans les yeux, un peu de rouge aux joues, commença sa lecture qu'elle savait presque par cœur, elle l'avait relue tant de fois cette lettre !

Mademoiselle et amie,

Tu vas bien me trouver un peu négligent de n'avoir pas répondu plus vite à ta dernière qui m'a fait bien plaisir mais tu n'ignores pas que j'ai de l'ouvrage et que mes soirées sont souvent raccourcies par le « boss » qui a souvent besoin de nous autres le soir. Quand le temps des fêtes arrive, en ville il y a un peu plus de train et de commerce qu'à la campagne. C'est vrai qu'on est bien payé mais on ne peut pas toujours faire ce que l'on veut... il y a quinze jours passés que j'aurais dû t'écrire cette lettre, j'espère que ce retard ne changera en rien tes amitiés pour moi et

d'ailleurs l'ouvrage que je fais en plus m'aide à ramasser le petit capital qu'il me faut. Depuis quelque temps, une idée m'est venue qui regarde notre avenir, tu en parleras à ton père et je ne doute pas qu'il consente à ce qu'il nous faudrait faire pour être heureux...

– Ça commence, murmura le père Baptiste entre ses dents.

Il n'avait pas changé d'attitude mais Marielle devina qu'il écoutait avec attention, la fumée de sa pipe qu'il envoyait par larges bouffées montait jusqu'aux poutres grises et ses sourcils aux longs poils désordonnés se rejoignaient presque...

Elle continua sa lecture : Depuis que je suis parti de Saint-Paulin, j'ai vu comment on vit dans le monde et je me suis dit que je serais bien fou d'avoir tant de misère sur une terre et d'être habitant toute ma vie tandis qu'ici je peux vivre avec bien plus d'argent dans mes poches et bien moins d'occupation et de travail ! aussi j'ai décidé de rester à la ville !...

– Tonnerre ! interrompit le père Baptiste, tu parles d'une idée, lis donc ça encore une fois...

Et Marielle sentant le terrain glisser, recommença la lecture du dernier paragraphe.

– As-tu dit cela à ta mère cette trouvaille-là de ton Marc ?...

Marie qui, de la chambre voisine, suivait la lecture, devinant l’embarras de Marielle vint à son secours :

– Tu n’as pas besoin de te fâcher avant de savoir la fin... écoute donc tu parleras ensuite...

– C’est correct, continue ton épître, et se levant le vieux attisa le poêle, à l’aide des « pincettes » il prit un tison ardent, alluma sa pipe et se rassit sur sa chaise.

Marielle, le cœur gros mais faisant bonne contenance continua :

« Tu sais, ma chère Marielle, que je t’aime bien et que je donnerais tout ce que j’ai pour te voir près de moi car je m’ennuie à la ville, c’est pourquoi j’ai pensé que tu pourrais bien venir me rejoindre. Les travaux sont en partie finis, il n’y a plus que le battage et comme Georges doit se marier au printemps, sa femme prendra ta place

et l'ouvrage marchera pareil. Donc si tu voulais venir, on se marierait aux Fêtes et ensuite avec ce que je gagne, il me semble qu'on vivrait bien. On ne sera pas riches mais on travaillera moins fort que sur la terre et on serait ensemble. J'en serais bien heureux et si tu voulais travailler, Cécile t'aiderait sûrement à t'avoir une bonne place, elle fait un bon salaire à présent et comme elle est adroite, la première l'aime bien, elle ne refusera pas de t'aider un peu.

Parles-en à tes parents, ma chère Marielle, et ne retarde pas trop à donner une réponse à celui qui se dit pour la vie,

Ton affectionné,

Marc. »

C'était tout. Marielle replia sa lettre et attendit, un peu réconfortée par le silence de son père et par l'attitude de sa mère, elle se hasarda à demander, sachant qu'elle luttait pour son bonheur :

« Eh ! bien qu'est-ce que vous en pensez ?... »

Aucune réponse ne vint... alors Marielle regarda sa mère qui, le coude appuyé sur la table, semblait écouter encore.

– Ce que j’en dis moi, répondit la vieille, ce n’est pas pour moi... ma fille.

– Mille chiens, reprit le père Baptiste, ce n’est pas pour toi et tonnerre ! ce ne sera pas pour elle non plus ! et d’un maître coup de pied, il fit sauter les pincettes à l’autre bout de la cuisine. Penses-tu qu’on a élevé ces enfants-là pour qu’ils nous laissent et s’en aillent faire les petites crevées en ville ? et toi vas-tu rester toute seule avec la besogne, Georges, il n’est pas marié encore et d’ici à ce temps-là il peut changer d’idée, les jeunesses c’est fou, ça ne sait pas ce que ça veut la moitié du temps. Mille chiens de tonnerre ! à qu’est-ce que tu penses donc toi, Marielle ? Tu serais prête à nous laisser ? à laisser ta mère avec tout l’ouvrage et à t’en aller travailler pour les autres à la ville ?...

– Non papa, je vous demandais seulement... je sais bien que c’est à vous de me dire ce que je dois faire... et la petite toute pâle tournait et

retournait entre ses doigts nerveux la lettre qu'elle avait remise dans son enveloppe.

– Tu vois qu'elle n'est pas entêtée, reprit vivement la mère, prévenant les gros mots, tu n'as pas besoin de te fâcher et de sacrer comme un sauvage, on te demande ton idée, dis-la tranquillement et ce sera tout...

– Ah ! vous voulez mon idée... eh ! bien ce ne sera pas long... assis-toi là Marielle et écoute moi bien. Tu sais que je ne veux pas vous voir partir pour la ville ni les garçons ni toi. Quand on est habitant on reste habitant, nous autres on n'est pas fait pour la ville et si tu y allais, tu le regretterais au bout de trois mois, c'est moi qui te le dis. Marc dit que c'est pour gagner plus d'argent, s'il disait que c'est pour s'amuser et sortir, suivre la mode et faire le fou avec les filles... Bien vite on ne trouvera plus personne pour nous aider à faire nos travaux et nos semences. Tu vas rester avec nous autres, ma fille et tu ne seras pas comme cette Cécile qui n'a pas seulement le cœur d'aider sa mère à vivre, cette pauvre Madame Dastous, elle est obligée d'aller

en journée pendant que sa fille se ballade toute poudrée et toute fardée, fagotée comme une princesse... c'est une honte d'avoir une fille comme celle-là et tu n'iras pas en ville pour faire pareil...

– Oh ! non papa... je ne suis pas comme Cécile !...

– Je te dis que oui, mille tonnerres ! Je connais ça, moi ! une fois rendue là tu nous oublieras et tu aimeras les toilettes et les beaux atours et nous autres, les vieux, on aura travaillé toute notre vie pour te faire faire la belle... une chance qu'on a de quoi à vivre, on est mieux que cette pauvre Madame Dastous qui se fait mourir à travailler, elle est endettée et tout le monde dit qu'elle va être obligée de vendre sa maison. Je te demande qu'est-ce que ça fait à sa fille cette misère-là ?...

La mère approuvait de la tête ne pouvant s'empêcher de penser comme son vieux, il a bien raison, se disait-elle, regardant sa fille comme pour lui faire comprendre qu'elle aussi, elle tenait à la garder avec elle.

– Bon, tu sais ce que je pense de cela à

présent, tu peux lui dire à Marc qu'il fasse comme il voudra, il peut rester par-là s'il le veut, mais s'il y reste c'est fini pour toi, je ne veux pas que mes enfants partent pour la ville et mille tonnerres ! je gagnerai. Tu marieras un garçon, un habitant qui veut cultiver, autrement jamais... Si tu n'es pas capable de lui écrire cela, je vais lui écrire moi, à ce nigaud-là...

Sur les joues de Marielle, de grosses larmes coulèrent, la bonne Marie toute remuée de ce chagrin muet, essaya de reconforter sa petite.

– Ne te fais pas de peine, ma pauvre, lui dit-elle, Marc est raisonnable et il t'aime, tu lui écriras cela doucement et quand il comprendra que ton père ne veut pas, il reviendra bien, laisse faire et ne pleure pas pour rien...

– Oui, il est raisonnable et c'est un bon garçon, reprit le père Baptiste, vaillant et capable, j'étais content quand je l'ai vu venir ici, ils en sont pas riches les Gros-Jean, mais c'est du bon monde et on ne peut pas tous avoir des richards, avec ce que tu auras et ce qu'il aurait pu se ramasser, vous auriez acheté une petite terre, les

premières années on aurait fait les travaux ensemble pour vous aider un peu... c'est dommage, cette maladie de rester en ville, lui qui partait pour se faire un petit capital...

Marielle entendant faire ainsi l'éloge de son Marc, se rasséra un peu, il lui semblait que son père allait céder, l'espérance folle lui revint, elle demanda naïve :

– Et si on promettait de revenir dans deux ans ?...

– Je te dis que non ! mille chiens de tonnerre ! vas-tu comprendre une fois ?... S'il t'aime qu'il revienne lui, mais toi, tu ne partiras jamais... bon ne me parle plus de cela, j'ai dit ce que j'avais à dire. À présent je vais aller faire un tour au « fronteau » et je reviendrai pour l'heure des vaches... et le vieux paysan prenant sa pipe éteinte en secoua les cendres dans la porte du poêle et se levant il prit son chapeau et sortit.

Marielle sentant le besoin d'être seule, monta à sa chambre tandis que sa mère commençait à préparer le souper. Elle s'accouda longtemps à sa fenêtre regardant son père suivre la clôture de

ligne puis ses yeux tombèrent sur la maison de la veuve Dastous. Certain que c'est Cécile qui travaille pour me l'ôter, se dit-elle, que dois-je lui répondre ?... Je vais attendre à dimanche prochain et cette semaine j'irai voir M. le Curé, il me donnera sûrement un bon conseil...

En bonne chrétienne, possédant cet esprit de foi qui anime les gens de la campagne, Marielle s'était dit qu'elle suivrait aveuglement le conseil que son curé lui donnerait. Plus d'une fois, dans la famille elle avait entendu louer cette science et cette sagesse des hommes voués à l'instruction et au gouvernement spirituel d'une paroisse. Même dans les affaires temporelles, le curé rend à ses paroissiens des services importants. On dirait que dégagé des choses de la terre, il en comprend mieux les grandes lignes et sait tirer au clair une question parfois très embarrassée, difficile à résoudre.

Un des matins de la semaine, Marielle se rendit à l'église, elle assista à la messe après laquelle elle se rendit à la sacristie. Ne sachant par quel bout commencer son histoire elle tendit

la lettre de Marc au curé et sans lui laisser le temps de lire en entier.

– Papa ne veut pas que j’aïlle, dit-elle, que dois-je faire ?...

Le curé devinant la peine et l’angoisse qui étreignait ce cœur de vingt ans, lui dit de prendre patience, d’essayer à force de douceur de gagner son père ou même ce qui serait mieux de faire revenir Marc.

– Qu’il vienne faire un tour aux Fêtes, dit le bon curé, et les choses s’arrangeront peut-être...

– C’est cela, je lui écrirai que je l’attends pour passer la Noël avec nous. Il ne me refusera pas et quinze jours seront vite passés...

Toute la semaine Marielle pensa à la réponse qu’elle devait donner le dimanche et surtout à ce que déciderait Marc. Que dirait Marc ?... Il lirait sûrement sa lettre à Cécile. Viendra-t-il à Noël ?... Autant de questions que se posait Marielle sans pouvoir leur donner une solution.

Toujours elle revenait à la réponse de sa mère : « S’il t’aime, il reviendra bien. ». Le

dimanche, dès le dîner fini et le ménage rangé, Marielle sortit sa boîte de papier à lettres, elle prit l'encrier et la plume sur la tablette de l'horloge et commença sa lettre. Les mots lui venaient difficilement, elle ne savait comment s'exprimer pour lui dire que son père ne voudrait consentir à son départ pour la ville.

« Il ne faut pas que tu croies qu'il y a de ma faute, lui disait-elle, j'aimerais bien mieux vivre à la ville quand même je travaillerais fort, que de rester ici loin de toi. Depuis que tu es parti, je pense souvent au bonheur que tu m'as promis et à la promesse que tu m'avais faite de revenir à Saint-Paulin dès que tu aurais un peu d'argent. Papa me disait dimanche que si tu voulais reprendre le métier d'habitant il nous aiderait à nous établir et ensuite nous ferions l'ouvrage de la terre ensemble, cela nous ferait plus de revenus et nous aiderait pour commencer. Mais si tu ne veux pas revenir pour rester, je crois que nous ne nous comprendrons jamais. Dans tous les cas, si tu reviens pour Noël, comme je le désire

vivement nous parlerons plus longuement de tout cela. Ta maman sera contente de te revoir et moi, je ne te cache pas que tu ferais un bien gros plaisir à ta petite Marielle qui a bien de la peine. »

Plus d'une fois pendant la semaine Marielle pensa à la fête qui venait et qui lui apporterait une des joies la plus désirée de son existence.

VII

Noël ! Noël ! Les cloches joyeuses sonnent à toute volée, dans l'air flottent des chants d'allégresse, tous les cœurs sont remplis d'espérance.

Est-il rien de plus charmant que la veillée de Noël chez notre peuple canadien et surtout chez nos gens de la campagne ?... On se réunit en famille, on cause gaiement, presque pieusement dans l'attente du « dernier coup » de la messe de minuit, on chante les vieux Noël's qui font couler de douces larmes aux yeux de ceux qui ont vieilli et qui font battre plus vite le cœur des jeunes.

Sur le chemin planté de « balises » les traîneaux glissent dans la neige mouvante. Les jeunesses en troupes nombreuses se dirigent vers l'église.

Chez le père Baptiste, les vieux ne se rendirent pas à la messe de minuit cette année-là, ils

restèrent à la maison afin de tenir la maison chaude et de tout préparer pour le réveillon.

Marielle dès son entrée à l'église fut vive à regarder dans le banc des Gros-Jean, seules les filles étaient à la messe. Est-ce que Marc ne serait pas arrivé ?... se demandait-elle. Curieusement elle jetait de temps à autre, un regard vers la porte mais rien d'extraordinaire ne s'y produisit, les fidèles entraient par groupes, chacun se dirigeait vers sa place, puis après une génuflexion pieuse les regards se portaient vers la crèche où Jésus tout rose reposait sur la paille fraîche.

Puis le Saint Sacrifice commença, les vieux Noël's se succédaient à l'orgue, aux airs connus succédaient des cantiques nouveaux exercés à grand frais par la musicienne, puis vint le défilé de la communion. Bientôt, il ne resta plus dans l'église que quelques vieux agenouillés aux pieds du Divin Enfant.

Le retour de la messe de Minuit ne fut pas aussi joyeux que l'avait espéré Marielle. Toute la semaine elle s'était vue réveillonnant près de Marc, recevant ensuite la bague des fiançailles et

voilà qu'au lieu de ce bonheur si ardemment désiré, la réalité lui apparaissait dans toute son horreur. Marc demeuré à la ville prenait son réveillon dans un des restaurants chics dont il lui avait parlé, en compagnie de Cécile et peut-être songeait-il au cadeau de la fiancée mais ce ne serait pas celle à qui il avait promis le bonheur qui le recevrait... Pourtant elle espérait encore en dépit de tout, mais le lendemain quand elle vit que l'heure des trains était passée et ne voyant pas apparaître celui qu'elle aimait, Marielle se découragea : « Il ne viendra pas », se dit-elle...

Une semaine passa, le dimanche était revenu, à l'église les Vêpres finissaient.

Les cloches venaient de sonner le Magnificat et la foule sortait lentement du lieu saint. Les hommes se réunissaient en groupes au bas des degrés du perron, des vieillards pour la plupart car les jeunes vont rarement aux Vêpres, puis les ménagères pressées de retourner à la maison pour faire du feu et préparer le souper. Les jeunes filles, Enfants de Marie, libres de leur après-midi, se réunissaient en troupes joyeuses, au gré de leur

sympathie et s'en allaient flâner dans la rue principale, se reconduisant à tour de rôle avec des rires et des invitations pour la veillée.

Dans l'église tout inondée de soleil par la rosace en vitraux qui se dessine au milieu du plein cintre du grand portail, dans la nef toute parfumée d'encens comme vibrante encore des derniers accords de l'orgue et des prières ferventes, quelques dévotes priaient devant la statue du Sacré-Cœur au geste bénissant, ou devant saint Antoine de Padoue pressant sur son cœur l'Enfant Divin, d'autres des mères de famille conduisaient à la crèche leurs petits-enfants, bambins et fillettes à la mine éveillée, au sourire facile.

Marielle s'attardait dans une prière devant la chapelle de la Madone, depuis neuf jours, elle n'avait pas manqué de dire son chapelet chaque soir pour s'attirer les bonnes grâces de Notre Dame ; elle terminait en ce moment sa neuvaine pieuse qui devait, pensait-elle, lui apporter le bonheur. Marc n'est pas venu, se disait-elle, mais s'il m'aime cela ne fait rien, qu'est-ce que huit

jours de retard ?... il n'a pas pu avoir de congé et comme il espérait venir, il n'a pas écrit...

Elle se leva enfin, traça sur elle un grand signe de croix avec de l'eau bénite puis sortit de l'église, toute confiante en cet amour qui était sa vie.

– Bon, te voilà enfin, dit Jeanne, une des sœurs de Marc, je t'attends depuis dix minutes et j'ai les pieds gelés, j'aurais dû entrer à l'église.

– Pourquoi m'attendais-tu ?

– J'ai une lettre pour toi...

– Une lettre de Marc ?... Moi qui l'attends depuis Noël, il ne viendra pas ?...

– Je ne pense pas qu'il vienne, maman en a reçu une elle aussi, il dit qu'il n'a pas pu avoir de congé, que cela lui fait bien de la peine mais qu'il est bien et de ne pas prendre d'occupations. Si tu veux te rendre à la maison, maman te lira ce qu'il dit.

– Non merci, j'aime mieux m'en aller chez nous tout de suite, et elle tendit la main afin de prendre la lettre que lui tendait Jeanne. Celle-ci,

voyant la pâleur de Marielle, eut pitié de sa détresse ; en effet, Marielle comprit que Marc ne viendrait pas. Elle s'était dit : Il ne vient pas, donc il ne m'aime plus, s'il m'aimait encore il aurait bien trouvé le moyen de venir, il sait que c'est sérieux, il veut rester à la ville et me laisser seule ici...

– Ne te chagrine pas pour rien Marielle, lui dit Jeanne, tu es toute pâle, il viendra une autre fois. Tu comprends que s'il avait pu venir aux Fêtes, il aurait été bien content, maman en a bien du chagrin elle aussi, c'est la première fois qu'il en manque un dans la famille le jour de l'An au matin, et tu sais combien maman l'aime, son Marc, c'est le dernier et il est toujours un peu bébé malgré ses vingt-deux ans... Lis ta lettre et ensuite nous nous rendrons à la maison.

– Non, Jeanne, j'aime mieux m'en aller chez nous, ce sera pour une autre fois...

– Maman te fait dire que si tu veux répondre à Marc pour jeudi, elle enverra ta lettre avec la sienne et quelques petits cadeaux qu'elle lui avait préparés par M. Nicole qui va se faire soigner en

ville. Elle dit que c'est toujours mieux que d'envoyer cela par la malle.

– Peut-être, je verrai, dans tous les cas, si je lui réponds, j'irai porter ma lettre jeudi...

– C'est bien, tu ferais mieux de venir, il me semble pour causer un peu...

– Merci, une autre fois.

Marielle avait pris déjà le chemin de raccourci, elle allait vite, se hâtant afin de lire sa lettre mais en passant près de la maison de Madame Louise, elle entendit un léger heurt dans la vitre et elle vit celle-ci lui faire signe d'entrer...

– Bon, il ne manquait plus que cela, se dit Marielle... et cachant sa lettre que jusque-là elle tenait dans sa main, elle entra.

Souvent quand son père venait au village, elle venait avec lui, elle arrêtait chez la vieille dame, une amie de sa mère, et un peu la confidente des jeunesses du canton.

– Tu es bien pressée aujourd'hui Marielle, lui dit la vieille, tu avais l'idée de passer tout droit, je pense...

La petite ne voulant pas avouer son inquiétude ne répondit pas, une rougeur subite se répandit sur ses traits et ses doigts se replièrent sur la lettre qu'elle avait dans sa poche.

– Tu n'as pas l'air dans ton assiette... tu t'ennuies de Marc, gageons. C'est drôle tout de même qu'il ne soit pas venu pour les Fêtes, il me semble qu'il aurait pu laisser son ouvrage pour une couple de jours au moins.

– Il a essayé, mais il n'a pas pu avoir de congé...

– Et pendant ce temps-là, tu t'ennuies et lui, il s'amuse peut-être plus qu'on pense. À ta place ce ne serait pas long, je lui dirais : veux-tu revenir à Saint-Paulin ou aimes-tu mieux rester à la ville ? moi je reste ici... si tu ne reviens pas, il ne peut être question de mariage entre nous... Puis cette question réglée, je ferais bonne mine à Philippe, c'est un bon garçon aussi bon que l'autre et qui ne laissera jamais la terre, lui...

Marielle fit signe que oui, mais combien son cœur saignait à la pensée de la séparation, elle comprenait qu'il lui faudrait peut-être en venir là

« mais il ne faudrait pas que cela vienne de moi, se disait-elle ».

Aussitôt qu'elle eut perdu la maison de M^{me} Louise de vue elle s'arrêta. À sa gauche se trouvait le cimetière. Dans l'or du couchant se profilait les silhouettes sombres des cyprès et des saules parmi lesquelles on distinguait la blancheur des pierres tombales s'alliant à la blancheur de la neige, elle passa en courant presque afin de pouvoir s'arrêter plus loin pour lire sa lettre. Enfin elle arriva à un bouquet d'aulnes après avoir longé une longue haie d'aubépine, puis tournant le dos au champ des morts, elle commença sa lecture.

« J'aurais bien voulu me rendre à Saint-Paulin pour passer le temps des Fêtes, écrivait Marc, mais je ne voulais pas risquer ma place, mon patron est bon pour moi et si je ne fais suivant ses désirs, il me mettrait à la porte et en engagerait un autre... J'espère que tu comprendras cela et que tu ne te feras pas trop de peine.

« Tu me dis, ma chère amie, que ton père ne

veut pas entendre parler de la ville et même qu'il veut que je retourne à Saint-Paulin si je veux te marier et qu'il nous faudra ensuite toujours rester sur la terre, il dit qu'il est prêt à nous aider, je le crois et je le remercie bien de ses bonnes intentions et propositions, mais moi, je ne retournerai jamais à la campagne pour travailler dur comme je le faisais avant de connaître la ville et s'il connaissait cela la ville, il ne voudrait plus retourner sur sa terre...

« Ta lettre m'a attristé beaucoup. J'aurais été bien content de te voir par ici et de pouvoir suivre les projets que nous avons faits tous les deux. Moi, je te le dis encore une fois, je ne retournerai jamais là-bas. Si tu savais comme on voit de belles choses ici, tandis que chez nous, c'est toujours la même affaire, il n'y a jamais rien de beau à voir et surtout on n'a jamais d'argent dans nos poches, tandis que par ici, tous les samedis soirs on a la paye. À la campagne il faut s'arracher le cœur pour gagner \$10.00 tandis que par ici, on gagne cela dans trois ou quatre jours. Puis au jour de l'An, on a des cadeaux, le patron m'a donné une belle boîte de cigares comme je

n'en avais pas fumé encore, tu vois qu'il n'y a pas d'hésitation à avoir et qu'il faut que tu viennes. Parles-en encore à ton père et fais lui comprendre que c'est notre avantage de rester ici. On se ramassera un petit capital et ensuite on s'en retournera à Saint-Paulin. Peut-être que si tu venais, ton père ne serait pas content sur le moment mais ensuite il ne dirait rien quand il verra qu'on avait raison de vouloir se sortir de la misère.

« Enfin, ma chère Marielle, nous sommes encore jeunes, il n'y a rien qui nous presse de se marier si vite, attendons encore un bout de temps, peut-être que ton père changera d'idée et alors on sera plus heureux que de se marier contre sa volonté. Tant qu'à moi, je ne changerai pas, j'ai une bonne place qui paye bien et je veux la garder aussi longtemps que possible.

« Réponds-moi tout de suite, ton ami qui ne t'oublie pas,

Marc. »

Le vent qui venait de s'élever, soulevait la neige nouvelle en une légère poudrière. Marielle replia sa lettre, la mit dans l'enveloppe et la glissa de nouveau dans sa poche. Que signifiaient au juste ces mots qu'elle venait de lire ? Marc l'aimait-il réellement comme autrefois ? Pourquoi lui qui n'était parti que pour cinq ou six mois, ne voulait-il plus revenir ?... Il y avait sûrement quelque chose de louche et sans savoir au juste pourquoi, sa pensée se reporta sur Cécile...

« Elle travaille pour me l'ôter », se dit Marielle... Tout entière à ses pensées intimes, l'amoureuse ne voyait pas les moineaux gris voleter de branches en branches, elle ne remarquait pas la fine poussière blanche que le vent léger élevait dans l'air froid du soir, ni le bruit que ce même vent faisait en passant à travers les rameaux dénudés des arbres.

« Il ne m'aime plus comme il m'aimait, se disait Marielle, il ne veut pas pour moi revenir à la terre et maintenant qu'il a un peu de capital, il demande à retarder notre mariage... lui qui était si

pressé le printemps dernier »... Elle n'aurait pas balancé si longtemps si elle eût été libre comme il l'était. Qu'importe quelques centaines de piastres de plus, qu'importe l'ouvrage plus ou moins dur quand on est ensemble et qu'on s'aime bien... La petite s'avouait avec découragement et tristesse que Marc ne l'aimait pas autant.

Et par ce même chemin où si souvent ils étaient revenus ensemble de l'église, Marielle revint à la maison, seule, tristement. Puis esclave de l'ouvrage qui l'attendait, elle se remit à la tâche, se disant que jamais elle n'aurait le courage de parler de nouveau à son père, non elle n'oserait plus insister pour aller en ville et sans même qu'elle y prêtât attention il s'éleva dans son cœur un ferment de colère contre cette volonté paternelle qui se déclarait aussi catégoriquement contre ce qu'elle croyait être son bonheur...

– Vite Marielle, Charles est seul pour le train...
lui cria sa mère du pied de l'escalier.

– Oui, je change de robe, et je descends tout de suite...

VIII

Monsieur Nicole, célibataire dans la cinquantaine, faisait souvent le trajet de Saint-Paulin à la ville et se chargeait volontiers des petites commissions qu'on voulait lui confier. Sympathique et débonnaire, il connaissait beaucoup de monde ici et là, recevait bien des confidences qu'il éparpillait un peu partout en dépit de la promesse de garder le secret qu'il ne manquait jamais de faire. Il aimait par-dessus tout à s'occuper des « affaires de cœur »... toutes les jeunesses du canton voyaient en lui un confident sûr et intéressé ; quand il avait entrepris un mariage à faire, nul ne pouvait l'obliger à lâcher prise. Ajoutons à sa louange qu'il choisissait bien son monde... et que tous tombaient d'accord, le terrain étant toujours sondé d'avance...

Donc ce matin-là, Marielle se rendit au village sous prétexte d'une commission, elle s'arrêta en

passant chez M. Nicole qui demeurait avec sa sœur.

Plus confiante au langage parlé qu'aux choses écrites, elle le chargeait de rencontrer Marc, ce qui serait facile puisqu'il avait des commissions de la part de sa mère et de le questionner un peu sur ses projets d'avenir...

– Dites-lui bien qu'il serait mieux avec nous autres qu'en ville et surtout dites-lui que je n'ose pas dire un mot de sa dernière lettre à mon père... il le sait bien que papa ne veut pas...

– Tu fais bien petite, reste ici et sois tranquille, je vais lui parler et s'il ne revient pas ce ne sera pas de ma faute. C'est vrai que ton père est un peu sévère mais enfin c'est son idée...

– Il dit que je marierai un cultivateur ou bien je ne me marierai pas... et si Marc ne revient pas...

– Ne te décourage pas, il y en a encore des garçons par ici... mais je comprends si Marc t'a promis...

– Oui, si papa voulait mais il est têtu et ce

qu'il dit il faut que ça passe... Pourtant je me dis souvent que Marc ne m'aime pas comme avant, sans cela il reviendrait bien. Il s'est peut-être fait une autre blonde ?...

– Les garçons d'à présent il ne faut pas trop s'y fier, vois-tu, cela fait six mois qu'il est parti, il devrait avoir assez d'argent pour revenir et s'il veut rester là-bas, ce n'est pas bon signe. Je vais le voir et quand même il ne voudra pas parler je te promets que je saurai son histoire... Je connais cela les jeunesses et je sais lire... Tu viendras dimanche après les Vêpres et je te conterai tout ce que j'aurai appris de nouveau. En attendant, tâche de ne pas trop y rêver...

– Merci bien M. Nicole et bon voyage.

Le dimanche après le dîner et le ménage en ordre, Marielle se dirigea par le chemin de raccourci vers la maison de M. Nicole. Elle ne voulut pas passer par la grande rue de crainte d'être aperçue de quelques curieux... Elle avait trouvé la semaine bien longue, la petite, en dépit de l'avertissement du vieux célibataire, plus d'une fois elle avait compté les jours puis les

heures... Elle trouva M. Nicole en train de fumer sa pipe tranquillement assis en face du poêle, de temps en temps à l'aide des pincettes ou du tisonnier il relevait les bûches de bois sec, faisant jaillir toute une gerbe d'étincelles...

– Viens t'asseoir une minute, ma fille. Tu vois que nous ne serons pas dérangés. Marceline est sourde et elle lit son feuilleton... donc elle est deux fois sourde... il n'y a que Tout-gris, notre beau chaton et il ne comprend rien aux histoires d'amour...

En effet le gros chat qui répondait au joli nom de Tout-gris... éveillé par l'arrivée de Marielle s'était couché de nouveau en boule sur les genoux de son maître et ronronnait placidement.

Quand Marielle fut installée en avant du feu, débarrassée de ses gants de laine, de son manteau et de son chapeau :

– Eh ! bien votre santé va-t-elle mieux M. Nicole ?...

– Oui j'espère me guérir enfin, mais je suis si habitué à faire ce voyage en ville que j'irai pareil

après, quand même ce ne serait que pour les nouvelles.

– Vous avez des nouvelles ?

– Oui, mais elles ne sont pas trop bonnes.

– Avez-vous rencontré Marc ?

– Tu comprends, j’avais une lettre et un paquet pour lui et j’avais tes commissions... j’ai commencé par le faire demander à ma chambre vendredi soir et il n’est pas venu, alors samedi matin, je suis allé le voir à son ouvrage et je l’ai revu hier soir avant de partir.

– Qu’est-ce qu’il vous a dit ?...

– Ce n’est pas ce qu’il m’a dit qui va te renseigner beaucoup. Il a commencé par lire la lettre de sa mère qui lui disait avoir beaucoup de peine parce qu’il n’avait pas pu venir ; s’il disait qu’il n’a pas voulu venir... ils sont trois là-bas à faire le même ouvrage et il y en a pour deux bons hommes. Ce n’est pas son ouvrage qui l’a empêché. Je lui ai dit : Ta mère t’attendait et Marielle t’attendait, elle t’attend encore la petite...

– Marielle ?

– Oui.

– Elle a beau à venir me trouver, cela fait deux mois que je lui dis la même chose et elle ne veut pas...

– Tu sais bien que ce n'est pas elle... son père est têtu et quand il dit non, c'est non. Le père Baptiste est malin et il ne veut pas entendre parler de cela, et toi, tu n'es pas décidé de revenir ?

– Il n'y a pas de danger, quand on est bien on y reste.

– Et Marielle, tu vas la laisser ? C'est une bonne fille, avenante et capable.

– C'est vrai, je l'aimais bien Marielle, mais si son père ne veut pas, elle est bien gentille, c'est une bonne fille, je le sais, mais il y en a encore des bonnes filles...

– Tu penses ?...

– Je vous crois et je ne suis pas en peine pour en trouver quand je serai prêt à me marier.

– Ah ! tu n'es pas prêt ?...

– Pas de danger que je me marie à présent, il faut que je connaisse la vie un peu avant de m’attacher et puis des filles par ici, il y en a tant qu’on veut...

– Alors, lui ai-je dit, tu veux laisser là ta Marielle qui s’ennuie comme une âme en peine depuis que tu es parti de chez nous. Est-ce que cela ne te ferait pas de la peine de la planter là après lui avoir promis de la marier ? Elle ne sort pas avec d’autres, elle pense toujours à toi et sûr, elle ne t’aurait jamais fait ce que tu veux lui faire. Si elle voulait elle n’aurait qu’un mot à dire et Philippe irait la voir, ils feraient des noces avant longtemps... mais elle pense toujours à toi, elle t’aime toujours et tu vas la laisser... Ce n’est pas à ton avantage, mon garçon...

– Je l’aime encore, mais enfin si elle ne veut pas venir à la ville...

– Elle ne vient pas parce que son père ne veut pas, mais toi, tu pourrais revenir chez nous et prendre une terre. Si tu l’aimes encore tu vas revenir avec moi tout de suite...

– Et ma place, je la perdrais tout de suite

aussi...

– Tu n'en as pas besoin puisque tu reviens pour rester...

– Oh ! non, par exemple, moi, retourner à Saint-Paulin pour travailler fort et avoir de la misère... qu'elle y reste elle, puisqu'elle aime cela...

Marielle se leva, fit un tour dans la cuisine, s'arrêtant au châssis pour regarder passer les gens des Vêpres. De grosses larmes qu'elle ne pouvait retenir roulaient maintenant sur ses joues. M. Nicole qui la suivait du coin de l'œil, toussa un peu puis chargea sa pipe.

« Pauvre enfant, se disait-il, va-t-elle en avoir du chagrin et quand elle saura que c'est Cécile qui a fait le coup... »

Marielle revint s'asseoir et pour se donner une contenance elle s'empara de Tout-gris, pelotonné sur les genoux de son maître.

– Et ensuite, continua M. Nicole, ce n'est pas tout, j'ai vu Cécile, tiens j'aime autant te le dire

tout de suite, Marc sort avec Cécile.

– Je le sais, il disait que c'était pour se désennuyer et qu'il ne l'aimait pas pour se marier...

– S'il s'ennuyait, il reviendrait, et je sais qu'il est ami avec elle...

Marielle rougit et de nouveau ses yeux s'emplirent de larmes.

– Elle était pourtant mon amie et même elle m'a écrit pour me faire venir en ville... elle sait que je l'aime, serait-elle assez méchante pour me l'ôter ?...

– Ça ma fille, c'est elle qui me l'a dit, elle m'a dit qu'elle sortait tous les soirs avec Marc et elle m'a montré un bracelet et une épinglette tout en brillants qu'il lui a donnés. Tu aurais dû t'en défier de Cécile, une fille qui porte des toilettes et des clinquants et qui n'est pas capable seulement d'aider à sa mère à vivre, je t'assure que je ne m'attacherais pas à cela... Elle sait que tu l'aimes, qu'il t'a fiancée et elle fait tout son possible pour te l'ôter, tu vois que ce n'est pas une amie. Enfin,

je t'ai tout dit ce que je savais. J'aimais mieux te le dire pour que tu sois certaine et que tu ne comptes plus sur des amis comme ceux-là... Marc t'oublie, il sort avec Cécile, il lui fait des cadeaux et je gagerais qu'il ne t'a jamais rien donné. Fais comme lui... je t'assure qu'à ta place, ce ne serait pas long. Tu connais Philippe, tu n'as qu'un signe à faire et si tu veux je peux t'aider... ce ne sera pas long. Il m'a déjà parlé de toi Marielle, tu serais bien avec lui, un garçon en moyens et bien mieux que Marc...

– Oh ! non, j'aime mieux Marc... mais ce serait peut-être assez pour le faire revenir s'il savait que j'en ai un autre...

– Tâche de le laisser tranquille, ce Marc...

– Vous savez, M. Nicole, quand on est jeune, on s'attache et cela fait de la peine d'essayer à oublier...

– Folie ! Fais ta fière, laisse lui croire que cela ne te dérange pas beaucoup, et si cela le fâche tant mieux !

– Je verrai plus tard, je vous remercie

beaucoup M. Nicole.

– Et Philippe ?

– Pas aujourd’hui, attendez un peu.

– Si tu étais amie avec lui, tu verrais comme tu serais vite consolée... On parlait de Cécile tout à l’heure, as-tu su que sa mère est malade ?

– Non, est-elle bien malade ?

– Je ne sais pas, mais cela fait deux dimanches qu’elle ne va pas à la messe.

– J’irai la voir cette semaine. Bonsoir.

Et Marielle revint tristement à la maison, pendant que le soleil d’hiver diamantait de ses rayons les fleurettes de givre suspendues aux branches dénudées des arbres du chemin.

IX

Le mardi il y eut une « corvée » de foulage chez François Dumont, le père de Philippe. Madame Dumont n'ayant pas de fille pour lui aider à servir le réveillon aux fouteurs, demanda Marielle. Nous dirons d'abord en quoi consiste le foulage de l'étoffe, chez nous, cultivateurs canadiens.

Avant d'être converties en couvertures de lits, en sous-vêtements, en chemises de travail, les étoffes et les flanelles tissées à la maison sont soumises au « foulage ». L'opération dure plusieurs heures, celui qui a de l'étoffe à fouler demande plusieurs fouteurs qui se partagent en groupes de huit. On s'installe d'ordinaire dans le « fournil » puisqu'il faut un local ni trop froid, ni trop chaud, ni trop propre... parce que les fouteurs répandent inévitablement de l'eau sur le plancher. À l'heure fixée pour le rendez-vous, une pièce

d'étoffe est déroulée et placée dans un grand auge, cet auge fait d'un tronc d'arbre creusé à la hache, puis à l'herminette à la forme d'un chaland ; long d'une dizaine de pieds au haut, de six à sept dans le fond, il a dix-huit à vingt pouces de largeur et seize à vingt pouces de profondeur. À l'heure du foulage, cette auge est remplie d'eau chaude et savonneuse.

Les fumeurs, au nombre de huit, deux de chaque côté se mirent à la besogne aussitôt après le souper et le train fait. À l'aide de « foulons », ceux des bouts de l'auge poussaient l'étoffe vers le milieu, ceux des côtés armés de « pilons » écrasaient le tissu, ramassé devant eux en abaissant et en élevant leurs pilons. Parfois les fumeurs déplaçaient l'étoffe dans l'auge en la virant à l'aide de leurs foulons afin de rendre le foulage égal dans toute la pièce.

Pour donner aux mouvements des fumeurs, de l'ensemble, en assurer le rythme, ceux qui attendaient en arrière tout en se reposant chantaient des chansons de « foulons » dont les cadences s'accordaient parfaitement avec la

nature du travail. On prenait aussi des chansons de marche ou d'aviron. Nous donnerons ici un de ces refrains que nos fumeurs fredonnaient en ce soir d'hiver en marquant le mesure avec le pied...

*C'est un nommé Martin
Qui s'lève de grand matin,
Il s'en va-t-au moulin
Au moulin du voisin.
Guediguedin, din, de la roue tournée,
Oh ! Oh ! Oh ! mie, mie, mie,
Tourlourlour,
Moudra,
Qui voudra Mongrain,
Moudra
Qui voudra
Mon grain...*

*Il s'en va-t-au moulin
Au moulin du voisin.*

*Ah ! bonjour mon voisin,
Veux-tu moudre mon grain ?
Guediguedin, din, din, de la roue tournée...
Etc...*

*Ah ! bonjour, mon voisin,
Veux-tu moudre mon grain ?
Ah ! je ne moudrai ton grain
Que demain matin.
Guediguedin, din, din, de la roue tournée...
Etc...*

*Ah ! je n'moudrai ton grain
Que demain matin.
Mais le loup est venu
Il a mangé Martin...
Guediguedin, din, din, de la roue tournée...
Etc...*

Mais le loup est venu,

*Il a mangé Martin.
Tous les parents venaient
Pour y pleurer Martin.
Guediguedin, din, din, de la roue tournée...
Etc...*

*Tous les parents venaient
Pour y pleurer Martin.
Mais de tous ces gens-là
Jacquot fut le plus fin...
Guediguedin, din, din, de la roue tournée...
Etc...*

*Mais de tous ces gens-là
Jacquot fut le plus fin...
Car il alla noyer
Son chagrin dans le vin, vin, vin... !
Guediguedin, din, din, de la roue tournée...*

Cédant à la suggestion, M. Dumont invitait les

travailleurs à noyer eux aussi leurs fatigues dans le vin. Tous prenaient un « petit coup » histoire de se reposer « un brin » et de stimuler les courages car la besogne était dure. On foulait sans répit la même pièce deux ou trois heures à la relève ; ceux qui chantaient avaient eux aussi leur tour de foulon... Vers la fin de la soirée tous les fronts ruisselaient de sueurs et les bras étaient plutôt las.

Le foulage terminé, on étendait l'étoffe sur des « pagées » de clôture pour la faire sécher.

La corvée finie, le père Dumont invita ses gens à réveillonner... ce que personne ne refusa. Madame Dumont et Marielle se hâtaient de remplir les assiettes, de temps à autre Philippe adressait la parole à la jeune fille mais celle-ci attentive aux besoins des convives ne répondait que par monosyllabes... Enfin le repas fini, chacun s'éloigna un peu, la petite s'étant mise à laver la vaisselle, Philippe pu s'approcher et parler davantage...

– Tu es bien maigrie Marielle, depuis quelques temps, serais-tu malade... ?

– Oh ! non j’ai une bonne santé et puis je n’ai pas le temps d’être malade, pense donc il y a de l’ouvrage à la maison, maman vieillit pas mal...

– Oui, elle travaille un peu moins mais elle est encore capable et puis tu auras de l’aide bien vite, Georges va se marier au printemps.

– Il en parle de temps en temps, je ne sais pas s’il va se décider.

– Et toi, vas-tu rester à la maison pareil quand il sera marié ?...

– Il y a de l’ouvrage pour trois, je pense.

– Tu te décideras bien un jour ou l’autre...

– Il faut être deux pour cela... Marielle une fois la phrase lâchée aurait voulu la reprendre, elle n’avait pour but que de changer le sujet de la conversation et maintenant, elle s’apercevait qu’elle avait fourni à Philippe une entrée en matière...

– S’il n’y a que l’autre qui manque, ce sera vite trouvé, dit-il.

Marielle rougit et ne répondit pas.

– Écoute, reprit Philippe il y a longtemps que je voulais te parler, mais ce soir je me décide, si tu voulais Marielle il me semble que nous pourrions nous entendre tous les deux...

– Tu sais bien que Marc me parlait avant de partir.

– Oui et à présent il ne s’occupe plus de toi, il en a bien d’autres à la ville et il ne reviendra pas.

– C’est son affaire.

– Je ne veux pas te faire fâcher ni te faire de la peine mais écoute moi. Cela fait deux ans que je te regarde et que je pense à toi, si tu voulais on serait si bien ici, tout ce que mes parents ont est à moi et je sais qu’ils seraient contents de nous voir mariés tous les deux. Tu n’as qu’un mot à dire Marielle et je puis t’assurer que je serai bon pour toi.

– Je sais que tu es bon, mais je ne veux pas à présent, plus tard je te dirai ce que j’aurai décidé...

Le front de Philippe devient soucieux, il dit vivement :

– Tu penses toujours à Marc, il rit de toi avec Cécile qu’il doit marier bien vite, tu l’attends pour rien.

– C’est son affaire. Je te remercie bien Philippe pour ce que tu viens de me dire et tu peux croire que je serai toujours ton amie.

– Mais tu ne veux pas me promettre ?...

– Non, Philippe, je ne peux pas... pas encore.

– Il y a deux ans que j’attends, c’est raisonnable.

– Moi je ne peux pas te promettre pour te laisser ensuite. Il y en a d’autres par ici, choisis et ne pense plus à moi...

Et comme les fouleurs se levaient pour partir, Philippe lui dit encore :

– Je ne pense pas à d’autres et je n’en connais pas encore mieux que toi.

Marielle s’en retournait en pleurant. L’amitié de Philippe simple et profonde lui rendait plus pénible la désertion de Marc... Passer sa vie aux côtés d’un honnête garçon qui l’aimait et lui serait fidèle, ce serait beau et bon, se disait-elle ;

j'ai trop aimé l'autre... Le courage lui manque pour accepter.

X

Marielle était en pleine révolte, la pieuse Marielle boudait le Bon Dieu, elle boudait la sainte Vierge qu'elle avait tant priée pendant sa neuvaine, elle boudait aussi et surtout son père. Pourquoi ne voulait-il pas lui permettre de s'éloigner un peu et de prendre l'air de la ville ? Elle se voyait transformée en petite citadine, vêtue comme une demoiselle et se promenant au bras de Marc... quels petits soupers ils auraient pu se procurer tous les deux ! et l'ouvrage qu'elle aurait fait à l'atelier au lieu du travail dur qu'elle accomplissait sur les fermes... pour les garçons, se disait-elle.

Ces pensées l'entraînaient dans un monde féérique, merveilleux... et pourtant cela serait devenu une réalité si son père ne s'était pas entêté à la garder à Saint-Paulin... « Il me l'a dit cent fois, se disait-elle, jamais il ne voudra me laisser

partir, et pourtant pour garder Marc il me semble qu'il pourrait bien faire ce sacrifice-là. Il sait que c'est un bon garçon, vaillant et puis il m'aime... si au moins il n'avait pas vu là-bas cette frivole de Cécile qui fait exprès pour me faire de la peine et dire que je ne puis rien faire pour le reprendre... J'aurais bien dû m'en douter et cela par la faute de Cécile... »

Ainsi le grand courroux de Marielle tombait, elle ne pouvait s'imaginer que Marc l'avait oublié de plein gré, parce qu'il trouvait Cécile plus avenante et de meilleure figure. Tout le tort était imputé à la coquette qui avait joué toutes ses cartes afin d'attirer et de retenir Marc.

Si j'avais été là, se disait la petite, elle me l'aurait bien laissé... et même à présent si j'y étais... Pourquoi n'irais-je pas le reprendre à elle, qui me l'a volé ? Et la tentation devenant plus forte, tout un travail s'accomplit dans ce cœur exalté par ses soupçons et son aigreur. Ne lui appartenait-il pas celui qui lui avait promis de revenir et qui maintenant paraissait oublier ses engagements ?... Elle irait le trouver et à force de

tendresse, de douceur et d'attention, elle le ferait revenir à la terre et le père Baptiste serait content...

Mais pour aller en ville il faut de l'argent, Marielle compta son trésor, les piécettes blanches rendaient un son grêle sous la caresse de ses doigts fiévreux. Bon, j'en ai assez, se dit-elle, il me reste à présent à avertir Cécile et à guetter le bon moment, je n'ai pas besoin d'attendre la réponse et je ne le dirai à personne ici... Maintenant rien ne l'arrêterait, son père ? il avait voulu fouler son amour aux pieds, il voulait la garder toute sa vie à travailler dur, oh ! non, on verrait bien ; sa mère, que penserait-elle de sa fuite ?... qui la consolerait ?... cependant Marielle prit la résolution de lui écrire dès qu'elle serait rendue pour la tirer d'inquiétude. S'ils avaient voulu, se disait la petite, ce n'est pas ainsi que je partirais et brisée de cet effort de volonté, elle sanglota désespérément... Je partirai quand même, disait-elle, malgré la peine que maman aura.

Elle serra son argent, une dizaine de piastres

en papier, quelques menues monnaies, puis elle prit les lettres de Marc. À la vue de ces missives qu'elle avait attendues avec tant d'impatience et tant d'amour, sa rancœur revint... de nouveau ses larmes recommencèrent à couler. On va bien voir à présent laquelle de nous deux l'aura, se disait-elle, s'il m'aime encore il sera content de me revoir et je n'aurai pas de misère à lui faire comprendre que nous serons mieux à Saint-Paulin, s'il ne veut pas, tant pis, je reviendrai... Les lettres et les enveloppes timbrées furent vite un chiffon de papier qu'elle jetterait au poêle, en descendant. Ils ne laisseraient même pas de cendres, les vaisseaux que Marielle brûleraient derrière elle, dans sa course vers l'inconnu... À la haute pendule, quatre heures sonnèrent.

– Marielle, veux-tu descendre un peu ?... c'était sa mère qui l'appelait.

Vite Marielle essuya ses yeux rougis par les larmes et descendit à la cuisine.

– M. Girard vient de nous dire, Marielle, que Madame Dastous est bien malade, elle va être administrée demain matin et il te demande si tu

voudrais aller rester quelques jours avec elle en attendant Cécile ?...

– Moi ?...

– Oui, ma petite, c'est une grande charité à faire, ton père ira veiller avec toi, les voisines iront aussi et demain j'irai te remplacer dans l'après-midi, elle est seule dans sa maison et bien malade. Si tu voulais y aller, M. Girard qui est en voiture va te mener tout de suite, vite ma fille, il faut être charitable pour les autres... Elle nous a rendu bien des services Madame Dastous, il faut montrer qu'on s'en souvient.

Marielle ne répondit pas, tout un monde de pensées se pressaient dans sa tête... C'était bien la peine de préparer sa fuite pour arriver à un pareil résultat. Aller soigner la mère de Cécile, de celle qui lui faisait tant de peine, mais ils ne comprenaient donc point ceux qui lui demandaient un pareil sacrifice...

– On ne peut toujours pas la laisser mourir toute seule, reprit la mère, les voisins ont leur ouvrage, il n'y a que toi dans le canton qui peux y aller, en attendant Cécile qui va arriver ces jours-

ci, ils lui ont envoyé un télégramme...

– Peut-être pensa Marielle, que c'est le meilleur moyen de me ramener Marc, quand Cécile verra que j'ai bien soigné sa mère, elle me laissera Marc et papa me laissera partir...

– Pour deux ou trois jours j'irai bien, dit-elle. Ses préparatifs furent bientôt faits, et il arrive qu'au lieu de partir comme une désespérée, la petite Marielle remplaça auprès d'une pauvre mère mourante la fille dénaturée qui ne revenait pas.

Car elle ne revint pas la coquette Cécile. Au reçu du télégramme qu'elle se garda bien de montrer à sa tante, elle s'était dit : je partirai dimanche afin d'avoir ma semaine complète, puis n'ayant pas eu d'autres nouvelles, elle se rassura facilement... Elle est mieux, je suppose, puisqu'ils ne m'écrivent pas... et ce fut tout.

Comme l'avait dit M. Girard, M^{me} Dastous était bien malade, elle sourit faiblement à l'arrivée de Marielle. De voir ce pauvre visage émacié par la souffrance, ces yeux fiévreux, ces mains diaphanes, vraiment toute la rancune de la

jeune fille tomba. Avec des gestes doux, elle s'approcha du lit et dit à la malade :

– Je suis venue vous soigner Madame Dastous, vous aller vous remettre vite pour faire une surprise à Cécile...

– Je n'espère plus rien, répondit la malade, et je ne demande qu'à voir ma petite fille encore une fois avant de mourir. Tu es bien bonne Marielle d'être venue, cela te portera chance...

Marielle ne dit pas que le seul bonheur espéré, l'unique joie entrevue, Cécile était en train de lui voler. Elle s'attache à sa tâche courageusement ; après avoir remis tout en ordre dans la maison, elle prépara la chambre pour la visite de M. le Curé qui devait venir le soir confesser la malade.

Vers les sept heures, les voisins commencèrent à arriver, bientôt le père Baptiste se joignit à eux.

Madame Dastous était étendue sur l'un des grands lits aux rideaux blancs et bleus, on avait allumé la lampe et les veilleux parlaient bas pour ne pas fatiguer la malade.

– Elle est bien risquée, la pauvre, depuis le

temps qu'elle travaille fort des semences aux récoltes, elle est toujours dehors et l'hiver elle a de l'ouvrage pour les autres, du filage ou de l'ouvrage au métier...

– Oui, ce n'est pas drôle d'être pauvre et d'être vieille, personne pour lui aider, ce n'est pas Cécile qui lui enverra ses gages, une drôle qui ne pense qu'à se faire belle et à avoir des cavaliers...

– Elle ne tient pas de race comme on dit, répliqua le père Baptiste, vous voyez sa mère comme elle a du cœur et son père donc, ceux qui l'ont connu savent qu'il était capable et vaillant, s'il avait vécu, sa fille ne serait pas rendue en ville, c'est moi qui vous le dis...

Vers les huit heures, M. le Curé arriva accompagné du médecin.

Brun, avec une jolie tête fine et pâle sur un corps nerveux, actif, tout dévoué à ses malades, le D^r Lejeune de ses mains adroites remuait la malade, la palpait sans s'émouvoir des plaintes que lui arrachaient les moindres de ses mouvements, les sourcils froncés au-dessus de ses grands yeux, il hochait la tête en constatant

les progrès de la maladie. On n'osait pas l'interroger, son examen fini, il se tourna vers les assistants et d'une voix basse mais très claire, il dit :

– Mes amis, il y a beaucoup trop de monde dans une maison aussi petite qu'ici, la malade a besoin d'air et si vous le voulez bien, vous ne reviendrez pas aussi nombreux. Deux ou trois personnes sont suffisantes, la malade est très faible et si nous voulons la r chapper, il nous faut prendre des précautions...

– Entendu docteur, nous nous remplacerons au lieu de venir tous ensemble, répliqua le père Baptiste.

– C'est cela, vous comprenez n'est-ce pas qu'il est préférable de venir peu   la fois...

– Oui, oui, bonsoir... et ceux qui n'avaient rien   faire là, s' clips rent, il ne resta bientôt plus que le prêtre, le médecin, Marielle et quelques femmes.

– Qui est-ce qui va veiller ?

– Les bras ne valent plus rien, dit une voisine,

mais la tête est solide et comme je ne travaille pas fort, je puis veiller avec Marielle.

– Ne lui parlez pas, recommanda le médecin, M. le Curé va la confesser et ensuite vous la laisserez se reposer jusqu'à demain matin, je ne crois pas que vous ayez de misère cette nuit. Il leur donna ensuite ses dernières instructions, les soins se réduisaient à peu de chose : d'heure en heure, une cuillerée de potion, un peu de lait ou de tisane quand la malade ne dormait pas.

– Alors, Jeanne, c'est vous qui allez veiller ? demanda Madame Gros-Jean.

– Oui, avec Marielle.

– Je peux bien rester, dit Madame Girard.

– Non merci, je pense que pour cette nuit, nous serons assez de deux, si vous avez besoin, vous viendrez à la maison.

– Comment la trouvez-vous, Madame Girard, demanda tout bas Marielle, vous avez soigné tant de malades, vous devez connaître cela autant que le docteur.

– Je ne crois pas qu'elle « passe » cette nuit

mais elle est bien mal et si ce n'était pas l'espérance de voir Cécile, je pense que ce serait fini déjà, si la fièvre peut la laisser nous verrons mieux. Je reviendrai demain au petit jour, mais si vous avez besoin cette nuit, ne vous gênez pas.

Au dehors la nuit de mars était transparente ; sur la blancheur de la neige, les moineaux se poursuivaient, voletant ici et là, au loin les aboiements d'un chien rompaient seuls ce silence plein de sérénité.

La malade s'agita d'abord fiévreusement, les mêmes mots revenaient sans cesse, elle appelait Cécile, lui parlait comme on parle à une enfant chérie, puis vers le matin sous l'influence de la potion ordonnée par le médecin, elle sembla s'apaiser un peu et par moment elle s'assoupit.

Marielle ne dort pas, elle écoute les gémissements de la malade et pensait à Cécile.

« Si elle savait que je soigne sa mère, que je veux l'entourer de toute l'affection possible, que je veux faire pour elle ce que je voudrais qu'une autre aurait fait à maman si j'étais partie, peut-être qu'elle aurait pitié de mon chagrin et qu'elle

me laisserait Marc... il y en a tant d'autres qu'elle pourrait avoir que lui, le Bon Dieu a permis que je reste, sûrement, Il va me récompenser... »

Dans sa naïveté Marielle croyait par son acte de charité obliger le Providence à disposer les événements suivant ses désirs... « Cécile va venir et je saurai tout », se disait-elle...

Mais Cécile ne vint pas. Un jour, une nuit, un autre jour et une troisième nuit de veille commença. Madame Dastous était très malade, le prêtre était venu, il avait procédé aux cérémonies de l'Extrême Onction sans que son esprit absent y eût participé. Le médecin venait la voir deux fois par jour, il n'avait pas changé la prescription et un soir il eut une grimace en disant à Jeanne qui veillait avec Marielle.

– La méningite est déclarée, elle est presque finie...

Des lèvres décolorées s'exhalèrent des plaintes, les forces diminuaient rapidement elle n'avait plus les accès de délire des premières nuits mais les tressaillements nerveux des membres disaient la souffrance tandis que le

coma envahissant faisait pronostiquer la mort.

– Pourtant Cécile va venir, pensait Marielle et songeant à la sécheresse de cœur de cette enfant tant gâtée par Madame Dastous, et surtout à la peine que Cécile lui avait faite par coquetterie pour le plaisir de lui enlever l'affection de Marc, une grande rancune s'élevait dans son âme. Oh ! non elle n'avait plus le désir d'aller les dépister tous les deux, elle les laisserait bien tranquilles. À quoi bon, se disait-elle, et même si Cécile vient, je ne lui en parlerai pas... si elle a fait cela exprès, elle va voir que c'est fini, je n'y pense plus... Malgré elle cependant sa pensée se reportait sans cesse vers l'infidèle.

Cette nuit-là, les trois femmes réunies autour de l'agonisante, dans ce voisinage de la nature endormie et de la paix ambiante trouvaient un réconfort au milieu de ces terreurs que causait en elles l'approche de la grande visiteuse au troublant mystère.

Frémissante d'angoisse, Marielle répétait la prière cent fois redite en ces jours de souffrance : Mon Dieu, gardez-la jusqu'à ce que Cécile

revienne...

La malade sans cesse remontait ses draps, Jeanne se levait, remettait tout en place en disant tout bas à Marielle :

– Mauvais signe, elle ramasse ses couvertures !

Marielle tressaillit, glacée jusqu'aux os. Elle n'avait jamais vu la mort de si près. Que la malade se plaignît, eût le délire et la fièvre, cela la faisait souffrir mais elle était en vie, qu'elle demeurât comme une chose inerte, cela l'effrayait... Elle ramenait sa chaise toujours plus près de celles de ses compagnes et sursautait au moindre soupir de la malade.

– Est-ce que vraiment elle va mourir cette nuit ? demanda-t-elle.

Madame Girard se leva, vint près de la malade, lui prit le poignet et dit :

« Non, je ne crois pas qu'elle passe cette nuit, elle a encore de la force, elle ira certain au jour... »

– Si nous disions le chapelet...

– Cela ne fait pas tort...

Et toutes les trois s'agenouillèrent, se servant de leur chaise en guise de prie-dieu et bientôt on n'entendit plus qu'un murmure pieux dans cette maison où une âme chrétienne allait peut-être paraître devant son Créateur.

Dès la deuxième dizaine, Jeanne demanda :
« Dis donc Marielle, as-tu regardé dans les armoires ?... »

– Quelle armoire ?

– Il faudrait chercher, si un malheur arrivait, il faudrait être prête. On ne sait pas ce qui nous attend... et ce ne serait plus le temps de courir pour avoir une chemise et des bas...

– Non je n'ai pas pensé à cela, et les larmes aux yeux, Marielle se leva. Toutes trois se dirigèrent vers l'armoire et trouvèrent tout rangé comme si la mort, cette visiteuse angoissante était depuis longtemps attendue et désirée.

– C'était une femme d'ordre Madame Dastous, dit l'une d'elles.

Un gémissement sorti du lit interrompit les

réflexions.

– C’est l’heure du remède, cela la calme toujours un peu.

Les trois femmes retournèrent à la malade. Pendant que Marielle tenait la lampe, Madame Girard soulevait la tête de l’agonisante et Jeanne lui faisait avaler la potion.

– C’est drôle tout de même, dit Jeanne quand elles eurent fini, comme il y en a qui n’ont pas peur des morts.

À ces mots Marielle tressaillit vivement, certes elle n’entrait pas dans cette catégorie de gens...

– Oui, continua la même, moi j’ai vu des jeunesses pour jouer un tour, prendre un mort qui était exposé, un soir, et le cacher en arrière d’une porte... Je vous assure que les gens de la maison n’ont pas laissé la chose là et que les drôles ont payé cher leur coup de folie...

– On dit que les morts viennent demander des prières, dit Madame Girard, moi je n’en ai jamais vu, et pourtant quand les miens sont partis, combien j’aurais désiré les revoir et leur parler !

Comme j'aurais été heureuse de savoir si, de l'autre côté, ils nous voient et s'ils ont connaissance de ce qui se passe sur la terre...

– Pour ça, Madame Girard, reprit Jeanne, je pense bien qu'ils n'ont pas envie de revenir et c'est bien mieux comme cela... pensez donc ceux qui se croyaient aimés et qui verraient qu'on ne les a pas regrettés beaucoup... et ceux qui attendent des prières et des messes et qui n'en ont jamais. C'est triste d'oublier ses morts si vite ! et dire que la même chose nous arrivera aussi, quand nous serons mortes, il n'y en a pas beaucoup qui penseront à nous autres... comme cette pauvre Madame Dastous... qui laisse seulement qu'une fille et dire qu'elle n'a pas le courage de venir voir sa mère qui se meurt...

– Elle n'a pas le temps, ma pauvre Jeanne... sais-tu ce qu'on entend dire partout ? on dit qu'elle doit se marier prochainement avec Marc, des Gros-Jean. Et jetant un œil sur Marielle qui paraissait sommeiller sur un des coins de la table : « Oui, il paraît que c'est vrai... Ce n'est pas Cécile qui lui fera une femme comme il lui en

faut une à ce pauvre Marc... elle est bien trop fière. C'est dommage tout de même pour Marielle qui ne parlait pas à d'autre... malgré cela elle ne paraît pas trop triste... »

Ce colloque tenu à voix basse n'échappa pas à la dormeuse, mais espérant en savoir plus long, elle ne bougea pas... Les femmes se turent et un assoupissement se fit dans cette chambre où la senteur des potions alourdissait l'atmosphère.

Au petit jour, Madame Dastous parut reposer, Jeanne et Madame Girard laissèrent Marielle continuer seule la veille. Des coqs chantèrent, puis l'aube de sa lumière vivifiante vint baigner la cuisine, les moineaux éveillés et sentant la faim, vinrent devant la porte manger en pépiançant les graines de pain, tout le concert diurne recommença.

Quand le docteur vint faire sa visite habituelle, il trouva la malade débarrassée de la fièvre qui minait l'organisme...

– Elle est bien faible, dit-il à la garde malade improvisée, mais je crois que le plus fort est passé, je redoutais surtout cette nuit mais à

présent je crois que nous pouvons espérer.

Il donna ses prescriptions peut-être plus minutieuses que depuis le commencement de la maladie et au bout de cinq jours, les forces revenant graduellement, il répondait de la vie de la malade...

– Elle vous le devra, disait-il à Marielle, sans vous je ne sais pas ce que nous aurions fait... vous avez accompli une bonne œuvre et le Bon Dieu vous récompensera...

La seule récompense que Marielle eût désirée était devenue chose impossible... on avait su que Marc ne reviendrait pas et qu'il se marierait bientôt avec Cécile... ainsi le grand sacrifice que Marielle avait fait en venant soigner cette malade demeurait stérile et même Madame Dastous qui commençait à présent à causer un peu, oubliait tous les torts de sa fille... « Elle n'aura pas pu venir, disait-elle, et trouvant dans son amour maternel, une excuse pour la coupable, elle acceptait les soins de Marielle et ne pensait pas que Cécile avait dû broyer le cœur de sa petite amie pour édifier sur ces ruines un bonheur

éphémère. »

À mesure que le temps passait, l'apaisement mais non l'oubli se faisait dans son cœur, les souvenirs revenaient en foule et aux heures de solitude, l'amour meurtri se relevait comme pour revivre encore. Elle recommença à guetter le passage du facteur. Marc et Cécile avaient dû apprendre les soins dévoués qu'elle avait prodigués à Madame Dastous pendant sa maladie, et cela par bonté et par charité. « Si Marc m'aimait encore, se disait-elle, il lui serait facile de faire la comparaison et de voir que je suis meilleure que Cécile... J'ai soigné sa mère et elle n'est pas venue une fois seulement pour la voir, même elle ne lui écrit pas pour savoir si elle va mieux... et à présent que tout va bien, elle m'enlève Marc... »

Très fière, la petite dissimulait son chagrin, vaillante, elle accomplissait la besogne journalière sans faiblesse bien que son esprit fût sans cesse occupé de l'infidèle. Par un effort de volonté, elle parvenait à cacher sa peine à son entourage ; toute la semaine, elle vaquait à ses

occupations, ne laissant aucune tâche en arrière, mais quand arrivait le dimanche, l'ennui s'emparait d'elle. Comme un petit oiseau loin du nid, son imagination voletait ici et là, quand après les Vêpres, elle voyait ses amies se promener en troupes joyeuses, elle prenait toute seule le chemin de la maison et pensait au passé... elle trouvait la vie amère et le fardeau de son chagrin bien lourd...

Un matin que Marielle était allée voir Madame Dastous, elle trouva la veuve tout en larmes, craignant de deviner la cause de ce chagrin, la petite n'osa interroger... elle aida comme à l'ordinaire la veuve à faire son ménage, mais comme elle se préparait à partir Madame Dastous lui dit :

– Tu n'es pas pressée aujourd'hui Marielle, veux-tu passer une partie de la journée avec moi ?...

– Je resterai bien, seulement je vais aller le dire à maman pour qu'elle ne soit pas inquiète, en même temps j'apporterai mon ouvrage.

– C'est bien ma fille vas-y et tu reviendras tout

de suite.

Une demi-heure après, Marielle était de retour, les deux femmes s'installèrent près de l'unique fenêtre de la cuisine et se mirent à causer. Bien des fois pendant la convalescence de Madame Dastous elles s'étaient ainsi retrouvées à la même place, mais jamais comme aujourd'hui Marielle n'avait été aussi inquiète... Dans sa clairvoyance, elle avait peur de deviner... elle comprit que la veuve avait un secret à lui confier, secret qui certes ne serait pas pour son bonheur.

– J'ai eu des nouvelles de Cécile, lui dit enfin Madame Dastous.

– Elles ne sont pas bonnes je pense, vous avez l'air à avoir du chagrin...

– Ce n'est pas pour moi, ma petite que j'ai de la peine, si tu savais ce que Cécile m'annonce... Sais-tu ce qui l'a empêchée de venir me voir pendant ma maladie ?... non, tu ne sais pas... ma Cécile que j'aimais tant, que j'ai tant gâtée et élevée à toutes ses fantaisies, elle n'a pas trouvé le temps de venir me voir mais là elle a le temps de se marier... Oui Marielle, elle se marie, je sais

que cela va te faire de la peine, mais j'aime mieux te le dire, il me semble que tu souffriras moins comme cela. Elle se marie avec le garçon des Gros-Jean... quand j'ai su cela, j'ai eu un coup au cœur... Te faire tant de peine à toi, ma petite Marielle qui es si bonne pour moi... celle qui m'a désertée ne se contente pas de me faire de la peine mais elle te fait le plus gros chagrin de ta vie...

Marielle sanglotait... « C'est vrai, dit-elle que cela me fait de la peine de perdre Marc mais je vais me consoler... et puis je ne regrette pas les soins que je vous ai donnés. Quand je suis venue ici, je le savais, j'en étais presque certaine que Cécile me jouerait ce tour-là...

– Je ne peux pas croire qu'elle a fait exprès, elle est si légère Cécile, elle aime tous les garçons et Marc est avenant, elle s'est attachée à lui sans penser qu'elle te ferait de la peine...

– Ne pensez plus à cela Madame Dastous, fit Marielle s'essuyant les yeux. C'était pour arriver comme cela... Papa ne veut pas que j'aille en ville, Marc ne veut pas revenir, alors d'une

manière ou d'une autre c'était pour finir... Je vais en prendre mon parti et j'espère bien me consoler... »

Et la vie recommença pour Marielle, vie triste, morne et sans espérance.

XI

Ce jour-là on se préparait à fêter le Mardi-Gras. Les jeunes gens parmi lesquels se trouvaient Georges et Charles, les deux frères de Marielle, Philippe Dumont et nombre d'autres s'étaient réunis en conciliabule secret tout l'après-midi de cette journée. Il fallait décider le costume qui convenait à chacun ainsi que l'itinéraire à suivre. Vers les trois heures la mascarade était prête, les mardis-gras au nombre d'une quinzaine tous affublés de masques et de vêtements qui les rendaient méconnaissables, commencèrent la visite des rangs. À chaque demeure surtout où il y avait des filles, ils entraient et par leurs chants et leurs fanfaronnades, divertissaient les gens de la maison.

Arrivés chez le père Baptiste, le chef des mardis-gras accompagné du violon exécuta une

gigue simple des mieux réussie, pour le dédommager le père Baptiste lui offrit du tabac. Les autres espérant la même récompense ne se firent pas prier... les uns y allèrent d'un couplet de chanson, les autres d'un petit discours, chacun fit sa part... on leur paya la traite puis ils continuèrent les mêmes burlesqueries chez le voisin.

Partout les mardis-gras étaient bien accueillis, ils amenaient avec eux la joie, une joie un peu bouffonne, mais on les aimait ces faiseurs de plaisir, et dès qu'une bande entrait dans une maison, le premier soin des habitants était de percer le mystère qui se cachait sous ces masques et de deviner le nom de chacun.

Le soir du mardi-gras, il y avait grande réunion et danse jusqu'à minuit sonnant. Il ne fallait pas continuer le concert plus tard, car à minuit on était en carême et les maisons où l'on dansait sur le Mercredi des Cendres étaient considérées comme vouées à l'esprit infernal... Aussi le soir du mardi-gras, le père Baptiste faisait-il ses recommandations aux jeunesses qui

partaient pour aller veiller...

– Faites bien attention de passer minuit, et s'ils veulent continuer à sauter là-bas laissez-les seuls et revenez à la maison, montrez que vous êtes catholiques... il y a bien assez que vous dansez jusqu'à minuit sans entamer sur le Mercredi des Cendres... je me rappelle que dans mon jeune temps on avait eu chaud une fois... pour avoir oublié ce point-là...

– Une histoire, papa, contez-nous ça... Et les jeunes qui avaient rarement l'occasion d'entendre raconter des histoires de l'ancien temps par leur père, le vieux étant peu loquace, se groupèrent près de lui... Georges, Charles et Philippe Dumont venu pour rejoindre ses amis et aussi pour saluer Marielle en passant...

Le père Baptiste bourra sa pipe et tout fier de l'attention qu'on lui apportait commença son histoire...

– J'avais dans ce temps-là dix-neuf ans, ce n'est pas d'hier, les Basin, des Coteaux, avaient organisé pour le mardi-gras une sauterie comme jamais personne ne se rappelait d'en avoir vu

dans la paroisse... Ils avaient invité au moins cinquante couples et dans ce temps-là, la danse n'étant pas défendue comme elle l'est aujourd'hui, chacun s'en donnait à qui mieux mieux... De temps en temps on passait une ronde de vin fait au pays et je vous assure qu'on s'amusait bien... Quand ça vint vers les onze heures, quelques-uns commencèrent à parler de partir, mais personne n'avait le courage de laisser la place... les violonneux paraissaient redoubler de zèle, on eût dit que le diable s'en mêlait pour nous garder là...

Dans ce temps-là, le grand-père Basin n'était pas encore passé de vie à trépas... il était paralysé d'une jambe et passait ses journées assis dans une grande chaise près du poêle. Plusieurs fois pendant la soirée, je remarquai qu'il regardait l'horloge, puis ensuite il se tournait vers le châssis du fond de la cuisine. À minuit sonnant, au lieu d'arrêter leur cotillon, les danseurs continuèrent... mal leur en prit... à peine le dernier coup de minuit était-il sonné qu'on entendit tout-à-coup comme un coup de tonnerre, puis des bruits de chaînes, des cris perçants, un

tapage épouvantable... On pensait que l'enfer allait s'ouvrir sous nos pieds... Vous pouvez croire que ceux qui se trouvaient près de la porte ne se firent pas prier pour sortir, en trois minutes la maison était vide...

Plus tard quand le calme fut revenu, les uns disaient que c'était le diable qui était venu... d'autres ne savaient que penser, moi j'ai toujours soupçonné le grand-père Basin... il avait dû payer quelqu'un de la bande pour nous faire cette peur-là... On a jamais su au juste... c'est pourquoi je vous dis, si vous dansez ne passez pas minuit... c'est toujours mieux et demain matin vous serez en meilleure posture pour recevoir les cendres... Bon allez-vous-en et amusez-vous bien. Nous autres les vieux, on va se coucher de bonne heure, vous aurez soin de « barrer » la porte et vous ferez attention au feu.

Marielle n'avait pas voulu suivre les autres à la veillée. À toutes les propositions de sa mère, elle avait secoué la tête... plus rien ne la tentait, rien ne l'intéressait, la petite Marielle autrefois si gaie... « J'aime mieux rester avec vous autres,

maman, disait-elle, cela ne me dit rien d'aller là-bas, je ne sais pas danser... je vais passer mon temps à regarder faire les autres. »

Le père Baptiste n'avait rien dit mais la mère, cela la choquait de voir sa fille se laisser en aller... pour ce Marc qui ne l'aimait plus. Elle changeait à vue d'œil, toujours vaillante à l'ouvrage, elle était vite lassée et jamais le bon rire ne venait sur ses lèvres autrefois si rieuses... Tout au fond de ses yeux bruns, couleur noisette, persistait la mélancolie, beaucoup de tristesse et de désenchantement.

– Es-tu fatiguée Marielle ? demanda la mère inquiète.

– Non maman, je m'endors un peu...

– Pourquoi n'es-tu pas allée veiller avec les garçons, Philippe aurait été content de t'amener avec lui...

– J'aimais mieux rester avec vous autres maman...

– Pour t'ennuyer toute la soirée, tu n'es pas raisonnable Marielle, tu devrais t'arrêter de

penser à Marc, ce drôle qui te laisse pour Cécile qui est loin de valoir autant que toi, ma fille...

– Je le sais maman, mais j’aime mieux rester à la maison... je les laisse faire eux autres... C’est leur affaire.

– Sais-tu qu’ils sont mariés d’hier au matin ?... lui qui n’était pas prêt pour cette année encore et qui ne voulait pas s’attacher ?...

Marielle tressaillit vivement, ses yeux se remplirent de larmes.

– Je le savais qu’ils étaient pour se marier, je n’y pense plus à présent ou plutôt je ne veux plus y penser... j’en ai fait l’abandon... et ses yeux douloureux rencontrèrent ceux de sa mère...

– Si tu voulais, reprit celle-ci, tu serais fiancée à Philippe Dumont, c’est cela qui serait une belle revanche...

– Je ne travaille pas pour me venger, je tenais à Marc, c’est vrai, mais s’il ne veut plus de moi, moi non plus je ne veux plus de lui. Cela ne m’oblige pas à me marier avec un autre, je peux bien rester avec vous autres encore une couple

d'années...

– Tu auras toujours ta place tant que nous vivrons, les vieux... mais il me semble que Philippe te ferait un bon mari, quand les garçons seront mariés, tu sais, cela fait du changement des fois... Si tu l'avais vu ce soir comme il te regardait... je gage qu'il aurait aimé mieux veiller ici avec toi que d'aller là-bas...

– Je sais que Philippe est bon mais je ne veux pas me marier à présent...

– Fais comme tu voudras ma fille...

Toute la veillée, c'est-à-dire jusque vers les neuf heures et demie, les vieux causèrent. Le père Baptiste parlait des semences du printemps, de la récolte, du sucre d'érable qui amènerait un peu de revenus à la maison. À cette époque de l'année, l'argent est assez rare chez les cultivateurs et pour eux la saison du sucre est une manne désirée parfois longtemps d'avance...

Cette saison des sucres apporterait aussi de douloureux souvenirs à la petite délaissée, tout en écoutant parler son père, elle se rappelait que

Marc, l'année précédente, lui avait donné une jolie maisonnette en sucre d'érable imitant à la perfection la demeure des Gros-Jean. « C'est notre maison, lui avait-il dit, et puisque tu ne peux pas venir à présent, je veux au moins t'y faire penser souvent... » Marielle avait déposé le cadeau dans sa chambre et voilà qu'un midi très chaud de juillet peu après le départ de Marc, l'échafaudage s'était écrasé... Le sucre s'était fondu et la base n'était plus solide... Elle n'avait pas attaché d'importance à cet accident... Il m'en donnera une autre, avait-elle pensé, mais ce soir elle comparait la durée de ce cadeau à la durée de son rêve fini déjà... Les larmes lui venaient aux yeux, vaillante malgré tout, elle les refoulait se sentant épier par son père qui regrettait peut-être en la voyant si triste, de s'être entêté à la garder à la terre.

La nuit quand tout fut tranquille, les jeunes filles lassées des divertissements de leur soirée et les vieux endormis profondément, quand sous la clarté lunaire, les bâtiments de la ferme ne formaient plus qu'une masse d'ombre, seule éveillée, Marielle repoussa ses couvertures, et la

tête enfouie dans ses oreillers pour que personne ne l'entendit, elle pleura désespérément, sentant s'effondrer en elle tout ce qu'il y avait d'espérance, de joie, tout ce qui depuis quelques années, avait été le soutien de sa vie et l'espoir de ses vingt ans...

Deuxième partie

I

Trois ans se sont passés. Septembre touche à sa fin mais par une température exceptionnelle ce mois où l'automne commence a encore la splendeur d'un rayonnant été.

Dans la « savane » qui sépare les Coteaux des Bas-fonds, un groupe de jeunes sont occupés à la cueillette des « atocas », petits fruits dont on fait des gelées délicieuses. Ils sont tous là, nos jeunes, Jeanne et Marie, les deux sœurs de Marc, Georges et Charles, les deux frères de Marielle, la femme de Georges et le père Baptiste venu pour atteler et dételer le cheval pendant que les autres sortiront les chaudières remplies. C'est lui le vieux qui à l'heure de la dinette, au premier coup de l'Angélus, ira chercher de l'eau fraîche et invitera les jeunes à se reposer un peu.

Tout en faisant la cueillette des fruits, les travailleurs et surtout les travailleuses...

bavardent à qui mieux mieux. Quelle bonne occasion de savoir un peu de nouvelles pour les redire ensuite au souper... Aussi la femme de Georges, Céline, en profite-t-elle pour « jaser » et savoir ce qui se passe chez Marc. Mais les filles n'en savent guère ou elles ne veulent pas parler et la curieuse en reste pour ses frais...

– Est-ce qu'elle vous écrit Cécile ?... demanda Céline aux deux sœurs accroupies dans la mousse près d'elle, en avez-vous des nouvelles ?... Comment s'appelle sa petite fille ?...

– Ils l'ont appelée Charlotte comme Madame Dastous, répondit Jeanne qui éludait ainsi les deux autres questions. Elle doit être une grande fille à présent, elle a eu ses deux ans à la fin de mai. J'aimerais bien cela la connaître mais ils ne viennent pas se promener souvent. Ils disent toujours qu'ils n'ont pas de congé et qu'ils ne pourraient pas venir ensemble.

– Madame Gros-Jean doit s'ennuyer, elle qui aimait tant son Marc !

– Oui, elle en parle souvent mais elle ne veut pas aller les voir, ils sont plus jeunes, c'est à eux

autres à venir... dire qu'on ne les a pas vus une fois depuis qu'ils sont mariés... la ville leur a ôté un peu de cœur je pense, soupira Jeanne.

– Ce n'était pas difficile, répliqua Marie, qui n'avait jamais approuvé le départ de Marc et encore moins son mariage avec Cécile après l'abandon de Marielle, une fille qui n'a pas le courage d'aider à sa mère à vivre ne doit pas penser à venir la voir souvent. Tant qu'elle aura des belles robes et des chapeaux neufs, nous n'avons pas besoin de l'attendre.

– Cette pauvre Marielle, continua Jeanne, en a-t-elle eu du chagrin... quand je la voyais aux vêpres le dimanche, toujours triste et comme un corps sans âme, le cœur me manquait et je pleurais avec elle. Je n'osais pas lui parler voyant que c'était Marc qui avait fait le coup... mais cela me faisait bien de la peine. Savez-vous si elle est bien là-bas chez les Durette ?

– Ah ! oui, c'est du bon monde, répondit Céline, cela fait déjà 8 mois qu'elle est partie, il n'y a pas plus d'ouvrage qu'à la maison. Elle aurait bien pu rester encore avec nous autres mais

elle veut se mettre un petit capital à la banque pour quand elle ne sera plus capable de travailler. Si elle ne se marie pas comme c'est bien mon idée, ses neveux hériteront...

– Elle en a déjà un, dit Jeanne, votre Jean-Paul est toujours de bonne humeur !...

– Il pèse déjà 40 livres, je vous assure qu'il va relever le grand-père Baptiste... Il est fort et dissipé donc... c'est le temps d'une personne pour en avoir soin, une chance que j'ai ma belle-mère avec moi, elle m'aide un peu...

– Elle est si bonne madame Baptiste ! déclara Marie et ses yeux glissèrent du côté des hommes, avec complaisance ils s'arrêtèrent sur Charles occupé à vider le contenu de sa chaudière dans une autre plus grande. Les regards se croisèrent, celui de Marie timide et tendre, l'autre viril et protecteur, un sourire heureux illumina leur physionomie et le travail continua.

Toute la journée, la chaleur accablante avait fait prévoir l'orage et le père Baptiste plus d'une fois avait interrogé l'horizon. Mais les jeunes, ambitieux, tenaient à ne pas arriver à la maison

leurs « vaisseaux » vides... Cependant vers les trois heures des nuages menaçants s'amoncelèrent au couchant. Un vent violent s'éleva.

En un tour de main, on rassembla les chaudières pleines laissées ici et là, à l'abri d'un bouquet d'aulnes, puis les jeunes entreprirent de sortir de la « plaine ». En avant le père Baptiste se hâtait en maugréant afin d'atteler la voiture. Au loin on entendait les sourds grondements du tonnerre, un éclair de temps à autre sillonnait la nue.

« Je leur avais bien dit, murmurait le vieux, qu'il mouillerait à boire debout avant le soleil couché, pas moyen de leur faire laisser les atocas... »

Il se rendit enfin à l'abri où l'attendait son cheval et se hâta de l'atteler.

– Nous ne serons jamais rendus avant l'orage, s'écria Jeanne encore dans la plaine.

– Encore un éclair, grand Dieu, que je vais avoir peur, se lamentait Céline...

– Allons, allons les femmes, marchez plus vite et ne regardez pas tant le ciel, faites les pas plus longs... cria Georges.

Un souffle d'ouest passa ébouriffant les chevelures des femmes.

– Bon, le vent tourne à présent, voici l'orage, dit Charles.

En effet, de larges gouttes d'eau tombaient, les éclairs brillaient et le roulement du tonnerre ne s'interrompait plus. Aux bords du large ruisseau, la tête des saules se courbaient sous les souffles de la rafale.

– Si au moins nous pouvons nous rendre à la ligne, dit Jeanne en assujettissant son chapeau.

Ils arrivaient enfin, le père Baptiste les attendait un peu plus loin. En courant ils sautaient les traverses et furent bientôt rendus à la voiture. Comme ils s'installaient tant bien que mal sur les planches branlantes et ruisselantes d'eau, Georges relevant la tête dit en désignant quelqu'un sur la ligne :

– En voilà un qui va trouver le chemin plus

long que nous autres encore...

– En effet le pauvre, il a l'air rendu à bout, répondit Jeanne.

– On dirait qu'il porte un paquet dans ses bras, attendons-le car il doit faire le même chemin que nous, dit le père Baptiste.

Les filles ne se souciaient pas d'attendre mais le père avait parlé et c'était lui qui conduisait le cheval... de plus le vieux avait un peu de rancune parce que les jeunes ne l'avaient pas écouté...

L'étranger courant presque, les rejoignit bientôt. Quand il fut à une dizaine de « pagées » de clôture, l'une des jeunesses qui croyait le reconnaître dit :

– Ma foi, on dirait que c'est Marc !

Jeanne et Marie le reconnurent aussi.

– D'où viens-tu comme cela, mon pauvre Marc ? lui demanda Marie.

– Tu le vois, j'arrive de la ville, je suis parti par le train du matin et comme il n'y avait pas de charretier à la station, j'ai préféré m'en venir tout de suite plutôt que d'attendre.

– Et tu as amené ta petite fille ? Est-ce que Cécile serait malade ?...

– Elle est allée à Montréal pour un mois, je pense bien qu'elle va se rendre aux États-Unis et comme je n'avais pas de parents là-bas et que je ne puis pas laisser mon ouvrage pour avoir soin de la petite j'ai pensé de l'amener à Saint-Paulin en attendant que sa mère revienne...

– Est-ce que cela fait longtemps qu'elle est partie ?...

– Depuis la semaine passée. J'ai commencé par mettre la petite au Jardin de l'Enfance, je la conduisais le matin et j'allais la chercher le soir, mais les sœurs m'ont dit qu'elle pleurait tout le temps et qu'elle ne voulait pas manger. Alors j'ai pensé que maman aurait meilleure main...

– Tu as bien fait Marc, lui dit Marie, maman se fera un plaisir de prendre la petite et nous autres aussi nous serons bien contentes d'avoir un beau bébé comme celui-là à bercer et à caresser.

– Tu vas embarquer avec nous autres, dit le père Baptiste. Ma charrette n'est pas belle comme

les voitures de la ville mais elle est plus solide. Cela ne te coûte pas trop toujours ?...

– Oh ! non père Baptiste, et je suis bien content parce que je serai plus vite rendu. L'orage continuait de plus belle. Les chemins ruisselaient d'eau et nos voyageurs étaient traversés quand ils arrivèrent chez le père Baptiste. Tous entrèrent dans la cuisine et vinrent se chauffer au poêle où flambait une bûche de cèdre. Madame Baptiste feignit de ne pas reconnaître l'arrivant et causait avec les filles. L'enfant s'étant mise à pleurer il lui fallut bien en revenir.

– Tiens, vous avez trouvé une petite fille dans la plaine ?... dit-elle.

– C'est la petite à Marc, elle doit avoir faim, dit Jeanne.

– Je vais lui donner une tasse de lait.

– Ce n'est pas la peine Madame Baptiste, dit Marc, qui comprenait le manège de la mère, aussitôt que l'orage va être fini, on va se rendre à la maison...

L'orage redoublait, à tout instant, la cuisine s'emplissait de la lueur des éclairs illuminant comme en une féerie les coins sombres, la huche où s'entassaient les pains cuits au four, les tasses vernies sur le buffet, la grande salière de bois suspendue en arrière du poêle. Mille et un souvenirs revenaient à la mémoire de Marc et ce fut d'une voix tremblante qu'il répondit aux questions de ses sœurs.

La mère pour se donner une contenance et ne pas être forcée de parler à Marc, fit une course à la laiterie et en revint bientôt avec une grande tasse de lait. L'enfant but avidement et vaincue par la fatigue, elle s'endormit sur les genoux de Jeanne. La femme la porta alors sur un lit dans la chambre voisine et la conversation reprit. Madame Baptiste d'abord surprise, gardait un peu de rancune à Marc pour toute la peine qu'il avait fait à Marielle. En revoyant Marc, tout un monde de pensées revenaient à son esprit, elle se rappelait l'ennui et le désespoir de sa petite quand l'infidèle avait cessé de lui écrire. Le cœur des mères, sensible et tendre, comprend vite les chagrins qui assaillent leurs enfants.

Sans jamais dire une parole qui marqua sa lassitude et son chagrin, Marielle savait qu'elle n'était pas seule à souffrir. Cette sympathie qu'elle savait profonde et entière lui fut un réconfort précieux. Après le mariage de Georges quand elle sentit qu'avec l'entrée d'une étrangère chez elle, elle ne serait plus aussi à l'aise et même quand elle vit qu'on pouvait se passer d'elle ce lui fut un nouveau crève-cœur. Soucieuse de l'avenir elle avait à cœur de n'être à charge à personne et de préparer sa vieillesse par une jeunesse laborieuse. Les Durette avait besoin d'une fille ; habituée aux durs ouvrages de la ferme, connaissant toutes les besognes, on fut heureux de se réserver ses services. Elle se trouva bientôt plus à l'aise à ce foyer nouveau parce qu'elle s'y sentait utile.

Les dimanches après-midi souvent le père Durette lui prêtait un cheval et elle venait faire un tour voir ses gens. Dès que l'heure du ménage revenait, Marielle retournait à la ferme.

Madame Baptiste avait vu avec peine sa fille s'éloigner pour aller à gages, elle en voulait à

Marc de n'être pas venu chercher sa fiancée et pour le punir de cet affront qu'il leur faisait à tous, elle souhaitait ardemment, voir Marielle se décider enfin à accepter un parti. Les prétendants ne lui manquaient pas la petite, mais toujours elle refusait, ne se sentant pas le courage de recommencer à aimer.

En cette après-midi de septembre, la mère Baptiste se rappelait tout ce qui s'était passé ces dernières années et en bonne chrétienne elle sentait maintenant toute sa rancune s'éteindre. Elle regardait dormir l'enfant de Marc, elle voyait celui-ci amaigri, pâle, dans son habit d'un noir verdâtre, racontant sa vie de là-bas ; pas un ne s'informa de Cécile et lui ne dit rien de la mère de son enfant.

– J'ai trois jours de congé et ensuite je vais retourner à mon ouvrage, je n'ai pas de misère mais les congés sont rares...

– La pluie est finie, dit Jeanne, il faut penser à la maison, maman doit nous attendre depuis longtemps...

– Ta petite dort, Marc, si tu veux la laisser, tu

reviendras la chercher plus tard, elle est fatiguée et nous n'aurons pas de misère avec, offrit Madame Baptiste.

– Oh ! vous n'aurez pas de misère certain reprit Marc, elle est habituée à voir des étrangers, sa mère la fait garder souvent par les autres.

Le soir donc Marc revint chercher son enfant. Nul ne lui fit de questions et comme il ne se souciait pas de raconter en détail tout ce qui s'était passé depuis les trois dernières années, sa visite ne fut pas de longue durée.

Son congé fini, il retourna à la ville reprendre son ouvrage laissant sa petite aux soins de sa mère. Celle-ci bien contente de revoir son grand Marc aurait désiré le garder longtemps près d'elle.

– Je reviendrai souvent, avait-il promis, dès que Cécile sera de retour, nous viendrons chercher Charlotte.

Et Marc était parti, sachant bien que lorsqu'il reviendrait Cécile ne serait pas avec lui...

II

Une rupture complète s'était produite entre ces deux êtres si dissemblables de goûts et d'ambitions, rupture qui remontait déjà à plusieurs mois.

Marc avait cédé aussi longtemps qu'il avait pu aux caprices de Cécile, mais les goûts de celle-ci devenant de plus en plus dispendieux, le pauvre avait dû s'avouer un bon matin devant sa bourse vide et des dettes criardes, qu'il était temps de mettre un terme à des exigences déplacées. Après des scènes répétées de larmes et de lamentations, des promesses d'être plus raisonnable, Marc faiblissait toujours et donnait les toilettes demandées... C'est qu'elle était enjôleuse, Cécile. Marc subissait le charme de cette nature frivole mais captivante et pour rien au monde il n'aurait voulu contrister cet air mutin et ces jolis yeux. Malheureusement Cécile ne sut pas être

raisonnable et reconnaître les efforts de son mari qui ne voulait que son bonheur, et la paix qui habite les foyers heureux déserta bientôt leur toit. Un jour, Marc dut s'avouer qu'il ne pouvait plus suffire à la dépense et payer les folies de sa femme. Il y eut des larmes, des promesses, mais rien n'y fit, il fut inflexible et Cécile ne put obtenir, ni par le désespoir ni par les caresses, la toilette convoitée. Elle revint à la charge plusieurs fois, se fit câline et charmante, puis boudeuse et triste, Marc résista ; alors du dépit et de la colère plein le cœur, Cécile partit laissant un court billet :

« Je vais à Montréal, disait-elle à Marc, où sûrement je trouverai à me placer. Puisque tu ne veux plus me donner les toilettes qu'il me faut, je vais travailler pour me les procurer. Je te laisse la petite, je sais que tu en auras bien soin. Tu n'as pas besoin de t'occuper de moi, je m'arrangerai bien...

Cécile. »

En arrivant de son ouvrage un soir, Marc trouva ce message sur la table dans la cuisine, il chercha l'enfant et la trouva chez une voisine charitable où Cécile la faisait garder souvent.

– Madame Gros-Jean m'a dit de vous remettre la clef, dit celle-ci à Marc, elle reviendra plus tard, je suppose...

Ne trouvant rien à dire, les grandes douleurs sont muettes, Marc prit l'enfant et retourna au logis vide... il fit le tour des armoires, des gardes-robes et constata que la fugitive avait emporté ses parures, ses toilettes, tout ce qui faisait sa vie.

« Elle ne reviendra pas, certain », se disait Marc espérant encore que la brunante lui ramènerait cette mère sans cœur, mais Cécile ne revint pas.

– J'aurais dû m'en douter qu'elle partirait, elle me l'avait dit souvent... mais qui aurait pensé qu'elle se déciderait à laisser sa petite et à m'abandonner, moi, qui ai tant fait de sacrifices pour elle !...

Tout à sa douleur, Marc repassait sa vie depuis

son départ de Saint-Paulin. La fièvre de se trouver une place payante et pas trop dure..., ses fréquentes rencontres avec Cécile, donnant d'abord pour motif à ces rendez-vous, l'ennui qu'il avait du pays et le réconfort qu'il trouvait à lui parler des siens et de Marielle... Bientôt cependant Marc s'était rendu compte qu'il y avait dans ces promenades autre chose puisque peu à peu le grand attachement qu'il avait pour sa petite amie de là-bas s'était changé en un sentiment voisin de l'indifférence. La rupture de ses fiançailles lui avait ôté toute inquiétude et en s'interrogeant il comprenait que son amour était tout entier à Cécile. Celle-ci de son côté n'avait rien négligé pour s'attacher ce gars de chez elle. Coquette, elle avait mis toute son adresse et sa subtilité féminine à conquérir Marc. Elle le savait profondément aimé de Marielle et la pensée du chagrin qu'elle ferait à sa petite amie ne lui fit pas mal au cœur. Elle se montra d'abord empressée auprès de Marc, lui parlant sans cesse de Marielle, s'offrant à lui écrire, certaine de s'attirer ainsi la reconnaissance et l'amitié de ce grand enfant. Puis quand elle le sentit

suffisamment attaché, elle changea de tactique, disant qu'elle voulait retourner au pays afin de s'y trouver un parti convenable... Marc qui sentait son amour pour Marielle profondément diminué par l'absence et choqué de plus par l'obstination qui mettait le père Baptiste à garder sa fille près de lui, voulut retenir Cécile à la ville. Il oublia les promesses faites à Marielle, le chagrin qu'elle aurait de sa trahison et se tourna du côté le plus attrayant.

Ce furent bientôt les rencontres quotidiennes, les soupers en tête-à-tête dans les restaurants à la mode, les soirées au théâtre où Marc était fier de sa petite amie. Les garçons de sa connaissance qui le rencontraient, s'informaient le lendemain, ayant remarqué le chic de « sa blonde ».

– C'est ma fiancée, leur répondait avec orgueil ce grand enfant.

Bientôt, il dut s'avouer que ses succès lui coûtaient cher. Cécile aimait les belles toilettes, les bijoux aux pierres chatoyantes. Toutes les économies de Marc y passèrent. Il se disait : « Quand nous serons mariés, Cécile sera plus

raisonnable... » mais il se trompait étrangement le pauvre garçon. Après son mariage, Cécile se sentant maîtresse absolue se fit donner l'enveloppe de paye qu'elle transformait bientôt en parures soyeuses ou en meubles dispendieux. Les factures non acquittées affluèrent et Marc malgré les récriminations de Cécile jugea plus prudent de garder « sa paye »... afin de régler ses comptes.

À la naissance de Charlotte, Marc espéra ramener un peu de pensées sérieuses chez cette mère frivole ; la douceur, la persuasion, la patience de Marc firent merveille pendant quelque temps, mais bientôt ce fut une recrudescence de vanité. ses¹ ornèrent le berceau du bébé et la mère se fit de plus en plus coquette.

Sans cesse des querelles s'élevaient. Cécile en vint aux reproches amers et aux paroles dures : « Si j'avais su, lui disait-elle, que tu me laisserais sans argent je serais restée à l'atelier, même je ne sais ce qui me retient de demander ma place et

¹ Dans l'édition originale, mot ou portion de phrase manquant ici.

d'y retourner... »

Des reproches elle passe aux menaces : « Je ne passerai pas ma vie, Marc, à te demander de l'argent pour m'habiller comme les autres, je n'ai plus de robes et la petite est loin d'être chic... comme elle devrait l'être. Nous n'avons qu'une petite fille et tu n'es pas capable de m'aider à la tenir bien habillée, moi qui en suis si fière... »

En effet c'était bien ce que lui reprochait ce pauvre Marc qui dépensait tout son salaire à satisfaire les goûts dispendieux de son épouse.

« Jamais nous ne nous entendrons », se répétait le mari aux prises avec les exigences mille fois répétées. Ces discussions de plus en plus fréquentes et acerbes, ces reproches amers et immérités irritaient Marc qui répondait vertement. Les choses allaient de mal en pis. Cécile loin de reconnaître ses torts prit la funeste résolution de tout abandonner, mari et enfant pour satisfaire sa soif de frivolité et de coquetterie.

Elle partit un matin pluvieux de la fin de mai, désertant le devoir, fuyant le sacrifice de ses

goûts luxueux. Un simple billet dit à Marc la résolution de celle qu'il avait aimée et devant l'abandon, cet homme qui avait oublié les siens, ceux qui l'avaient aimé et qui souffraient de son silence, se rappela que là-bas au pays, il avait encore sa mère et ses sœurs qui accueilleraient sa petite fille et lui feraient la vie douce.

Marc savait en lisant le billet de Cécile que celle-ci ne reviendrait pas, elle était partie et maintenant il lui restait à orienter sa vie de manière à ce qu'on ne sache que plus tard le malheur qu'il redoutait depuis plusieurs mois.

Depuis que tout était accompli, Marc souffrait de l'indifférence que Cécile lui avait montrée, il comprenait qu'entre les mains de cette nature frivole, il n'avait été qu'un jouet bientôt délaissé. Elle avait prisé l'amour de ses toilettes à leur bonheur commun... la comparaison s'imposait entre celle qui l'avait tant fait souffrir et l'autre, la petite qu'il avait fait pleurer et qui, aujourd'hui encore était fidèle à son souvenir. Certes Marielle avec ses goûts simples, ses habitudes campagnardes, aurait été pour lui une compagne

assidue à ses devoirs d'épouse et de mère. En femme pratique elle aurait su tirer parti des moindres choses et son mari aurait pu sans inquiétude lui donner « sa paye », le tout aurait été employé avec discernement et économie.

Marc voyait maintenant que pour avoir préféré la ville à la campagne, il avait perdu son bonheur, la tranquillité de sa vie et fait le désespoir de sa petite amie d'enfance. Les remords remplissaient son cœur et un désir impérieux de revoir les siens le hantait sans cesse. Il prit donc la résolution de leur faire connaître sa fille et même de la laisser « à la maison », si les vieux voulaient la garder.

Sûrement il verrait Marielle... Que lui dirait-il ?... Le regarderait-elle seulement ?... Voudrait-elle lui pardonner toute la peine qu'il lui avait faite ?... Marc se rappelait les craintes de Marielle en cette journée de « corvée » ou imprudemment il avait allumé la jalousie dans ce cœur de femme par le baiser donné à Cécile...

« C'était une gaminerie », lui disait-il pour se défendre, mais l'avenir avait donné raison aux craintes de Marielle. Chaque rencontre, même

cette soirée de noces où Marielle n'avait pas voulu danser pour rester fidèle à la promesse faite à la Vierge, lui revenait à la mémoire... C'est elle que j'aurais dû marier, se répétait Marc, elle ne m'aurait jamais laissé, elle, et aujourd'hui je serais sur une terre, un bon cultivateur, j'aurais ma famille, mes enfants, je serais chez nous tandis qu'ici, je vis au jour le jour sous les ordres d'un patron et je suis seul... le père Baptiste avait raison...

Les mille et une réflexions que se faisait Marc, cent fois le jour, n'étaient pas de nature à le retenir en ville. Aussi après avoir payé les dernières factures de Cécile chez la modiste et les marchands, Marc reprit la route de Saint-Paulin, pauvre d'écus mais riche d'expérience en la vie dure et exigeante des villes.

III

– Papa ! Papa ! Bonjour, mon petit papa ! s'écriait un matin d'octobre la petite de Marc pendue au cou de son père. Que je suis contente que tu sois revenu avec moi... Tu vas rester toujours, dis ?...

– Oui, ma petite, je reviens pour rester ici, à Saint-Paulin.

– Bon, voilà que tu deviens raisonnable enfin, dit la mère Gros-Jean, aidant Marc à se débarrasser de son pardessus et de son chapeau. Si tu savais comme j'avais hâte que tu te décides enfin à revenir... La ville vois-tu, ce n'est pas fait pour nous autres... et j'espère bien que tu n'y penseras plus jamais...

– Non certain, ma folie est passée. Si vous voulez bien me garder avec vous autres, comme avant, je vous promets que c'est fini.

Les filles s’empressaient à « défaire » la malle et la valise de Marc, espérant y trouver quelques souvenirs de la ville... Marc n’en avait rapporté que des choses futiles, un joli coffret, des bonbonnières laissées par Cécile puis les robes de Charlotte. Chacune s’extasia devant les petites toilettes pâles, les ruchés, les amours de chapeaux si joliment chiffonnés... Personne cependant ne parla de Cécile, la maman devinant qu’il y avait quelque chose de louche attendait les confidences de son grand enfant. La petite n’en parlait pas non plus, l’avait-elle si vite oubliée sa jolie maman si fière de sa petite fille ?...

La vie ancienne reprit pour Marc. L’automne ramena les mêmes travaux, les longues causeries du soir au coin du feu, les heures méditatives des gens qui n’ont rien à se dire et la monotonie des jours pluvieux.

De temps à autre, il se rencontrait avec Charles ou Georges, jamais un mot du passé ni même aucune allusion à ce qui avait eu lieu ne prenait place dans le discours de ces fidèles amants du sol.

Un soir Marc tout entier à ce passé qu'il regrettait, se rendit chez le père Baptiste. On lui fit bon accueil, néanmoins il y avait dans l'air une certaine contrainte, un peu de froideur chez le père Baptiste, une teinte de reproche dans les yeux de la mère. Marc se sentit triste, il n'eut pas le courage de s'informer de Marielle et personne ne lui en parla.

Dans la semaine, M. Nicole mourut. À la campagne on a gardé la bonne et touchante habitude de la veillée au corps.

Ce soir-là, ils étaient cinq ou six du canton qui veillaient, des voisins ou des parents. Le corps était exposé dans une chambre à côté de la porte d'entrée. De chaque côté du cercueil, sur des petites tables on avait mis des chandelles ; leur lumière projetait une lueur blafarde sur le corps et sur les objets environnants. La chambre était toute tendue de draps blancs et les quelques chaises laissées là, même les petites tables étaient recouvertes elles aussi de blanc. De temps à autre, on disait le chapelet et celui qui était demandé quand il n'avait pas trop peur des

morts... avançait jusqu'aux pieds du corps, les autres restaient à la porte de la chambre. Ceux qui veillaient devaient de temps en temps regarder aux chandelles. Sur une des tables on avait mis une soucoupe remplie d'eau bénite et une branche de sapin bénit, ceux qui venaient faire leur prière au corps, aspergeaient le mort.

C'était un soir de la fin d'octobre. Marc s'était rendu veiller au corps, il disait le chapelet quand M. Durette et Marielle entrèrent. Les nouveaux arrivants pour ne pas déranger s'agenouillèrent près de la porte. On n'était qu'à la troisième dizaine, Marielle eut donc le temps de se remettre de sa surprise et de se composer un visage serein.

Après le chapelet chacun reprit sa chaise, les nouveaux venus s'avancèrent au fond de la chambre mortuaire. Madame Durette se moucha bruyamment, Marielle tourna un regard inquisiteur vers Marc assis près du poêle, à la place même où quatre ans plus tôt elle avait appris de M. Durette l'inconstance de son ami... et le conseil du vieux lui revint à la mémoire : « Tâche de ne plus y penser à ce Marc-là... »

Elle avait essayé la petite, vaillante et énergique, elle avait enseveli son chagrin tout au fond de son cœur et nul ne pouvait dire que cette nature calme, ce visage serein avait connu l'épreuve. Pourtant comme elle avait pleuré sur son rêve brisé ! Que d'heures solitaires elle avait passées à se rappeler toutes les étapes de son chagrin d'amour. Combien de fois elle avait désiré revoir Marc, savoir s'il était heureux, s'il ne regrettait pas la vie paisible des champs... mais blessée dans son amour et dans son orgueil, jamais elle n'avait interrogé et nul ne pouvait dire si elle pensait toujours à son ancien ami.

Évitant le regard de Marc, elle s'était assise en sortant de la chambre, près de Madame Durette. À son air embarrassé et à sa rougeur subite, il s'aperçut bientôt qu'elle l'avait reconnu, cependant elle ne regarda pas de son côté... Marc put constater à loisir que Marielle n'avait rien perdu de sa beauté, un peu forte, la figure ronde, les yeux vifs, elle était vraiment le type de femme qu'il avait toujours aimé. Cécile était plus séduisante mais combien de fois n'avait-il pas regretté de s'être laissé berné par cette frivole au

caractère si différent du sien.

On récita encore un couple de chapelets puis quelques-uns des voisins partirent. Marielle était venue pour passer la nuit mais voyant Marc décidé lui aussi à veiller, elle ne dit mot, quand M. et Madame Durette se préparèrent pour partir et elle les suivit.

Marc avait revu Marielle et celle-ci semblait le traiter en étranger, elle ne l'aimait plus, se disait-il et c'était bien ainsi... c'était son droit à elle de se montrer au moins indifférente envers celui qui avait repoussé son amour... Une grande tristesse envahit l'âme de Marc. Le lendemain et les jours suivants, il se demanda s'il ne devait pas retourner en ville afin de se soustraire à de nouvelles souffrances. Sa conduite passée lui disait assez combien il était coupable envers sa petite amie et certes le ressentiment qu'elle avait dû garder n'était pas de nature à provoquer les confidences.

Marielle de son côté souffrait de cette rencontre fortuite. L'ancien sentiment qu'elle avait éprouvé pour Marc et qui semblait mort, ne

faisait que sommeiller, le retour de l'être aimé devait aviver sa douleur. Cependant Marielle pensait à Cécile et le pourquoi de cette séparation la laissait perplexe. Que fait donc Cécile, se demandait-elle, Marc avait dit à la maison qu'elle était en promenade à Montréal, il y a de cela trois mois et elle n'est pas encore revenue... Elle ne sera pas ici pour les Fêtes, sa vieille mère l'attend et Marc doit y penser lui aussi... Laisser sa petite si longtemps !...

Les jours passaient et personne n'entendait parler de la malheureuse enfant. Dès son arrivée à Montréal, grâce à des lettres de recommandation, elle se plaça dans les magasins de modes. Là, elle eut les toilettes si longtemps désirées. Grâce à son talent et à son goût très sûr, elle chiffonna des amours de jolies parures qui faisaient les délices et l'admiration des clientes. Elle parvint à un salaire assez élevé et put enfin satisfaire sa soif de luxueux atours. Que lui importait le chagrin qu'elle avait fait à Marc ?... L'éducation de sa petite fille était pour elle lettre morte de même que le chagrin de sa vieille mère.

Cécile avait le goût des aventures, elle voulait connaître le monde où l'on s'amuse, le monde où le devoir sérieux et austère n'existe pas... le monde léger où l'on étouffe les cris de la conscience en alarme, s'efforçant d'oublier dans les fêtes et les plaisirs, le remords. Y réussira-t-elle?... La paix et le bonheur se trouvent-ils ailleurs que dans le devoir bien rempli ?

IV

Cependant les Fêtes approchaient. À Saint-Paulin, chacun, se prépare au grand réveillon de Noël et aux repas de familles qui réunissent parfois trente à quarante convives. Dès que les gros froids sont arrivés, vers la Notre Dame des Avents, on fait les « boucheries »... puis on tue les volailles. Le plumage des oies donne lieu à des corvées très intéressantes pour les jeunes...

Aussitôt le train du soir fini, on voit par le chemin de « raccourci » les jeunesses se rendre à la corvée chez le père Baptiste pour plumer les oies abattues dans la journée. Dans le fournil qu'illumine le feu clair de la grande cheminée, d'énormes cuves, celles qui servent pour la lessive, sont disposées. On apporte les oies et chacun se met à la besogne qui n'est guère difficile, il s'agit d'arracher les plumes et de les jeter dans la cuve. Plusieurs jeunesses du canton,

des filles au nombre desquelles étaient Jeanne et Marie, en tout une dizaine, s'employaient à ce labeur.

Sous la lueur tremblante des fanaux accrochés au plafond, le travail avançait rapidement. On avait hâte de finir pour s'amuser ensuite... aussi les plumes blanches voletaient ici et là, se posaient en dentelles aériennes sur les cheveux des travailleuses, sur les chemises de flanelle des gars. De temps en temps, un drôle plongeait à pleine main dans les cuves où s'entassait le fin duvet et faisait revenir toutes les plumes dans la figure des autres occupés au travail. Des exclamations s'élevaient, on riait, puis les histoires se mettaient de la partie et ceux qui regardaient faire les autres... tout en paraissant travailler, étaient les premiers à raconter les peurs où les loups-garous et les feux-follets prenaient la première place. Même on racontait des histoires où il était question des revenants, de bruits entendus dans des maisons hantées, etc.

Le père Baptiste n'avait pas dit un mot encore, il laissait jaser les jeunes mais soudain une

aventure de son jeune temps lui revint à la mémoire... il se dérhuma, vida les cendres de sa pipe dans la cheminée, et attendit quelques instants...

– Tiens, le père Baptiste a une histoire à nous conter, dit Marie qui du coin de l'œil avait vu le manège du vieux.

– Vite, contez-nous ça,... demandèrent les autres en chœur.

– Je le veux bien, répondit le vieux, mais j'ai peur de vous ennuyer, puisque vous y tenez... Vous parliez tout à l'heure de loups-garous, je vous assure que j'en ai vu un, une fois dans ma vie et je demande de ne jamais en revoir d'autres... Les loups-garous, les enfants, c'est des mauvais chrétiens qui ont été sept ans de suite sans faire leur Pâques ou bien c'en est qui se sont vendus à Lucifer. Dans le jour, c'est du monde comme les autres mais sur le coup de onze, ça se change en bête jusqu'au petit jour. On peut les délivrer, en les faisant saigner et une fois qu'ils sont délivrés, cela ne paraît plus.

« Ce soir-là donc, j'avais veillé pas mal tard

chez ma vieille qui était ma blonde puisque j'étais encore garçon... elle avait un autre « cavalier » et vous comprenez les jeunes... quand on aime on tient à être le premier à arriver et le dernier à partir. L'autre le grand Gédéon que tout le monde appelait Ged, était parti vers les dix heures, mais je m'étais amusé encore un peu puis j'avais fait comme Ged... C'était l'automne et il faisait noir comme chez le père des Ténèbres... je vous avoue que je n'étais pas courageux beaucoup et que la route à Vert-Bois me paraissait pas mal longue... mais enfin, il fallait bien que je m'en retourne à la maison. Comme je passais chez les Bazin, j'entends tout à coup un grognement et je vois sauter dans le chemin. Je ne sais pas si c'était un animal ou un homme mais dans tous les cas c'était couvert de poils... la peur me prend, je me mets à courir, je vous assure que j'aurais donné cher pour voir ce qui me suivait sur les talons... Rendu à bout de souffle je m'arrête tout d'un coup et je me retourne, l'animal qui me suivait s'arrête lui aussi, met ses pattes de devant sur mes épaules et se met à me passer la langue sur la figure en

marmottant des bêtises. Je sors mon couteau que je tenais ouvert dans ma main et je l'enfonce comme je peux dans la masse de poils que j'avais devant moi, je visais surtout la tête, au troisième coup de couteau, j'entends un grognement de douleur, la bête lâche prise et je repars... Je n'ai pas besoin de vous dire que je filais mon mille. Le dimanche suivant je revis Ged à la messe, il avait une large coupure sur une joue et le soir il ne vint pas veiller chez le père Lanouette... Je tremblais encore en m'en retournant mais j'ai eu la paix et le loup-garou qui avait pensé me faire peur s'est trouvé bien puni puisque c'est cette aventure qui a avancé notre mariage d'au moins six mois. Cela n'empêche pas que c'était un vrai loup-garou et si je n'avais pas eu de couteau dans ma poche, je serais bien mort à courir. »

Les moins braves de la bande ne se sentaient pas du tout en sûreté dans ce fournil sombre. Dans les coins noirs on croyait apercevoir des faces grimaçantes ou des lutins endiablés... mais à bien regarder on dirait que cela remue... en effet, cela remue dans un angle, on entend de sourds grognements, puis une masse de poils

grisâtres saute sur les travailleurs qui se sauvent partout, on en voit sur les poches de grains au fond du fournil, en arrière du four, d'autres ont grimpé sur le petit grenier... C'est tout bonnement un drôle de la bande qui recouvert d'une « peau de carriole » s'est avisé de faire une bonne peur. Chacun sort de sa cachette et revient à la besogne...

Bientôt le plumage est fini et s'il ne survient pas d'autres loups-garous les jeunes après s'être restaurés dans un plantureux réveillon reprennent le chemin de « raccourci »...

Charles et Marie feront route ensemble se disant ces mille et une choses que seuls les amoureux trouvent à se dire, tandis que Jeanne et Marc se hâtent vers la maison. Marc s'était amusé pendant cette corvée mais en se retrouvant seul, l'ennui vint de nouveau s'installer chez lui... comme il regrettait ses folies de jeunesse et la préférence qu'il avait donnée à Cécile au détriment de Marielle. Celle-ci toujours en service chez les Durette ne venait que rarement chez son père depuis le retour de Marc, elle

espaçait ses visites et pourtant combien cela lui aurait été doux de savoir enfin le pourquoi de tant de tristesse et de souffrances morales qu'il avait semées sciemment sur sa route. Dans son désir de savoir, il n'entraînait aucun sentiment de rancune... l'abandon de Cécile lui paraissait une monstruosité et pour rien au monde, elle n'aurait voulu en rencontrant Marc faire naître le regret de n'avoir pas su préférer la bonne vie campagnarde, à laquelle il était revenu presque de force, à l'existence brillante de la ville.

Et Cécile, que faisait donc Cécile ?... Personne à Saint-Paulin n'en entendait parler et jamais un mot d'elle ou une simple allusion. On eût dit que son souvenir était enfermé dans un tombeau autant et même plus que si elle eût été morte. Le jour n'était pas loin ou de nouveau elle reviendrait faire souffrir ceux qui l'avaient aimée et qui l'aimaient encore malgré son indifférence et ses torts.

V

– Madame Dastous ! il y a une lettre pour vous, dit un matin de mars, Philippe à la veuve.

– Une lettre !... Ce doit être Cécile ! En effet la pauvre vieille ne se connaissait aucun parent éloigné. Seule son enfant chérie courait le monde et n'avait jamais depuis sa séparation avec Marc donné signe de vie.

– Veux-tu entrer une minute et me dire ce qu'elle veut, cette pauvre enfant ? si tu savais comme je suis occupée d'elle... Et la vieille fondant en larmes, offrit un siège à Philippe.

– Je vais lire tout de suite, donnez... et même avant de prendre la chaise que la veuve lui avançait il regarda l'enveloppe... La lettre vient de Québec, dit-il.

– Bon, elle est revenue à Québec, lis vite.

Philippe dépliant la feuille mince couverte

d'une écriture aux lettres difficilement formées :

« Ma vieille maman,

Ma lettre ne t'apprendra rien de bien joyeux, j'arrive de l'hôpital, je suis bien malade et je veux retourner à Saint-Paulin. Envoie-moi quelqu'un pour me chercher car je pense bien que je ne suis pas capable de me rendre seule. Si tu savais comme j'ai hâte d'être rendue à la maison ! Mon ancienne voisine chez qui je suis en attendant des gens de chez-nous, me dit que Marc est chez son père. S'il consent à venir me chercher, j'en serais bien contente.

Ta Cécile. »

– Cette pauvre enfant, murmurait la vieille, elle ne dit pas ce qu'elle a et depuis combien de temps elle est malade... Penses-tu, Philippe, que Marc voudra ?...

– Je ne sais pas moi... si vous voulez, je peux bien lui dire que vous voulez le voir...

– C'est cela, tâche de le rencontrer, hein, mon

petit Philippe et tu me l'enverras tout de suite...

– Je vais lui dire en passant... bien le bonjour, Madame Dastous et si vous avez besoin de nous autres, ne vous gênez pas.

– Merci, mon garçon, vous êtes bien bon de m'aider toujours comme vous le faites. Dieu vous le rendra certain, parce que des voisins comme vous autres, c'est rare.

Philippe, en passant chez les Gros-Jean demanda à Marc de se rendre tout de suite chez la veuve, ce que Marc fit. De temps à autre, il allait chez sa belle-mère avec sa petite et chose étrange, ni l'un ni l'autre ne parlait de Cécile.

La pauvre vieille savait que sa fille avait tort, qu'avec un peu de bonne volonté elle se serait fait un foyer heureux. Malgré son grand amour pour cette enfant unique, elle comprenait le tort qu'elle avait eu elle-même en l'élevant à tous ses caprices, pour cela elle pardonnait à Marc les petits travers qu'il avait dû avoir lui aussi.

Dès que Marc fut arrivé, Madame Dastous lui fit lire la lettre de Cécile puis elle demanda.

– Iras-tu la chercher ?...

– Si elle n’était pas malade comme elle le dit, je n’irais pas, mais par pitié... et ensuite les voisins ne sont pas obligés à elle... il faut bien que j’aïlle. Je vais m’informer de l’heure des trains et demain soir si elle peut s’en revenir nous serons prêts d’arriver. Si elle ne peut pas faire le voyage, je la mènerai à l’hôpital. Dans tous les cas, je pense bien que vendredi ou samedi je serai de retour...

– Tu l’amèneras en arrivant, j’ai hâte de la revoir ma pauvre Cécile.

– Ne vous inquiétez pas... elle veut peut-être revenir et ne sait comment faire... elle sait qu’une fois rendu à Québec, je ne la laisserai pas là, même si elle est en bonne santé.

– J’espère bien qu’elle n’est pas trop malade et que c’est un prétexte comme tu dis pour nous revenir. Va la chercher, mon Marc...

Cécile comme elle le disait sur sa lettre, était bien malade. Ses poumons étaient atteints et le docteur dit à Marc après un rapide examen :

– C’est une question de temps, de mois tout au plus, avec les bons soins, de l’air, du soleil, vous la prolongerez, mais elle est finie...

Il ramena donc Cécile chez sa mère, se gardant bien de répéter ce que le spécialiste lui avait dit... afin de ne pas contrister la vieille qui jouissait de la présence de son enfant retrouvée.

L’infidèle avait vu Marc s’occuper tout le long du trajet de son confort et de ses goûts ; sans cesse, il l’entourait de mille attentions, de petits soins et sous le charme de cette nature aimante qu’elle avait méconnue et d’où la rancune était bannie, le remords qui depuis longtemps rongeaient le cœur de cette épouse oublieuse de ses devoirs, se fit enfin jour. Humblement elle demanda pardon de toute la peine qu’elle lui avait causée par sa légèreté et son amour des choses frivoles.

– Vois-tu, lui dit-elle, j’étais jeune et j’aimais tant cela les belles toilettes et tout ce qui brille !... Quand j’étais petite, si maman avait étouffé en moi ce désir insatiable de chiffons et de rubans, peut-être que ma vie n’aurait pas été ce qu’elle a été. Je sais que c’est fini, je m’en vais et je suis

heureuse. Dans quelques mois, ce sera tout... Je sais que je vous ai fait souffrir, ma mère, toi, ma petite, tes parents et jusqu'à cette pauvre Marielle qui doit m'en vouloir beaucoup, mais maintenant je veux réparer, je ne veux pas arriver là-haut les mains vides... j'espère que ma bonne volonté sera récompensée... tu m'aideras dis. Marc pleurait... il promit de lui aider dans son œuvre de réparation et calmée, la malade consentit à prendre un peu de repos.

Il fallait que Cécile se sentît gravement atteinte pour s'humilier et reconnaître ainsi ses torts.

Les premiers jours qui suivirent son retour à Saint-Paulin furent pénibles pour la jeune femme. On ne rompt pas impunément avec tout un passé de saines traditions et ceux qui piétinent sur place en désirant de toutes leurs forces « vivre leur vie » en désertant le devoir, se trompent étrangement. Tôt ou tard, il leur faut retourner en arrière, revenir au point de départ en déplorant les heures perdues de leur jeunesse vagabonde.

Peu à peu l'ambiance de la nature paisible, l'affection qui lui était témoignée à chaque instant eurent raison de ce cœur qui jusque-là n'avait vécu que pour le plaisir. Regrettant ses erreurs passées et le chagrin qu'elle a causé à sa vieille mère, Cécile s'efforce de réparer le mal qu'elle a fait inconsciemment peut-être. Elle redevient enfant, se fait câline et aimante, elle s'efforce d'être gaie, de sourire, mais son manège ne trompe personne. De jour en jour, la vieille maman voit diminuer les forces de sa pauvre enfant. Sa figure émaciée, ses mains diaphanes, ses quintes de toux malgré le désir de ne pas se faire entendre, ses yeux douloureux malgré l'effort, disent assez que tout est fini.

VI

Pourtant en ces jours ensoleillés d'un printemps hâtif, Cécile se sent revivre de nouveau. Par un après-midi radieux de ce mois d'avril qui nous amène les beaux jours, bien enveloppée de chaudes couvertures de laine, Cécile est assise sur la galerie et s'amuse à regarder Charlotte qui joue près d'elle. Une douce somnolence s'empare de la malade tandis que les chauds rayons du soleil versent en elle le désir de vivre encore pour voir grandir sa petite... La mort est bien difficile à envisager de près...

– Regarde donc maman, la dame qui vient là-bas, dit la petite.

Cécile relevant la tête reconnut Marielle qui revenait du village. Depuis longtemps elle désirait rencontrer son ancienne amie, ne sortant pas, elle n'osait la faire demander ; chaque jour, elle guettait l'imprévu ou le hasard qui amènerait

Marielle sur son chemin.

– La connais-tu maman, la dame ?

– Oui, ma petite, je la connais et je veux lui parler, tu vas demander à grand-maman d’apporter une chaise et tu iras ensuite faire dodo comme une grande fille...

La petite fit comme sa mère demandait. Celle-ci maintenant voit Marielle de son pas actif s’approcher. Elle longe la clôture car en cette saison des neiges fondantes, les chemins sont bien mauvais pour les piétons. Marielle à son tour voit Cécile et ralentit son allure... Tout un monde de souvenirs reviennent à sa mémoire... c’est la première fois depuis les noces anciennes où Cécile sans vergogne lui avait volé Marc pour la danse que Marielle revoit Cécile... que ce temps lui paraît loin !... celle qui l’a tant fait pleurer est là... elle attend son pardon, elle va mourir. Marielle, malgré les révoltes de son amour-propre n’est-elle pas chrétienne !...

À plusieurs reprises depuis le retour de l’infidèle, la petite avait senti le désir de la voir et de lui parler du passé... mais toujours elle

résistait, se sentant incapable de revoir sans pleurer celle qui avait brisé son rêve d'amour. « Il y en avait tant d'autres qu'elle aurait pu avoir, pourquoi m'avoir volé Marc ?... » se répétait Marielle.

À petits pas, à cause des mauvais chemins, la voyageuse avançait, elle portait sous le bras un paquet de linge. Résolument quand elle fut devant la maison, elle avança vers Cécile.

– Bonjour Cécile, dit-elle à la malade en lui tendant la main.

– Bonjour Marielle, tu es bien bonne d'être arrêtée un peu... depuis mon retour je désirais te voir... veux-tu t'asseoir, tu parais fatiguée ?...

– Je ne suis pas fatiguée, mais je vais m'asseoir un peu pour te tenir compagnie, il est encore de bonne heure.

– Trois heures seulement, tiens prends cette chaise et repose-toi un peu.

– Les chemins sont bien mauvais... Ce n'est pas le temps de faire des promenades et cependant je me promène pareil... Mais ta petite

n'est pas ici ?... il me semblait de l'avoir vue en arrivant ?...

– Je viens de l'envoyer se coucher un peu, elle a si bon cœur, elle a toujours peur qu'il me manque quelque chose... je suis obligée de la gronder pour lui faire prendre un peu de repos surtout dans l'après-midi. Sais-tu que tu n'es pas changée, Marielle ? tu parais jeune et bien portante. Travailles-tu toujours chez les Durette ?

– Jusqu'à aujourd'hui, j'ai fini mon temps à midi et là, je m'en vais chez nous pour aider à maman pour le grand ménage et l'ouvrage du printemps. Céline n'est pas capable cette année et je vais leur donner un coup de main. Il y a tant d'ouvrage le printemps chez les cultivateurs. Demain papa veut tondre les moutons et je veux lui aider. Et toi, comment vas-tu ?...

– Pas toujours bien ma chère, il y a des journées qui passent assez vite et d'autres qui ne finissent plus... et les nuits donc ? que c'est long une nuit sans dormir et tousser à rendre l'âme ! Je sais que c'est fini et pourtant j'espère encore, c'est si beau la vie, surtout le printemps !...

– Tu fais bien d’espérer, ma chère amie, il me semble qu’avec des journées comme celle d’aujourd’hui, tu dois te sentir plus forte ?...

– Un peu plus forte et meilleure surtout ! Vois-tu, Marielle, quand on est en bonne santé, on ne pense pas que la maladie peut venir et surtout on ne pense pas que les autres peuvent souffrir par notre faute... Moi j’ai toujours vécu pour moi, je ne me suis jamais occupée de ceux qui étaient près de moi et je les ai faits souffrir... ma mère a été la première, elle n’a pas su m’élever et faire de moi un caractère maniable et bon, je l’ai fait souffrir par mon indifférence. Quand elle a eu sa grande maladie, tu l’as soignée à ma place, j’aurais dû venir mais je me fiais aux autres et j’avais peur qu’elle meure et me laisse pauvre et avec des dettes... je me disais les autres s’arrangeront... Jeanne m’a conté combien tu as été bonne et comme tu l’as bien soignée. Le bon Dieu a dû te récompenser mais moi, je ne t’ai pas prouvé ma reconnaissance de la manière que tu l’aurais aimée. Pour te remercier, je t’ai enlevé l’affection de Marc car il t’aimait et si je n’avais pas été là, il serait revenu à Saint-Paulin... Je l’ai

retenu à la ville non parce que je l'aimais... égoïste comme je l'étais, je ne pouvais aimer personne d'amour. Il me plaisait et son caractère conciliant me donnait l'assurance que toujours j'aurais le dernier mot... Tu pleures Marielle, tu vois comme j'ai été méchante, je ne me suis pas rendu compte combien tu aimais Marc et maintenant que je me sens mourir, tu ne sais pas comme je regrette toute la peine que je t'ai faite. Je me disais : Il y a d'autres garçons à Saint-Paulin, Marielle en mariera un autre... c'est ce que j'aurais fait moi... parce que je ne suis pas capable de m'attacher comme tu le fais... tu as du cœur et tu me le prouves en me pardonnant comme tu le fais... Quand je serai morte ma chère amie, prie pour moi et ne me garde pas rancune, s'il y a moyen de t'aider là-bas, je le ferai de grand cœur et tu seras heureuse.

– Tu sais bien, Cécile, que je ne t'en veux pas, seulement je me demandais toujours pourquoi tu avais fait cela... J'en ai eu de la peine beaucoup, maintenant je n'y pense plus et quand je te vois si malade et si faible, je serais prête à faire n'importe quel sacrifice pour que tu reviennes à

la santé. Il me semble qu'à présent vous vous comprenez mieux Marc et toi, tu ne serais plus égoïste ni si fière et lui serait plus heureux.

– C'est quand le bonheur est passé qu'on cherche à le retenir, non Marielle c'est bien fini va... c'est une question de jours, une semaine, quinze jours, un mois peut-être, ce sera fini et c'est bien ainsi. Maman aura soin de ma petite en attendant que Marc refasse sa vie, comme il l'aurait voulu...

Marielle se leva pour partir et Cécile ne la retint plus.

Par un clair matin d'avril, alors que tout renaît à la vie, à l'amour, que les oiseaux reviennent vers le nid de la saison dernière, l'âme de Cécile s'envole légère vers l'Au-delà. Elle s'est purifiée par la souffrance et par le généreux sacrifice d'une vie qui aurait dû se continuer encore longtemps suivant les vues humaines.

Cécile n'est plus et le glas qui tinte a son écho dans l'âme endolorie de Marc, la disparue lui semble plus chère après les souffrances de sa longue maladie et les affres d'une agonie

douloureuse. Sans cesse il revoit ces traits figés dans l'immobilité de la mort. Il sent que son souvenir sera toujours là pour le maintenir dans le droit chemin et les promesses qu'il a faites à Cécile mourante seront bien gardées.

Pour obéir à un dernier désir de celle qui n'est plus, Marc et sa petite fille demeurent avec Madame Dastous.

Charlotte a des attentions charmantes pour sa grand-maman et la pauvre vieille en voyant la petite si gentille, toute menue, mettre dans la maison si longtemps solitaire les rires et le babil d'autrefois, elle se sent revivre. Peu à peu devant la gentillesse de l'enfant et la prévenance attentive de Marc, Madame Dastous ne se sent plus abandonnée. Elle a confiance en Marc et ses bontés pour elle ne sont pas perdues, car elle ne tarit pas d'éloges sur le compte de ce bon cœur qui loin de chercher ailleurs l'oubli de son chagrin, accomplit avec joie son acte généreux.

De temps à autre, il va faire un tour chez le père Baptiste, il y conduit Charlotte quelquefois pour la faire jouer avec Jean-Paul qui est presque

un petit homme. Et les jours continuent dans leur monotonie n'apportant que la variante des travaux quotidiens.

VII

Après le grand ménage et les travaux du printemps, Marielle est restée aider à sa mère. Une nouvelle héritière, fille de Georges et de Céline étant venue prendre sa place au foyer dans la petite personne d'un gros bébé joufflu. Marielle de bon cœur a consenti à rester encore afin que sa mère ne soit pas surchargée d'ouvrage.

Charles et Marie furent invités à être le parrain et la marraine de cette nouvelle arrivée.

Dès les deux heures de l'après-midi, par un beau dimanche de la fin de mai, Charles se rendit chercher sa « commère »... chez le père Gros-Jean. Pendant le trajet ils se firent bien des confidences car ils n'avaient pas souvent l'occasion de parler sans témoins.

Le père Baptiste était tout joyeux et en cette circonstance, suivant en cela l'exemple de nos

« vieux », il sortit la bouteille de rhum et traita ses gens, puis on se mit en marche vers l'église. Le bébé bien enveloppé dans de chaudes couvertures était porté par une vieille du voisinage. Georges et la porteuse prirent la grosse voiture « le quatre roues », Charles et Marie les suivaient dans une jolie voiture découverte.

– Il ne faut pas que j'oublie le nom que Céline m'a donné, répétait Marie.

– Aimes-tu ce nom-là, toi ? demanda Charles.

– Arthémise ?... Oui, c'est un beau nom. Toi, tu ne l'aimes pas ?...

– Non je ne le trouve pas de mon goût. Il y en a tant de beaux petits noms qu'on peut donner sans prendre ces noms-là qui disent rien...

– Elle a peut-être de ses parents qui s'appellent comme ça, une tante ou une cousine ?...

– Je ne pense pas, si elle en a, elle n'en parle pas. Je te dis, moi, répliqua Charles que mes enfants plus tard ne porteront pas des noms vieux et laids comme ça. Es-tu de mon idée ?...

– Oui, certain, répondit en rougissant la petite fiancée et toute une bande de têtes joyeuses défila devant ses yeux.

– On aura encore le temps d’en parler plus tard, reprit Charles.

– C’est certain que nos filles ne s’appelleront pas Arthémise ni Euphémie...

– Encore moins Sophronie !...

– Ni Seniorita... Et tous les deux partirent d’un grand éclat de rire...

Marie n’oublia pas le nom de la petite et celle-ci en fille sage ne fit pas trop la grimace pendant la cérémonie.

En revenant de l’église les projets mille fois revus et amplifiés des jeunes revinrent de nouveau.

– Si tu veux, dit Charles à sa fiancée, au lieu d’attendre aux Fêtes, nous nous marierons après les travaux.

– J’aurais aimé mieux attendre parce que Marc est en deuil et nous ne pourrons pas nous amuser autant...

– À l’automne cela fera six mois déjà que Cécile sera morte et puis nous serons chez-nous plus vite. Si tu savais comme j’ai hâte d’être dans ma maison et de faire tout ce que je voudrai sans que le père soit toujours là pour essayer de me conduire...

– Oui, je sais qu’il est sévère le vieux et pas toujours commode...

– Et puis tandis qu’il est bien disposé profitons-en, il veut nous donner un beau cheval, avec la voiture que nous avons là, si nous retardons trop, il pourrait bien se tourner et ensuite on aurait de la misère à avoir seulement une vache...

– Si tu penses que c’est mieux à l’automne... Lui en as-tu parlé à ton père ?...

– Oui et il dit qu’à ma place il serait marié déjà... tu vois qu’on peut se dépêcher.

– Dans ce cas je me ferai aider par Jeanne à finir ma couture.

– Quand nous serons mariés tu pourras coudre et en faire de la dentelle... tu ne seras pas pressée

à la maison.

– Tu crois cela toi... si tu savais comme il y a de l'ouvrage à faire quand on commence...

– D'abord que tu me feras de la bonne soupe de temps en temps pour commencer, cela va faire...

– Mais cela ne fera pas longtemps, rien que de la soupe à manger, je te vois !...

Pendant le souper auquel on avait gardé Marie, il ne fut donc question que des noces et comme chacun plaidait pour Charles, on fixa la date après les récoltes, à la fin de septembre.

Marielle trouverait donc l'occasion de s'employer sans retourner chez les Durette et Céline se montra contente de sa décision de rester encore une partie de l'automne.

– Ils s'en chercheront une autre, disait-elle à Marielle, tu es bien avec nous autres... De voir Marielle revenue à la maison, désireuse d'y rester cause une grande joie à Céline, cependant elle se demande souvent si les visites de Marc ne seraient pas pour quelque chose dans cette

nouvelle résolution de Marielle. Quand elle voit Marc arriver pour veiller, deux ou trois fois la semaine, en malicieuse, elle fait un clin d'œil à Marielle mais celle-ci ne bronche pas... même, après les grosses journées d'ouvrage, la jeune fille monte à sa chambre sans s'occuper de Marc qui cause avec les hommes.

Maintes fois le dimanche après-midi, Marielle arrête voir Madame Dastous, après les Vêpres pour jaser un peu. Elle sait que Marc se rendra chez elle mais profitant de ces quelques heures de répit, elle les donne avec plaisir pour distraire la pauvre vieille.

« Elle ne l'aime plus », se dit Céline inquiète et en femme curieuse elle cherche à approfondir ce mystère. Tout en paraissant n'y pas prêter attention elle suit le petit manège de Marc et de Marielle. Marc ne paraît pas remarquer Marielle et cependant il ne perd aucun de ses mouvements, il ne se froisse pas quand elle se retire et même quand il sait qu'elle n'est pas à la maison il s'y rend comme à l'ordinaire. De temps à autre, il amène Charlotte pour jouer avec Jean-Paul et

paraît heureux quand Marielle ou madame Baptiste s'amuse avec la petite.

Tout sentiment de rancune s'est éteint dans le cœur de Marielle. Chrétieusement elle a pardonné à Cécile et chaque jour sa prière se fait fervente pour celle qui fut son amie ; c'est sans amertume qu'elle pense maintenant au passé. « C'était pour arriver ainsi, se dit-elle, c'était ma destinée. » Les gens du peuple croient facilement à ce mot : Destin ! Leur arrive-t-il une joie, ils se disent : C'est la Providence ! et ils ont raison ; la vie leur est-elle méchante, ils se disent de même : C'était ma destinée, c'est Dieu qui l'a voulu, et ils ont mille fois raison encore. Bravement ils accomplissent leur devoir sans s'inquiéter des jours à venir.

Chez Marielle les jours passent vite. Les hommes, Georges et Charles et quelquefois le père Baptiste, sont souvent partis de la maison. Durant la morte saison, entre les semences et les foins, ils vont sur la terre des « Coteaux » remettre tout en ordre. Ce n'est pas trop de toutes les journées perdues pour faire les petites

réparations car les nouveaux époux iront s'établir là-bas après les noces. Quand les hommes sont ainsi partis, Marielle doit surveiller la basse-cour, aller chercher les vaches le soir, voir à ce que les moutons ne passent pas dans le grain, etc.

Les garçons ont monté un poêle dans la maison et de temps à autre Marielle avec sa future belle-sœur se rendent faire le dîner des hommes et donner « les plans » quant à la disposition des armoires, des garde-robes et à la couleur de la peinture employée.

Elle est heureuse la petite fiancée, elle parle de l'avenir avec joie, sans cesse elle demande l'avis de Marielle sur le choix des meubles simples pourtant qui orneront son nouveau logis.

Les jeunes ont ainsi l'occasion de se rencontrer souvent, il leur arrive aussi parfois d'avoir de la visite. Par cette après-midi chaude de juillet alors que les hommes peignent les chaises et que les filles époussettent au grenier, voici qu'une vieille quêtuse, renommée comme tireuse de cartes, apparaît au bout de la montée...

– Tiens voilà la mère Liza, dit Charles, c'est le

temps de faire descendre les filles... et sans cérémonie, sans même changer de place, il appelle : Marie, Marielle, descendez vite !...

Une tête curieuse apparaît à la fenêtre ouverte puis une frimousse rieuse, en tourbillon, les deux jeunes filles arrivent sur le perron en même temps que la vieille.

– Bonjour Liza, disent en chœur les jeunes.

– Bonjour, bonjour mes amis, avez-vous de l'eau à me donner ?...

– Il fait chaud après-midi, hein la mère ?... dit Georges.

– Merci ma petite, dit la vieille à Marielle en lui rendant son verre. Le bon Dieu te le rendra.

– Cela ne vaut pas la peine, si vous en voulez d'autres, la fontaine est proche...

– Non merci, je vais me reposer un peu et ensuite je continuerai mon chemin.

– En attendant voulez-vous tirer aux cartes pour nous autres ? demanda Marie.

– Oui ma petite, mais tu comprends que je

n'en dirai pas long parce que les cartes c'est un peu comme le monde, ça parle rien quand c'est prêt... Il y a des journées qu'elles sont de bonne humeur mais d'autres jours, elles disent rien...

– On peut toujours essayer... dit Marie en s'approchant de la vieille. Celle-ci tira un jeu de cartes de sa poche et commença ses horoscopes. Elle promit du bonheur, de la joie aux fiancés, à Georges beaucoup d'enfants et à Marielle la réalisation de ses rêves...

– Je vois rien que de la joie partout... Bon vous êtes contents les enfants... À présent je me sauve.

Charles lui donna quelque menue monnaie et la vieille clopin-clopant reprit la grand-route.

– Ce n'est pas drôle de toujours passer comme cela d'une maison à l'autre, dit Marie, et les jeunes se remirent à l'ouvrage...

VIII

Les Gros-Jean et les jeunes chez le père Baptiste ont décidé de travailler ensemble afin de se débarrasser des « foins » plus de bonne heure. Il leur reste encore beaucoup à faire pour mettre la maison des « Coteaux » en ordre et les dernières semaines avant les noces furent bien remplies.

Dès les cinq heures du matin, le père Baptiste revenant d'aller chercher les vaches, interroge l'horizon et quand la journée promet d'être belle, il se hâte vers la maison afin d'éveiller ses gens et de les mettre sur pieds...

– Vite les enfants, crie-t-il, l'ouvrage nous attend...

Les jeunes, tout endormis, caressant un peu l'oreiller, puis secouant ce qui leur reste de sommeil, font leur toilette à la course et descendent à la cuisine. Ils se rendent ensuite voir

aux chevaux pendant que les femmes s'occupent de la traite des vaches, puis après un copieux déjeuner, ils se rendent aux champs.

À certains jours ils vont chez les Gros-Jean quand il y a beaucoup de foin à terre. Les filles vont aider aux hommes dans l'après-midi. Pendant que Marielle et Jeanne mettent le foin en « veillotes », Marie, grimpée sur la « charrette » foule les fourchetées de foin que les garçons lui donnent.

Parfois les rayons du soleil se font ardents et les filles malgré le grand chapeau de paille tressée qui les protège, ont néanmoins la figure toute rouge et ruisselante de sueur ; les gars eux aussi ont les bras, le cou et le visage brûlés par le soleil. Georges et Marc chargent un voyage tandis que Charles et Marie en chargent un autre. Souvent l'ambition se met de la partie, les gars travaillent afin de ne pas se faire devancer par les amoureux... Les ripostes joyeuses, les mots drôles font oublier le travail et dans le temps de le dire, les voyages sont chargés. Les hommes conduisent alors les charrettes à la grange et

jettent le foin dans les « tasserries », pendant ce temps les filles, confortablement installées à l'ombre d'une « veillotte » devisent sur les toilettes et le trousseau de la mariée.

– Moi, dit Jeanne, j'aimerais mieux attendre à l'hiver, on aurait plus de temps pour finir l'ouvrage qui est commencé.

– J'aimerais mieux moi aussi, réplique Marie, mais Charles veut que ce soit après les travaux et comme il dit, je pourrai coudre encore après mon mariage.

– Je vais toujours bien mettre de mes cheveux dans les coutures de ta robe, dit Jeanne en riant.

– Tu n'as pas besoin de cela, répond Marielle, Philippe ne va pas chez vous pour rien...

– Oui, il vient chez nous parce que tu n'as pas voulu de lui... je le sais va... la mère Dastous m'a tout conté, dans ce temps-là, tu aimais Marc et tu te fiais sur lui... ce pauvre Marc, il doit voir à présent comme il a été fou...

– Cécile l'a laissé seul avec sa petite Charlotte

après l'avoir ⁽¹⁾ souffrir pendant trois ans, répliqua Marie, et de plus il est obligé à présent à Madame Dastous tandis qu'avant il était seul au moins.

– Madame Dastous ne l'embarrassera pas longtemps, répond Marielle, elle est bien changée la pauvre vieille depuis la mort de Cécile, moi, cela me dit qu'elle n'ira pas aux Fêtes.

– Oui, mais il lui restera toujours la petite et si elle grandit avec les idées que sa mère avait, ce ne sera pas drôle d'élever cette enfant-là. Tant qu'à moi, dit Marie, j'aime mieux que ce soit une autre, je n'aurais pas la patience.

– Les hommes arrivent... vite à l'ouvrage... et Marie se levant éparpilla autour d'elle tout un nuage de « balles de foin »...

– Allons les vieilles filles, on vous attend, cria Charles.

Des protestations joyeuses s'élevèrent de la veillotte où Jeanne et Marielle restaient cachées.

– Nous allons finir de bonne heure ce soir, je

¹ Dans l'édition originale, il manque ici un mot.

pense, dit Marc en passant près de Marielle.

– Tant mieux, nous aurons le temps de nous reposer un peu, répondit celle-ci en remettant son grand chapeau de soleil...

Chaque jour, Marc et Marielle avaient l'occasion de se rencontrer, maintes fois pendant ces travaux faits en commun ils se trouvaient seuls, cependant jamais un mot du passé n'était prononcé ; ils étaient bons camarades, se parlaient à l'occasion, s'aidaient dans les travaux de la ferme, personne à les voir si calmes, si sûrs d'eux-mêmes, n'eût pu dire qu'autrefois, l'émotion qui aujourd'hui faisait battre les cœurs de Charles et de Marie, avait été aussi leur partage.

Adroitement Marielle évitait autant que possible toute rencontre, on eût dit que son cœur était fermé à toute pensée d'avenir.

Dans ses fréquentes visites à Madame Dastous, elle parlait de choses indifférentes, des projets des jeunes fiancés et surtout de Cécile disparue. Sans cesse le souvenir de la morte revenait et la vieille sentant combien sa fille avait

eu tort, l'excusait et semblait plus joyeuse quand Marielle l'assurait de son bon souvenir.

– Qui sait, disait-elle à Madame Dastous, si à sa place, je n'aurais pas fait pareil...

– Marc est bon pour moi, reprenait la vieille, quand je serais sa mère il ne serait pas meilleur... il est prévenant, il a bon cœur, sûrement il mérite d'être heureux et je lui souhaite bien. Je sais qu'il ne parlera pas de se remarier tant que je serai là, il craindrait de me faire de la peine, mais quand le temps sera venu, je veux qu'il refasse sa vie, qu'il se marie à son goût, comme il le voulait autrefois...

Marielle ne répondait pas, elle baissait les yeux et laissait dire. Souvent au cours de ses visites, Charlotte venait se blottir sur ses genoux, Marielle lui parlait doucement comme on parle aux petits qui n'ont plus de mère. Un jour, Marielle s'étant amusée plus que d'habitude, Marc entra comme elle se préparait à sortir, la petite voyant sa grande amie se lever, voulut la retenir et dans son langage enfantin, elle lui dit :

– Reste avec nous autres, veux-tu ?

Surprise Marielle ne répondit pas, Marc jeta un coup d'œil sur son ancienne amie rougissante qui se gardait bien de le regarder, ayant souhaité le bonsoir à Madame Dastous elle s'éloigna vivement.

La petite dépitée courut à sa grand-maman et répéta sa question :

– Dis donc, grand-maman pourquoi ne reste-t-elle pas avec nous autres ?... tante Jeanne quand elle vient, elle reste elle ?...

Madame Dastous répondit doucement.

– Plus tard, elle viendra peut-être, et regardant Marc elle continua... c'est bien ce que tu aurais de mieux à faire...

Oui, il le savait bien, mais voudrait-elle ?

IX

Les récoltes sont finies. Les granges regorgent de gerbes dorées aux grains pesants et bien fournis.

Un jeudi de la fin de septembre, le père Baptiste et le père Gros-Jean se rendent au presbytère faire écrire les bans. Charles et Marie se marieront dans la dernière semaine de septembre. Bien installés dans le « quat'roues » du père Baptiste, les deux vieux devisent joyeusement. Ils arrivent enfin à leurs vues, car depuis longtemps ce mariage était leur préoccupation et le sujet de leurs conversations.

– Mon garçon vaut ta fille, avait dit le père Baptiste, je veux lui donner la terre des « Coteaux » et pour aller là-bas, il lui faut une femme pour tenir sa maison. Tu comprends comme moi que les bâtisses se brisent et que la terre perd de sa valeur, il faut quelqu'un pour y

voir de près...

– Oui, oui, avait répondu l'autre, mais tu sais que ma fille, si elle part de la maison, cela m'ôte deux bras pour travailler... enfin j'aurais dû m'en douter quand il a commencé à se traîner les pieds ton Charles... à présent il est trop tard... le garçon lui avient, il m'a l'air débrouillard, capable de la faire vivre, c'est correct, on va faire les noces...

Et voilà comment les deux vieux par cet après-midi de septembre s'en vont, au trot de la « blanche » faire écrire les bans.

Monsieur le curé était dans son jardin, au premier appel de la servante, il se rendit à son bureau. La démarche ne le surprit pas, car à la campagne les nouvelles de cette nature sont connues longtemps à l'avance... Il félicita ses deux braves paroissiens de la bonne idée qu'ils avaient eue de retenir leurs enfants près d'eux et de les placer sur une terre...

– Ils sont vaillants tous les deux, forts et habitués à l'ouvrage, cela va sûrement faire l'affaire de la terre des « Coteaux » qui depuis plusieurs années manque d'un peu de

surveillance..

– C’est vrai M. le Curé, répondit le père Baptiste, quand j’ai acheté cette terre-là, c’était un peu négligé et avec tout l’ouvrage qu’on a à la maison, on ne pouvait pas toujours se rendre pour faire les petits ouvrages qu’il aurait fallu... à présent cela va aller mieux.

– Et l’autre, la Jeanne ? demanda le vieux curé, qui en bon père de famille s’intéresserait à chacun de ses paroissiens, ce sera son tour bien vite, je suppose ?...

– Je ne sais pas, répondit le père Gros-Jean. Il y a Philippe qui vient faire son tour de temps en temps, mais il n’a pas parlé encore... elle n’est pas pressée la Jeanne, elle a bien le temps...

– Et Marc, il ne parle pas de retourner en ville ? demanda le curé en badinant.

– Oh ! non, il n’en parle plus de la ville, je ne pense pas que cela le reprenne de sitôt...

– Bon, tâchez de le garder avec vous et de le faire marier avec une de nos bonnes filles comme Marielle, par exemple, dit le vieux prêtre en se

tournant du côté du père Baptiste.

– Ah ! moi, je ne m'en mêle plus, dit le vieux, ils feront comme ils voudront, je m'en suis mêlé une fois et je l'ai assez regretté...

– Vous avez eu raison et vous n'avez rien à regretter, reprit le curé, vous verrez que tout s'arrangera bien quand le temps sera venu...

Et les vieux reprirent le chemin du retour.

Le dimanche à la grande messe, le mariage fut annoncé et dans l'après-midi eut lieu le contrat.

C'est tout un événement à la campagne quand on voit passer le notaire. Ceux qui ne savent rien ou qui ont oublié demandent curieusement.

– Tiens, le notaire, où va-t-il !...

– Un tel a publié, il doit se rendre pour le contrat...

D'autres fois le notaire passe aussi mais c'est pour un testament, alors les vieux baissent la tête en se disant que leur tour viendra de donner « leur bien » et cela les chagrine parce qu'ils se sont attachés de toutes leurs forces à cette terre paternelle sur laquelle ils ont tant peiné.

Donc cet après-midi-là le notaire se rendait chez le père Gros-Jean pour le contrat de mariage de Charles et de Marie...

Une fois les sujets de conversation ordinaires épuisés, on se mit à causer affaires. Le père Gros-Jean, le père Baptiste, les deux fiancés, Georges et Marc comme témoins, passèrent dans le grand salon aux fauteuils accueillants, aux cadres anciens.

Le père Baptiste avec une pointe d'orgueil fit l'énumération de tout ce qu'il voulait donner pour aider les jeunes à partir leur ménage. Outre la terre des « Coteaux » qu'il leur remettait moyennant une rente de \$100.00 par année sa vie durant, il leur donnait un cheval, deux vaches, deux moutons, des poules et du ménage de maison. Quand vint le tour du père Gros-Jean, il donna lui aussi la liste de ses dons : une vache, deux moutons, des poules, du linge de maison, un rouet, deux pièces de flanelle de trente aulnes et un coffre bien rempli de linge.

Quand tout fut fini, après lecture faite, la fiancée rougissante vint mettre sa signature, puis

Charles signa à son tour ; les deux ne sachant pas écrire touchèrent la plume puis les deux témoins signèrent.

Madame Gros-Jean passa ensuite un verre de vin et le notaire reprit sa voiture. Quant aux autres, ils restèrent à souper.

Les heureux fiancés, le cœur rempli de joie causaient gaiement pendant que les vieux projetaient mille moyens de venir en aide à leurs enfants. Il fut convenu que les travaux de la terre se feraient en commun pendant quelques années afin de leur donner la chance d'acheter les instruments aratoires petit à petit et à meilleur marché.

– Le temps est passé, disait le père Baptiste, où le lendemain de la noce, la mariée prenait le champ pour aider son mari à ramasser des roches ou à couper à la faucille... les petites dames d'à présent, elles viennent aux foins, un peu aux récoltes, elles nous aide pour semer et arracher les patates et ensuite, elles se reposent...

– Oui, mais pensez, le père, qu'il y a bien plus d'ouvrage dans nos maisons que dans l'ancien

temps aussi... reprenait Madame Gros-Jean, prenant la défense des jeunes... Autrefois, le ménage se faisait une fois par année, à présent ce n'est plus pareil, il faut laver les planchers bien plus souvent sans compter la couture... Nos grands-mères s'habillaient en flanelle et en étoffe, c'était meilleur que le coton...

– Et plus chaud aussi... reprit le père Baptiste...

Toute la soirée fut employée à parler du bon vieux temps... et de la noce prochaine.

X

Le mariage eut lieu le mardi matin. Les filles amies de la mariée s'étaient mises dans les premiers bancs à l'église afin d'entendre le « oui » traditionnel. Un dicton populaire veut que celui des deux fiancés qui donne son consentement d'une voix plus forte que l'autre aura le commandement de la barque conjugale, aussi sont-elles curieuses de savoir à l'avance lequel des deux conduira...

Immédiatement après la cérémonie, on se rendit chez le père Gros-Jean où eut lieu le déjeuner. Les nombreux invités s'empressèrent d'offrir aux mariés leurs vœux de bonheur. Chacun était heureux de les féliciter et de leur souhaiter de nombreux jours de joie parfaite...

Après une ronde ou deux de vin, on se mit à table. Jusqu'à une heure assez avancée de l'avant-midi, le festin dura. Une fois le premier

appétit satisfait, les mots joyeux commencèrent à égayer les convives ; chacun avait son histoire drôle, ses réparties pour faire rire. Au dessert, les chansons à boire et les refrains joyeux mirent tout le monde en verve et l'on se leva de table bien décidés à passer une journée joyeuse...

Vers les deux heures de l'après-midi, les chevaux tout pomponnés et les voitures garnies à profusion de roses de papier et de rubanelles multicolores conduisirent les mariés et la suite d'invités chez l'oncle Marcel qui demeurait au deuxième rang. On s'amusa encore pendant quelques heures, de nouveau les chansons à boire et les histoires se répétèrent, même un quadrille fut risqué au grand plaisir des jeunes qui avaient, disaient-ils, des fourmis dans les jambes... puis on continua chez le père Baptiste où devaient avoir lieu le souper et la veillée. Les invités, au nombre d'une cinquantaine se partagèrent en deux tablées, à la fin du repas de la première table, la petite Charlotte s'avança vers les mariés et leur dit un petit compliment qui fut très applaudi.

Quand le repas fut fini, on relégua les tables dehors afin de faire de la place pour la danse et la soirée commença.

Jeanne et Philippe agissaient comme suivants, ils eurent beaucoup à faire... leur rôle consistait à passer les rondes de vin ou les bonbons, à prier les gens de chanter et à demander les danseurs quand un quadrille achevait. Le « violonneux » n'eut pas beaucoup de temps à se reposer... pour lui donner du « bras » Philippe lui passait « un petit coup » de temps en temps... il continua ainsi jusqu'à la dernière corde de son violon.

Pendant que les jeunes se divertissaient à danser et à se faire la cour, les vieux et les gens mariés s'étaient retirés dans le grand salon où les femmes présentes purent admirer le tapis de laine travaillé en différentes couleurs par Marielle.

– On ne peut pas dire, conclut une des invitées qui s'y connaissait, tout le temps qu'il a fallu pour faire ce tapis-là.

– Elle en a eu de la patience de travailler comme cela pour les autres, reprit une voisine.

– C’est Céline qui va en jouir à présent, c’est vrai que Marielle n’est pas encore partie de la maison... et puis elle pourra l’emporter, je suppose, elle a travaillé assez pour le faire.

– C’est drôle, on ne voit pas Marc, il ne viendra pas peut-être, c’est vrai qu’il est en grand deuil.

– Il paraît que Philippe va pour tout de bon chez les Gros-Jean...

– Cela a l’air à cela puisqu’il est souvent avec Jeanne, je pense bien que s’il veut ce ne sera pas long... il a besoin d’une femme pour aider à sa mère.

– Sans compter que c’est un bon parti, un des meilleurs du rang.

– C’est drôle tout de même, ajouta une des vieilles à voix basse, que Marielle n’ait pas voulu de Philippe, c’est un bon garçon...

– Si elle aimait mieux Marc, la pauvre... se marier sans aimer, c’est pas mal triste...

– Elle a toujours bien fait d’attendre, elle va pouvoir l’avoir enfin son Marc.

– Vous pensez qu’elle va dire oui !...

– Tiens, elle attend rien que cela, si elle l’aime elle fera bien, il n’est pas aussi riche que Philippe, mais si elle l’aime comme cela, elle...

Marielle pendant cette causerie... était loin de douter qu’elle faisait les frais de la conversation de quelques vieilles en train de bavarder. Aussitôt la vaisselle serrée et les tables dehors, elle était montée dans sa chambre sous prétexte de voir à sa toilette, mais en réalité pour guetter l’arrivée de Marc.

Bientôt elle le vit avec quelques invités prendre la petite « montée » qui conduisait à la maison, alors elle descendit évitant de le rencontrer, puis passant par la porte de la cuisine elle prit un sac contenant des friandises et sortit de la maison. Vivement elle prit le chemin de « raccourci » et en une dizaine de minutes elle frappait chez Madame Dastous. Elle parla avec la vieille une partie de la soirée et lui fit goûter les douceurs qu’elle lui avait apportées...

– J’ai pensé, lui dit-elle, que vous passeriez la soirée toute seule, alors je suis venue vous

désennuyer un peu...

– Tu es bien fine Marielle et surtout tu as bon cœur, comme je voudrais que tu sois heureuse !

– Je suis heureuse Madame Dastous, je vous assure que je ne désire rien...

– Es-tu bien certaine de ce que tu dis là ?...

– Oui, je vous assure, Madame Dastous que je suis heureuse chez nous et...

– Mais si tu rencontrais un bon garçon comme Marc, interrompit la vieille, qui t’aimerait bien et qui sans être riche aurait de quoi à vivre, penses-tu que tu ne serais pas mieux de te marier que de rester vieille fille ?... Écoute-moi Marielle et suis mon conseil, Marc t’aime toujours et je suis certaine que même quand il était avec Cécile, il devait penser à toi. Charlotte a besoin de quelqu’un qui a bon cœur pour l’élever et moi aussi, j’ai besoin d’une fille pour remplacer celle que j’ai perdue. Ma maison n’est pas grande mais elle vaut quelques cents piastres, je veux la donner à Marc, le père Gros-Jean a seulement que ce garçon là et une fois ses deux filles

mariées, il va se donner à son garçon, ils ne sont pas riches mais c'est du bon monde et tu n'auras jamais de misère avec ces vieux là... ne fais pas la tête, oublie le passé et si Marc te parle un de ces jours, écoute-le. Je comprends que tu dois ressentir du regret pour tout ce qui s'est passé mais à présent c'est fini, refais ta vie... tu seras heureuse et en même temps tu feras un acte de charité en élevant Charlotte comme il faut.

Marielle ne disait rien...

– Dis-moi, reprit la vieille, que tu ne le refuseras pas... tu dois l'aimer encore un peu et tout ce qu'il a souffert doit te faire de la peine aussi...

– J'y pense toujours à Marc, répondit Marielle, mais pour dire que je le marierai certain, cela, je ne sais pas... Bon, à présent je me sauve à la maison, ils doivent me chercher les autres...
Bonsoir Madame Dastous.

– Bonsoir Marielle.

La jeune fille de son pas alerte refit le petit chemin qui la séparait de chez elle, en revenant

vers les siens, elle se rappelait cette autre soirée de noces où Marc et Cécile avaient dansé ensemble, lui, délaissant sa petite amie qui l'avait attendue avec tant de hâte... Il avait dansé, ne daignant même pas s'apercevoir que pour lui, elle avait ce soir-là une robe neuve... elle se rappelait son chagrin et sa fuite éperdue à travers les champs.

Chaque détail de cette soirée ancienne lui revenait à la mémoire... et sans y penser elle ralentit le pas afin de revivre plus longtemps ces minutes d'autrefois... Elle revoyait Cécile souriante et coquette, charmeuse par sa mine et par sa toilette pâle.

Marielle ne voulut pas se rencontrer avec Marc, elle ne s'arrêta pas à la cuisine où sans doute il causait avec les hommes... elle se rendit au salon, où les gens âgés et les femmes s'amusaient en écoutant les contes et les chansons comiques de l'un des invités.

XI

Marc, malgré son désir de rencontrer Marielle, n'osait cependant lui dire un mot d'explication sur le passé, il aurait voulu s'excuser auprès de son ancienne amie, l'occasion de la voir seule lui était fournie pourtant de temps en temps, mais à chaque fois la gêne l'avait retenu. L'attitude de Marielle n'attirait guère les confidences, elle se montrait bonne enfant, certes, toujours douce et de bonne humeur, mais ces confidences qu'autrefois elle avait tant désirées lui devenaient aujourd'hui importunes. Si le sujet de la conversation tendait à revenir sur ce passé qu'elle avait pleuré, vite un mot et une répartie ou même le silence avertissait Marc que tout effort devenait inutile...

Un jour même qu'ils se trouvaient tous les deux, Marc lui dit :

– J'aurais quelque chose à te dire Marielle ?...

– Pas aujourd’hui, lui avait-elle répondu, en continuant le travail commencé...

Cette réponse avait peiné Marc, il souffrait de la voir si distante de lui, leurs rencontres fréquentes avaient eu pour effet de rallumer le feu qui couvait sous les cendres... Autrefois il l’avait aimée pour ses jolis yeux, sa bonne mine et sa beauté un peu forte, mais en voyant Marielle pardonner généreusement à Cécile mourante, en la voyant entourer Madame Dastous de prévenances et de bontés, il résolut de conquérir de nouveau ce cœur de femme... aujourd’hui il l’estimait plus pour ses belles qualités d’âme, pour sa générosité et sa bonté que pour ses avantages physiques. Il comprenait l’étendue de sa perte le jour où il avait éloigné volontairement de lui ce trésor et il se sentait inhabile à le ressaisir.

Depuis le mariage de Charles et de Marie, Marc cherche en vain l’occasion de rencontrer Marielle, on dirait que le sort ne veut pas lui être favorable. Quand il se rend chez le père Baptiste, Marielle disparaît comme par enchantement, de

plus elle évite avec soin de se rendre chez Madame Dastous quand il est là et même depuis les confidences de la vieille, elle s'y rend beaucoup moins souvent...

Un jour de l'automne, le père Baptiste demanda à Marc de venir leur donner un coup de main pour battre au moulin.

– Je viendrais avec plaisir, répondit Marc mais Madame Dastous a la grippe, elle tousse beaucoup et je ne voudrais pas la laisser trop longtemps...

– Viens pareil, lui dit le vieux et Marielle ira garder...

Il fut fait comme le père avait dit, or, le battage au moulin dura moins longtemps qu'on s'y attendait et Marc put retourner de bonne heure chez lui.

Madame Dastous comme il l'avait dit, avait une grosse grippe et gardait le lit. En revoyant revenir Marc de bonne heure dans l'après-midi, Marielle crut à un accident ou à un tour...

– Nous avons fini pour aujourd'hui, dit Marc,

et je suis revenu tout de suite.

– Tu as bien fait, dit Madame Dastous, Marielle sera contente d’avoir un jeune homme pour parler... rester seule avec une malade ce n’est pas désennuyant...

– Je ne m’ennuie pas Madame Dastous, et je suis contente de vous rendre service. Si Marc a des commissions à faire, il peut en profiter tandis que je garde, il ne sera pas occupé de la maison.

– Non, non, Marc n’a pas de commission à faire, reprit vivement la vieille et il va passer l’après-midi avec nous autres. Viens t’asseoir ici Marc et toi Marielle approche-toi un peu. Aujourd’hui je veux essayer de réparer le tort que ma pauvre petite Cécile a fait. Je sais que je m’en vais, je suis vieille, je vais mourir bien vite, avant de partir je veux laisser une mère à Charlotte et je veux que Marc soit heureux. Si vous vous aimez encore comme autrefois et cela doit être car je lis cela dans vos yeux... pourquoi ne pas vous marier et être heureux à votre tour ?... La vie n’est pas si longue, dépêchez-vous d’en cueillir toutes les roses... Qu’en dis-tu Marc ?...

– Vous avez raison Madame Dastous et si Marielle veut encore de moi, je sais que je serai heureux avec elle et que ma petite fille aura une bonne mère... Si tu m'aimes encore Marielle...

– Tu sais bien que j'ai refusé tous ceux qui sont venus et que je ne me serais jamais mariée... J'ai pu te paraître indifférente mais tu peux être certain que je ferai tout ce que je pourrai pour bien élever ta petite et pour te rendre heureux.

– Vous me faites bien plaisir, mes enfants et je suis contente, dit la vieille. Je vous souhaite bien du bonheur... en attendant Marc va nous chercher un petit coup de vin... Marc descendit à la cave et en remonta une bouteille de vin que Marielle avait apportée à Madame Dastous lors des noces de Charles ; on but à la santé des nouveaux fiancés.

Charlotte toute joyeuse, sautait sur les genoux de Marielle et lui demandait :

– C'est vrai dis, que tu ne me laisseras plus jamais...

– Il faut se laisser encore pendant quelque

temps, ma petite, mais après ce sera tout.

– Tu resteras avec moi toujours, toujours ?...

– Oui, ma petite et toi tu feras la bonne fille et tu m’aimeras bien...

– Ah ! oui, je t’aimerai et tu me feras des belles robes avec des boucles de ruban, dis...

– Quand tu auras été sage et que tu en auras besoin. Car cela prend de l’argent pour faire des robes et quand on est bien habillé, pourquoi tant de robes ?...

Les nouveaux fiancés furent fêtés le soir chez le père Baptiste. Celui-ci tout heureux d’avoir gagné son point taquinait les jeunes... Céline un peu dépitée de n’avoir pu le savoir d’avance était cependant joyeuse du bonheur de Marielle...

XII

De nouveau le printemps est revenu, les oiseaux revoient avec amour leur ancien foyer, le soleil rend à la terre son tapis de verdure et le roseau tendrement penché sur l'onde pure lui reedit son éternel refrain.

Marielle et Marc sont mariés de la fin de juin, la cérémonie a été simple quoique joyeuse et les nouveaux époux demeurent avec Madame Dastous qui jouit du bonheur de ses jeunes qui lui doivent beaucoup de leur félicité.

Un autre mariage se dessine à l'horizon... en effet, Philippe vient de faire la grande demande et le mariage est fixé à l'automne après les travaux...

Tandis que tous nos gens sont heureux, hâtons-nous d'inscrire le mot : Fin, car le bonheur est de si courte durée parfois !...

Cet ouvrage est le 777^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.